23 E.

VOYAGE

DE

DIMO ET NICOLO STEPHANOPOLI

EN GRÈCE.

Se trouve à PARIS,

Chez { BESSON, Libraire, rue de la Loi, n°. 955.
PRUDHOMME, rue Jacques, maison Bonneville, n°. 195.
DUGOUR, rue et maison Serpente.

VOYAGE

DE DIMO ET NICOLO STEPHANOPOLI

EN GRÈCE,

PENDANT LES ANNÉES V ET VI,
(1797 *et* 1798 *v. st.*)

D'après deux missions, dont l'une du Gouvernement français, et l'autre du général en chef Buonaparte.

RÉDIGÉ PAR UN DES PROFESSEURS
DU PRYTANÉE.

AVEC FIGURES, PLANS ET VUES LEVÉS SUR LES LIEUX.

TOME PREMIER.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.
AN VIII.

PRÉFACE.

Les écrivains, qui, jusqu'ici, ont publié leurs voyages dans la Grèce moderne, n'ont vu qu'une classe d'hommes et qu'une partie du pays. Souvent ils n'ont apperçu de loin que des rochers, où, de près, ils auraient trouvé des monumens. Ils n'ont pas daigné visiter Cerigo, comme si, dans une contrée où Vénus était particulièrement adorée, il était possible qu'il n'y eût rien de remarquable. A les en croire, Maina n'est peuplé que d'hommes féroces, voleurs, inhospitaliers; ils confondent les habitans du cap Matapan, appelés *Portecaillottes*, avec les autres Mainotes, qui ont conservé les mœurs patriarchales, et,

par conséquent, les vertus du temps d'Homère.

Il n'appartenait qu'à des Grecs, versés dans la connaissance et la langue de leur pays, de relever ces erreurs capitales, et de remplir la lacune qu'ont laissée toutes les histoires de la Grèce. C'est la tâche que se sont imposée Dimo et Nicolo Stephanopoli, en publiant leur voyage en différentes îles du Levant pendant l'an 5 et l'an 6. Il est d'autant plus intéressant que c'est, pour ainsi dire, sous le rapport politique, l'exposition d'un secret de famille, et, pour la partie des monumens, une source de précieuses découvertes. Qui croirait que les rivages de Marathonice sont parsemés de ruines, dont nul écrivain n'a parlé jusqu'ici; qu'il existe des monumens de

Sparte et sur-tout de Gythium, qu'aucun voyageur n'a connus? On ne peut faire un pas en Grèce, dit Thucydide, sans y marcher sur des histoires. Nous ajoutons, on ne peut faire un pas aux environs de Sparte, sans y trouver des vestiges de sa gloire : tels sont l'amphithéâtre de Lycurgue, les colonnes, les pierres, les monnaies, les bustes, les inscriptions, que ces deux voyageurs ont vus les premiers, et que d'autres, avant eux, ne pouvaient voir, par l'impossibilité de pénétrer jusqu'aux lieux qui renferment ces trésors. Parmi leurs découvertes, on distingue la statue de la liberté, dont, à leur retour, ils ont fait présent au général Buonaparte, et qu'on voit actuellement à Paris dans son cabinet d'histoire naturelle. Une autre dé-

couverte non moins intéressante, c'est celle de l'emplacement du temple de Vénus-Aphrodite à Cythère; des quatre allées d'arbres qui remplacent, de père en fils, si l'on peut s'exprimer ainsi, ceux du bois sacré qui environnaient ce temple; du morceau de marbre sur lequel est encore l'inscription qui annonçait sa principale entrée; enfin la découverte de l'emplacement de trois autres temples de Vénus inconnus jusqu'ici.

Outre les avantages que l'histoire littéraire et les arts retireront de ce voyage, il en est un autre aussi considérable, celui d'y trouver une connaissance exacte des mœurs, du caractère et de l'esprit politique et guerrier des Mainotes, peuple très-peu connu et très-mal jugé. Qui pou-

vait, mieux que les commissaires, obtenir, à cet égard, des renseignemens positifs, incontestables ? Ils étaient de la race des Mainotes, parlaient, comme eux, leur langage, et ceux-ci n'avaient rien de caché pour eux.

Ce voyage est enrichi de détails historiques et vrais sur la dernière guerre et la conduite des Russes dans la Morée, sur l'émigration d'un grand nombre de familles mainotes en Corse, sous la conduite des ayeux des STEPHANOPOLI, sur le gouvernement turc et les différentes branches de sa tyrannie.

Depuis long-temps on reproche généralement aux auteurs de voyages de se borner à la description de faits matériels, des mœurs, des lois, du caractère des habitans, des pays qu'ils ont parcourus, sans aucune-

ment entrer dans l'histoire privée du voyageur, comme s'il était possible qu'un homme, attiré dans des contrées lointaines par un attrait quelconque, fût insensible à tout ce qui frappe ses sens.

Nous avons tâché d'éviter ce reproche. L'un des deux voyageurs n'est encore âgé que de vingt ans; il est doué d'une imagination ardente, et sa mémoire est remplie des grands souvenirs que lui retracent, à chaque pas, les pays qu'il visite : c'est la patrie de ses ancêtres. A cet âge, avec cette imagination, peut-il rester froid au milieu des monumens de Cythère? Aussi ne tarde-t-il point de payer son tribut à l'antique déesse de ce lieu. Ce n'est point un amour ordinaire qui l'enflamme; il brûle, mais à tout il préfère son devoir, et

cependant il ne cesse de brûler et de languir : c'est un descendant des Spartiates qui aime à la *Spartiate*.

Ainsi donc nous avons, pour ainsi dire, décrit les voyages du cœur comme ceux de la personne. Télémaque est-il jamais plus intéressant que lorsqu'il lutte à la fois contre Eucharis, Mentor et son devoir? Le tableau des passions du cœur serait-il au-dessous de la dignité de l'histoire? Les voyageurs seraient-ils moins hommes, lorsqu'ils sentent, que lorsqu'ils observent? Eh ! si l'intérêt de l'ouvrage croît en raison de celui qu'inspirent ses auteurs, quel voyage put jamais en inspirer un plus grand que celui des deux STEPHANOPOLI ?

DIMO est un de ces hommes rares, dont les découvertes ont agrandi le domaine de la chimie et de la méde-

cine ; outre celles des vertus du Lémithochorton, il a trouvé le moyen de teindre les étoffes de laine et de soie, en employant une matière très-commune, l'écorce de chêne, qui donne un noir lustré et solide, sans altérer la qualité du tissu. Elle supplée avantageusement la noix de gale par la beauté de la teinte du noir. Elle mérite la préférence par son bas prix. Il est tel qu'avec une livre de cette matière, on obtient le même effet qu'avec deux livres et demie de noix de gale ; de manière qu'un sou de dépense donne les mêmes résultats que sept francs dix sous. (1)

Ce n'était point assez pour Dimo d'avoir consacré la majeure partie

(1) Voyez, à la fin du voyage, le rapport du citoyen Leblanc, administrateur du département de la Seine, relatif à cette découverte, et à la couronne donnée à Dimo.

de ses jours à dérober aux plantes des secrets salutaires à l'espèce humaine, d'avoir reçu des médailles, des couronnes, des récompenses, tant de l'ancien que du nouveau gouvernement; au traitement des corps, il a joint celui des esprits. A peine la révolution eut-elle éclaté parmi nous, qu'il l'embrassa de toutes ses forces, non dans l'espoir d'y trouver le moindre avantage pour sa fortune, mais uniquement par principes, et par cet amour de la liberté héréditaire chez tous les descendans des Spartiates. Buonaparte faisait un si grand cas de ses talens et de son intégrité, qu'il ne trouva point d'homme plus propre à être son organe auprès des hommes les plus libres de la terre; aussi dit-il dans sa lettre au chef des Mainotes, en lui

composant ses Rapsodies, ou Milton son Paradis Perdu.

Nicolo Stephanopoli ne quitte point son oncle. C'est Antigone attachée à tous les pas d'Œdipe. Il n'a point perdu la vue ; mais peut-être est-il encore plus à plaindre que Dimo lui-même. Un excès de sensibilité, un amour malheureusement conçu pendant son voyage, ont fait de temps en temps, de ce jeune homme, un nouvel Oreste. Tous ces malheurs ne seraient rien pour nous, disent ces généreuses victimes, si on eût mis à profit une mission dont dépendait la délivrance de la Grèce.

VOYAGE
EN GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Dimo Stephanopoli *pour la Dalmatie et les îles de la Grèce, avec un de ses amis. Objet de son voyage. Son arrivée à Livourne, d'où il envoie chercher, en Corse, trois de ses neveux. Tableau de cette ville.*

Dimo Stephanopoli, l'un des descendans de ces Mainotes, qui, pour éviter l'oppression de la Porte Ottomane, vers la fin du siècle dernier, se transplantèrent dans la Corse, avait consacré sa vie à l'étude et à la pratique du plus utile de tous les arts, celui de soulager les infirmités humaines. Les plantes marines avaient fait sur-tout l'objet de ses recherches; il était parvenu à leur dérober le secret de leurs vertus particulières. Le *lémithochorton*, jusqu'alors ignoré ou dédaigné, devint entre les mains

de cet infatigable botaniste, un vermifuge, dont l'usage opéra d'innombrables guérisons (1). La consommation en fut immense, tant en France que chez l'étranger ; et déjà cette plante allait manquer en Corse.

C'eût été sans doute une grande perte que celle d'un vermifuge si salutaire. Les côtes de la mer Ionienne produisent du lémithochorton en abondance. L'espoir d'en faire une ample moisson, l'ardeur d'étendre la sphère de ses découvertes, et, plus que tout autre motif peut-être, le desir de visiter les foyers de ses aïeux, firent concevoir à Dimo le dessein de parcourir l'ancienne Grèce. Ni son grand âge, ni l'affaiblissement de ses forces physiques, ni la crainte des forbans, dont la Méditerranée était infestée, rien ne put le détourner de ce projet : tout lui parut, au contraire, propice à son exécution, la réunion des îles Ioniques à la République Française, et l'espérance, aussi trompeuse qu'agréable, d'une paix prochaine.

Le gouvernement français, dès qu'il

(1) Voyez, à la fin de l'ouvrage, un mémoire sur les merveilleux effets de cette plante.

eut connaissance de son entreprise, voulut en partager les avantages ; deux fois il avait couronné Dimo pour ses découvertes: jaloux de lui donner une troisième palme, il le chargea d'une mission relative aux arts. Le naturaliste partit de Paris, le 2 floréal an 5, muni de lettres de recommandation du ministre des relations extérieures et de l'ambassadeur de Venise (1). Il était accompagné d'un de ses amis.

Sous peu de jours, les deux voyageurs arrivèrent à Livourne. Quel que fût le degré de liberté dont prétendait jouir cette ville, on ne pouvait jadis y entrer du côté de la mer, sans subir, sur le port même, un interrogatoire presque toujours aussi fastidieux qu'inutile, lorsqu'on présentait son passeport. Aujourd'hui ce genre d'inquisition est aboli. Dimo profita du départ d'un bateau pour envoyer chercher en Corse trois de ses neveux ; il y expédia son compagnon de voyage, qui revint, au bout de treize jours, avec Jean, Michel et Nicolo, tous trois de la famille de Stephanopoli.

Pendant son absence, Dimo parcourut

(1) Les pièces justificatives sont à la fin de l'ouvrage.

cette ville, qu'on peut regarder comme un des principaux magasins des échelles du Levant; ce qui piquait le plus sa curiosité, ce n'était point Livourne en soi-même, ni son port, ni ses richesses, mais bien la réunion de tant de nations différentes qui, malgré l'ensemble qu'elles forment, conservent toujours quelques traces d'une physionomie qui leur est propre, et qui les distingue. Chacune d'elles avait jusqu'alors exercé librement son culte; mais depuis que le pape avait perdu sa puissance temporelle, le fanatisme avait accru sa puissance spirituelle, et l'on vit le peuple de Livourne, excité par ses prêtres, se lever en masse pour détruire tous les temples où sa sainteté n'était point reconnue, notamment ceux des Grecs, qui cependant, plus que tout autre nation, contribuent, par leur commerce, à la prospérité de cette ville. Il ne fallut rien moins que la fermeté du consul de Russie, et la sagesse du gouverneur de Livourne, soutenues par la force armée, pour appaiser une insurrection qui, quoiqu'en faveur des saints, était bien loin d'être sainte.

Que n'avaient point tenté les partisans

du saint siége afin d'électriser ce peuple ? Dans une église, ils avaient associé la bonne Vierge à leurs supercheries ; ils lui avaient fait opérer des miracles ; tantôt elle ouvrait les yeux, tantôt elle les fermait : des illuminés prétendaient avoir vu ce prodige. De toutes parts on accourait à cette église. Des Français aussi, attirés par la curiosité, s'y transportèrent ; mais, au lieu de se prosterner aux pieds de la madone, ils se mirent à rire de ses grimaces. Un prêtre voulut les chasser de la maison du Seigneur ; ils levèrent leurs sabres ; le peuple se précipita vers la porte ; plusieurs furent estropiés dans la foule : la Vierge ferma les yeux, et cessa de faire des miracles.

Aussi les papistes virent-ils avec plaisir l'embarquement pour la Corse des troupes françaises, composées de trois bataillons, sous les ordres du général Vaubois. Pendant dix-huit mois qu'elles étaient restées à Livourne, loin de leur donner le moindre sujet de mécontentement, elles avaient commandé leur admiration, mais non leur amitié. Ils regardaient les Français comme les ennemis du culte romain, et voyaient du même œil tous leurs partisans. Sans

les mesures fermes et vigoureuses du gouvernement, les Juifs auraient payé cher l'accueil qu'ils avaient fait à nos braves, à qui non seulement ils avaient vendu bon marché, mais plusieurs fois offert *gratis* leurs marchandises.

CHAPITRE II.

Arrivée de DIMO *à Venise. Tableau de cette ville. Son départ pour Sebbenico. Dangers qu'il court. Aventure de* MARIA. *Moines brûlés. Nouveaux dangers à Sebbenico.* DIMO *aborde à Cavosesto.*

LE 30 floréal, Dimo partit avec ses quatre compagnons ; et, cinq jours après, ils arrivèrent à Venise. Que cette ville était changée ! Occupée par les Français, elle jouissait encore d'un rayon de liberté, qui devait bientôt faire place à la nuit profonde d'un esclavage pire que celui dont elle venait d'être affranchie. De toutes parts le drapeau tricolor annonçait la destruction d'un sénat aristocratique, d'un conseil décem-

viral, qui s'était attribué le droit de vie et de mort sans en rendre compte à personne : sous leur règne, les camarattes regorgeaient de victimes qui, pendant des années entières, demeuraient entassées dans des cachots sans être interrogées, sans connaître le délit dont elles étaient accusées. Une municipalité républicaine avait remplacé l'ancien gouvernement, et Venise enfin respirait.

Le peuple, ce mineur, que dévoraient des curateurs insatiables, avait repris ses droits, était content; les riches mêmes n'osaient épouser hautement le parti de l'ancien gouvernement; ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir absorbé les finances de l'état et l'argent de la banque publique, sans organiser une armée capable de les défendre, sans contracter, avec la France ou l'empereur, une alliance en faveur de la République.

Les voyageurs se présentèrent chez le consul français, qui, d'après la lettre de recommandation du ministre des relations extérieures, leur offrit ses services en tout ce qui pourrait seconder leur entreprise. Il les conduisit chez l'ambassadeur de la Ré-

publique Française, dont ils reçurent également un accueil favorable. Le dessein de Dimo était de se rendre à *Sebbenico*, ville de la Dalmatie, et d'y fixer, pour quelque temps, son séjour, afin de visiter à loisir ces côtes et les îles adjacentes, persuadé que la nature y avait prodigué la plante salutaire qui faisait le principal objet de ses recherches. « Vous trouverez à *Sebbenico*, « lui dit l'ambassadeur, un consul qui vous « rendra tous les services possibles. Natif « de ce pays, il pourra vous être utile, plus « que tout autre, par son attachement à tout « ce qui porte le nom français. Il ne faut « point vous le dissimuler, vous aurez à « courir de grands dangers; mais le génie « de la liberté sait triompher de tous les « obstacles. Je vais remetre à votre dispo- « sition une des barques courrières qui sont « au service de notre gouvernement. »

Le lendemain de leur départ, les voyageurs arrivèrent à *Rovigno*. Il n'était encore que midi; mais le capitaine du bâtiment, natif de ce village, leur avait annoncé qu'ils y passeraient le reste de la journée, lorsqu'à peine descendu à terre, il revint à la hâte, et mit à la voile. Par

cette fuite inopinée, et dont il ne voulait point expliquer la cause, il fit concevoir des alarmes que l'événement ne tarda point à justifier. Tout-à-coup apparut un gros bâtiment chargé d'Esclavons, que les Français avaient renvoyés de Venise. « Cachez-« vous, s'écrie le capitaine, et gardez-vous « bien de paraître sur le pont ! » En disant ces mots, il s'écartait du bâtiment, et il parvint à se réfugier au milieu de rochers, dans un endroit inhabité, où l'on passa la nuit.

C'était une espèce de petite île où, pour toute habitation sur le rivage, on ne voit qu'un couvent de Récollets. A l'aspect de ce monastère, le capitaine ne put se défendre d'un mouvement d'horreur. Son visage est en feu, ses cheveux se dressent sur sa tête; Stephanopoli s'en apperçoit et l'aborde : « D'où vient, lui dit-il, cette altération dans tous vos traits ? pourquoi ces soupirs, ce frémissement d'horreur ? — Vous voyez devant vous, répond le capitaine, un repaire de tigres, ou plutôt de sardanapales antropophages. Croiriez-vous que, sans jamais avoir eu la moindre relation avec eux, j'ai failli devenir leur victime ?

« Il y a quelques années, j'allais de Venise à Zara ; le mauvais temps me força de m'arrêter en ce même endroit. C'était un jour de dimanche ; tous ceux qui se trouvaient dans mon bâtiment voulurent entendre la messe : on se rendit à ce couvent. Après la messe, le prieur nous invite tous à dîner. Parmi les voyageurs se trouvait une jeune Vénitienne, dont la modestie égalait les charmes ; elle n'avait pas encore vu dix-huit printemps. Jeune beauté ne dîne pas impunément chez les moines ; Maria en fit la cruelle expérience. Le dîner n'était pas encore achevé, que le prieur, impatient de s'assurer sa proie, me tire à l'écart : Savez-vous, me dit-il, quelle est cette fille ? — Elle est native de Venise, et va voir ses parens à Zara. — Ses parens ! C'est une malheureuse qui vous trompe ; elle a quitté son mari pour aller à Zara se livrer plus aisément à la prostitution. — Qu'entends-je ? — Si vous avez éprouvé hier une tempête des plus violentes, si vous avez tous failli périr, apprenez qu'elle en est la cause, et remerciez la Providence de vous avoir conduits dans un lieu paisible, où vous pouvez vous débarrasser d'un fléau

si funeste. Maria va rester au couvent. Par nos exhortations, par nos exemples, nous tâcherons de la ramener dans la bonne voie. — Mais je ne puis me dispenser de la conduire à Zara; elle est sous ma responsabilité. — Malheureux ! dès ce moment, vous péchez mortellement; vous protégez le vice. Eh bien ! je vous le prédis; vous n'arriverez point avec elle à Zara; les vents, la pluie, la foudre, vous auront auparavant engloutis dans les flots, et vous n'en sortirez que pour aller brûler éternellement dans l'enfer. Mais non, vous n'aurez point à vous reprocher cette imprudence criminelle. Votre responsabilité ! N'ayez point à cet égard la moindre crainte. Je vous donnerai, pour l'évêque de Zara, mon frère, une lettre qui vous garantira de toute poursuite. Au nom du ciel et de l'honneur, je vous ordonne de laisser ici cette fille.

« J'obéis. Un moine vient chercher la malle de cette victime. Malgré ses cris et sa résistance, il l'amène au monastère. Le prieur la traita d'abord avec douceur. Le premier jour, il lui parla du ciel; le second, des dangers qu'on avait sans cesse à craindre dans le monde; le troisième, des avantages

de la retraite ; et le quatrième enfin, du bonheur de s'unir à Jésus-Christ, en s'unissant à sa personne qui en était l'image. Maria refuse ce bonheur. Le prieur insiste, emploie toute sorte de séductions; caresses, présens, menaces, tout est inutile. Le satyre, outré de colère, la fait enfermer dans un souterrain. Là, par son ordre, chaque jour, des coups de fouet déchirent ses membres; son corps n'est bientôt qu'une plaie. Le monstre ose renouveler ses poursuites : — Retire-toi, lui dit-elle, ou plutôt achève de boire mon sang !

« Le prieur n'écoute plus que son ressentiment. Il ordonne à deux moines d'aller la précipiter dans la mer. Ils obéissent. Au moment où ils la jetaient dans les flots, arrive un bâtiment, dont l'équipage la sauve, poursuit les moines, les dénonce. Huit d'entre eux furent condamnés à être brûlés; quatre sur le lieu où avait été commis le crime, et les autres à Zara. Le plus coupable d'entre eux était le prieur. L'infâme ! la lettre dont il m'avait chargé pour son frère contenait mon acte d'accusation; j'y étais représenté comme le ravisseur d'une fille qu'il avait gardée au couvent pour la sous-

traire à la débauche. Heureusement l'évêque connaissait à fond son frère, et savait jusqu'à quel point il fallait compter sur cette lettre et en faire usage, si l'on m'eût attaqué. Il me fit cependant arrêter ; mais, d'après la réclamation du consul de France, auquel j'avais tout dévoilé, je fus remis en liberté. »

A peine le capitaine avait-il achevé ce récit, que deux moines de ce couvent viennent s'embarquer pour Sebbenico. A les voir, on n'eût pas dit deux hommes, mais bien deux furies. L'un d'eux sur-tout semblait porter la mort dans ses yeux, et du venin sur ses lèvres. On part. La conversation s'engage sur les victoires des Français en Italie. Le moine, ou les nie, ou les peint sous les couleurs les plus noires. Il en parle avec tant de rage, tant d'injustice, qu'il en devient insupportable. Les neveux de Dimo, emportés par un juste ressentiment, allaient le lancer à la mer, si leur oncle et le capitaine n'eussent retenu leur bras, en leur représentant qu'ils compromettraient le salut de tout l'équipage. Plût-à-Dieu cependant qu'ils eussent exécuté leur dessein ! le consul de Sebbenico et mille autres victimes vivraient

encore. Eh ! pouvait-on douter des projets parricides de ce monstre ? Il avait osé dire hautement qu'en descendant à terre, il se mettrait à la tête de six mille hommes pour égorger tous les Français qu'il rencontrerait. Heureusement ni le commissaire, ni ses neveux, n'étaient reconnus pour tels ; ils avaient eu soin de ne parler que grec ou italien.

Un contraste bien étrange caractérise parfaitement la barbarie et le patelinage de ces moines. Celui qui vomissait tant d'imprécations contre les Français, donnait en même temps sa bénédiction à des matelots du pays, qui ne cessaient de lui baiser les mains, les pieds, les vêtemens, tandis que son camarade, plus adroit, tout en donnant aussi des bénédictions d'une main, enfonçait l'autre dans un baril plein de sardines, et en faisait une ample provision.

Après trois jours de navigation, les voyageurs arrivèrent à Sebbenico à deux heures après midi. Le capitaine leur défendit de paraître, se chargea d'aller sur-le-champ remettre au consul la lettre du ministre des relations extérieures, et revint presque aussitôt annoncer à Dimo, de la part de ce

magistrat, la nécessité de se cacher et de passer outre, s'il ne voulait être mis en pièces, lui et toute sa suite.

Cette nouvelle fut, pour les voyageurs, un coup de foudre. Que faire? Rester, c'était s'exposer à la fureur du peuple ; retourner en Italie, c'était aller au-devant des Esclavons, leurs mortels ennemis ; continuer leur voyage, leur sembla le parti le plus sûr, quoique les dangers parussent se multiplier à mesure qu'ils avançaient. Ils passèrent une heure entière dans une agitation cruelle; ce qui, sur-tout, ajoutait à leurs regrets, c'était de partir sans avoir vu le consul. Enfin Dimo détermina le capitaine à descendre à terre avec lui, et à le conduire chez ce magistrat. En le voyant, le consul ne put s'empêcher de s'écrier avec emportement : « Vous voulez donc votre perte et « la mienne ! — C'est pour l'éviter, répond « Dimo, que j'ai recours à vos conseils. « — Votre démarche imprudente peut tous « nous perdre. Les Esclavons, renvoyés de « Venise par les Français, au nombre de dix « mille, arrivent ici furieux, soulèvent le « peuple contre tout ce qui tient à la France; « vous n'avez d'autre parti à prendre que

« celui de vous réfugier en Italie : gardez-« vous sur-tout de retourner à Venise ; de « l'autre côté, vous ne pourriez parvenir « jusqu'à Raguse, sans trouver des hordes « de ces mécontens. Restez ici ; ce soir, « quand la nuit aura couvert l'horizon de « ses ombres, mon fils vous accompagnera « jusqu'au port, et vous partirez sur-le-« champ. Le capitaine va retourner à son « bord, et, de nouveau, avertir vos com-« pagnons de ne point paraître sur le pont. »

Dimo passa le reste de la journée avec le consul. « Pardonnez, lui dit ce bon magistrat, l'emportement que m'a d'abord causé votre présence ; je ne puis voir de sang froid un républicain exposer gratuitement sa vie. » En achevant ces mots, il lui serrait la main. « Et vous, répond Dimo, ne craignez-vous point pour vous-même ? Le peuple égaré ne vous punira-t-il point de votre attachement à la République Française ? » — « Je sais que je dors sous le cou-« teau de mes assassins ; mais ici j'ai beau-« coup de parens, beaucoup d'amis, et les « lâches n'oseront point m'attaquer ouver-« tement. Je ne crains qu'une irruption « des paysans. Au reste, l'unique moyen

«d'échapper à leur fureur, c'est de la braver.» La conversation s'engagea sur les intrigues qui, dans ces circonstances, occupaient les divers cabinets de l'Europe. Ils discutèrent, avec chaleur et précision, les intérêts des peuples. Le magistrat se montra digne des éloges de l'ambassadeur, et Dimo prouva, par la sagesse de ses raisonnemens, qu'il s'entendait aussi bien en hommes qu'en plantes. Au moment de leur séparation, des larmes coulèrent de leurs yeux. On est bientôt et doublement ami, lorsqu'on défend la même cause, et qu'on est en butte aux mêmes dangers.

Cependant les compagnons de Dimo tremblaient sur son sort; ils attendaient la nuit avec impatience : elle arrive, et bientôt ils apperçoivent l'objet de leurs sollicitudes, accompagné du fils du consul. On s'embarque; on part. Pendant la nuit, tout-à-coup s'élèvent des vents furieux qui forcent les voyageurs de s'arrêter. Ils abordent à Cavosesto, village à dix mille de *Sebbenico*. Peu de temps après, l'infortuné consul fut massacré dans les bras de sa femme également assassinée. Sa maison fut mise au pillage; son fils ne dut son salut qu'à son

absence de la maison paternelle. Il se rendit à Milan auprès de Buonaparte, qui le reçut en père.

CHAPITRE III.

Port et village de Cavosesto. Aventure du capitaine du bâtiment. Arrivée des voyageurs à Lesina. Arrestation de DIMO *par des Esclavons.*

CAVOSESTO est un port désert, qu'environnent de petits jardins embellis par diverses productions de la nature. La mer, parsemée d'îles solitaires et d'écueils menaçans, n'y semble porter qu'à regret ses vagues irritées : on n'y peut pénétrer que par une espèce de langue étroite et privilégiée. A trois cents pas du port, est le village qui porte le même nom, bâti sur des rochers qui dominent la mer. Le capitaine descendit à terre, pour y aller entendre la messe. C'était le jour de la Pentecôte. On lui fit diverses questions touchant les voyageurs qu'il avait sur son bord. Il répondit que c'étaient des marchands grecs. On fut satisfait de cette réponse. Le lendemain, comme il retour-

nait à la messe, il faillit payer cher cet acte de dévotion. Il fut assailli par une troupe d'hommes furieux, qui lui reprochèrent vivement de les avoir trompés, en faisant passer, pour des négocians grecs, des voyageurs français. « Toi-même, lui dirent-ils, tu es au service de la France, et .... heureusement la messe commença. » Tout le monde entra dans l'église ; le capitaine s'écarte, comme pour aller satisfaire l'un des premiers besoins, se rend vîte à son bord, met à la voile, et part. Après la messe, les voyageurs virent se rassembler sur une colline une foule de paysans armés, prêts à fondre sur eux. Les vents, les flots, les airs, tout leur était contraire. Ils faillirent périr à la sortie du port. Depuis midi jusqu'au lendemain, ils errèrent au milieu des horreurs d'une nuit continuelle, à la merci de la tempête et des vagues agitées, jusqu'au moment où le vent, les précipitant sans cesse du côté de la terre, les jeta sur le port de la ville de Lesina, où ils furent contraints de relâcher, malgré les efforts qu'ils avaient faits, la nuit et le jour, pour éviter une ville où les attendaient de nouveaux malheurs.

Lesina est la capitale de l'île qui porte le même nom, et qui fut premièrement habitée par une colonie de *Pariens*, d'où vint, suivant Strabon, le nom de *Paros*. Ptolomée appela *Pharia*, tant l'île que sa capitale, et depuis on lui donna le nom de *Lesina*, à cause de la ressemblance de sa figure avec l'alêne d'un cordonnier. Erigée en République par les Pariens, elle jouit d'une paisible liberté, jusqu'à ce que l'ingrat et perfide Démétrius, habitant de *Pharia*, devenu puissant à la cour de *Teuta*, veuve d'Agron, roi d'Illyrie, trahit cette femme, remit aux Romains différentes places, entre autres, sa propre patrie, dont Agron l'avait fait gouverneur. Un traître ne l'est point à demi. Bientôt il abusa de l'amitié même des Romains, qui, pour se venger d'un misérable individu, poussèrent la barbarie jusqu'à détruire à plusieurs reprises la déplorable *Pharia*, dans leurs guerres avec Philippe, roi de Macédoine. Cette île partagea les révolutions et la décadence de l'empire : après avoir souvent changé de maître, elle devint l'apanage de seigneurs particuliers, dont le dernier, Aliota Capenna, la remit, en 1424, à la république de Venise.

Les voyageurs passèrent la nuit à bord dans une mortelle inquiétude. S'ils avaient couru tant de dangers à *Sebbenico*, où ils avaient trouvé un consul entièrement dévoué à leur défense, que n'avaient-ils pas à craindre dans une ville où la République Française n'était aucunement représentée? Ils restèrent en cet état d'anxiété jusqu'au moment où le capitaine, descendu à terre pour aller prendre langue, leur rapporta que le peuple était parfaitement tranquille : « Mais, ajouta-t-il, hâtez-vous d'aller choisir un logement dans l'intérieur de Lesina, et de vous dérober à la vue des bâtimens qui peuvent arriver : un regard, un seul mot vous perdrait. » Les voyageurs suivirent son conseil, descendirent à terre, et s'avancèrent, déguisés sous le nom de négocians grecs, avec la prudence et la timidité de personnes étrangères, qui craignent, à chaque pas, de trouver un précipice. Le hasard leur fit rencontrer deux Grecs établis en cette ville, qui leur offrirent leurs services, et leur choisirent un logement sûr ; mais, hélas ! est-il de sûreté chez un peuple qui ne sait pas faire respecter les droits de l'hospitalité? Pendant deux

jours, il est vrai, ils vécurent dans une tranquillité parfaite ; mais, le troisième jour, arrivèrent deux bâtimens, une brassière et une galiote, chargés d'Esclavons. Ces furieux, dont le cœur ne respirait que la vengeance, répandirent la fausse nouvelle que l'armée de Buonaparte avait mis Venise à feu et à sang, que tout y avait été pillé, massacré. Ils ne tardèrent point à savoir que cinq Français étaient logés dans cette ville. Aussitôt les deux capitaines se rendent sur la place avec une trentaine d'hommes armés ; ils envoient six Esclavons au logis qu'habitaient les voyageurs, avec ordre de les emmener : ils trouvent Dimo sur la porte, le somment de les suivre. Il s'empresse d'obéir, pour ne pas leur laisser le temps de songer à ses camarades, dont deux se trouvent dans la maison.

Les deux capitaines, au mépris des lois, et sans autre droit que celui de la force, lui demandent son nom, celui de ses compagnons. — Nous sommes Français, répond fièrement Dimo. — Votre passe-port ? — Le voilà ! Tout-à-coup, et comme par un bienfait du ciel, arrive le camerlingue de la ville, homme froid et juste, qui, pour dérober

le vieillard à la fureur de ces forcenés, s'empara de son porte-feuille, emmena les plus mutins chez lui, sous prétexte d'examiner les papiers du voyageur, qui fut conduit à bord de la brassière. En vain le magistrat trouva-t-il les papiers en règle ; en vain s'efforça-t-il de faire entendre que c'étaient des voyageurs, qui venaient chercher des plantes et non des hommes. « Ce sont des Français, s'écriaient les capitaines. » A ces mots, ils prennent le porte-feuille de Dimo, et s'en vont chercher ses compagnons de voyage : ils se rendent en masse à leur logement, où il ne se trouvait que Michel et Galloni. Le premier mouvement de ces derniers fut de se placer au haut de l'escalier, un pistolet à la main. Sûrs de mourir, ils auraient au moins chèrement vendu leur vie ; mais tandis que les Esclavons questionnaient le propriétaire, ils réfléchirent et prirent un parti plus sage, celui d'échapper à la rage des assiégeans : ils se précipitent du haut d'une fenêtre ; et, d'un jardin, sautant dans un autre, ils parviennent à une épaisse plantation de cannes, où ils se cachent. Les Esclavons montent, demandent à grands cris les voyageurs, s'emparent de

tous leurs effets, et menacent d'incendier la ville s'ils ne les trouvent point sur-le-champ.

Michel et Galloni apperçoivent deux femmes qui se promenaient autour des cannes ; ils n'osent les aborder, de peur ou de les épouvanter, ou de se compromettre : les femmes sont généralement sensibles ; mais cette sensibilité même les fait quelquefois manquer de prudence. Il était déjà nuit ; que faire ? Rester là, c'était s'exposer, sinon à être découverts, du moins à mourir de faim. Mourir cachés, immobiles, sans avoir essayé de revoir et d'embrasser leur oncle ! Plutôt affronter tous les poignards ennemis ! Enfin paraît un prêtre ; ils s'avancent vers lui, et d'une voix touchante, « Vous savez, lui disent-ils, le motif qui « nous a forcés de nous réfugier ici ; pou- « vez-vous nous sauver ? — Oui, mes en- « fans, je vous sauverai au péril de ma vie. » Demi-heure après vint un jeune abbé, qui avait conduit Jean hors de Lesina, et l'avait laissé entre les mains de deux guides. « Hâtez-vous, dit-il aux deux réfugiés, « d'aller joindre votre camarade. Les Es- « clavons font par-tout des recherches, et

« menacent de mettre le feu à la ville s'ils « vous y trouvent cachés. Venez avec nous.» Ils sortent tous ensemble : les deux prêtres, orgueilleux de sauver deux têtes précieuses, bravent une mort presque certaine, s'avancent, à la faveur des ombres, vers la montagne où ils avaient fait cacher Jean ; et, après avoir réuni ces trois amis, ils reviennent à Lesina pour s'occuper des moyens de sauver l'oncle et Nicolo Stephanopoli.

S'il y avait des forcenés acharnés à la perte des voyageurs, il y avait aussi quantité d'ames sensibles, également obstinées à les sauver. Lors de l'arrestation de l'oncle, le plus jeune de ses neveux, Nicolo Stephanopoli (1), parcourait la ville ; comme il vit un tumulte général, une fermentation soudaine, il aborde un citoyen pour lui en demander le motif : celui-ci, au lieu de lui répondre, le prend par le bras et lui dit : « Sauve-toi ! ton oncle est arrêté et gardé à bord. » Aussitôt il le conduit dans une maison voisine et sort. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontre une troupe

(1) Nicolo Stephanopoli, l'un des auteurs de ce voyage, ne sera dorénavant désigné que sous le nom de Stephanopoli.

d'Esclavons qui couraient à cette maison, sous prétexte qu'il y logeait une femme grecque. « Les voyageurs ne sont plus dans ce logis, leur dit-il ; ils viennent d'en sortir : je suis à leur poursuite ; voilà le chemin qu'ils ont pris. » Il les accompagne pendant quelques minutes ; et, profitant de l'obscurité de la nuit, les quitte, va, comme un éclair, retrouver le jeune homme, le conduit à la campagne, et le dépose au milieu des ruines d'une masure antique. C'est là que Stephanopoli passa deux heures dans une agitation perpétuelle, ignorant le sort de son ami, de son oncle et de ses cousins, n'ayant, pour tout appui, qu'un bienfaiteur qui pouvait, à chaque instant, être massacré pour avoir voulu le sauver ; mais ce bienfaiteur avait entièrement associé sa destinée à celle du jeune homme : loin de rentrer dans sa maison, et de s'y livrer au sommeil, il avait de loin suivi les pas des Esclavons. Une fois qu'ils eurent cessé leurs recherches, et qu'ils furent rendus à leur bord, il revint à la masure ; mais il y revint avec sept autres personnes : vainement il se met à siffler, comme ils en étaient convenus en se séparant. Stephanopoli, voyant,

grace à la clarté de la lune, des hommes qui se tenaient à quelque distance, craint une trahison, les prend pour des Esclavons, prépare ses armes, et s'éloigne à dix pas de l'endroit où son conducteur l'avait laissé. Ce dernier parcourt les ruines de la masure, et ne trouvant pas l'objet de ses recherches : « Je suis venu trop tard, s'écrie-t-il. Pauvre jeune homme ! tu vas passer une mauvaise nuit, exposé aux injures de l'air, et peut-être demain tu ne verras le jour que pour tomber entre les mains de quelque espion des Esclavons, et tu seras perdu. » Non, répond Stephanopoli, sortant du lieu où il était caché, je ne serai point perdu : si vous ne m'avez point trouvé à l'endroit dont nous étions convenus, n'accusez qu'une prudence que les circonstances rendent bien légitime. Qui sont les personnes que je viens de voir avec vous? — Des notables de la ville, jaloux de vous rendre service et de vous offrir l'hospitalité. Venez. Stephanopoli les aborde, les remercie, leur demande des nouvelles de son oncle et de ses camarades. On lui répond que ces derniers sont cachés dans la montagne au-dessus de la ville, avec de bons guides, et que son

oncle est à bord. — A bord ! Les Esclavons sont donc partis ? — Non, ils sont dans le port. — Dans le port ! reprend Stephanopoli, et vous souffrez une pareille violation du droit des gens, dans une ville telle que la vôtre, avec cent cinquante hommes de garnison ! Beau trophée que celui d'étaler sur son bord un vieillard aveugle, sans défense ! Mais vous, vous souffrez.... Que dis-je ? vous attendez qu'ils viennent vous arrêter, vous incendier, vous égorger ! — Que faire sans armes ? nous exposer à voir incendier nos foyers ? — Je vous épargnerai cette peine ; donnez-moi des grenades ; j'irai, moi seul, brûler les galiotes et les Esclavons. — C'est impossible. — Rien n'est impossible à un Français. — Quel courage ! se disaient entre eux les notables, dans les hommes de cette nation ! — Je ne suis que le dernier des Français en courage ; si vous voyiez les Français de l'armée d'Italie !

On arrive à Lesina. L'un des notables reçoit Stephanopoli dans sa maison, et le met sous sa sauve-garde. Il était une heure après minuit ; tout dormait ; mais point de sommeil pour le jeune voyageur : son sang bouillonne dans ses veines ; il redemande

six grenades, les obtient, les remplit du reste de sa poudre, prépare des mèches, est sur le point d'aller mettre le feu aux deux bâtimens. Et son oncle? Il sera dévoré par les flammes, s'il n'est aussitôt égorgé. Cette image affreuse le retient; la haine avait armé son bras, l'amitié le désarme : il ne peut contenir ses transports; mais, pour les faire éclater, il prend un parti plus sage; il écrit à Marino de *Vecchj*, procureur de la commune. Sa lettre est conçue en ces termes :

SIGNOR PROCURATORE,

CINQUE Francesi, che si trovano in questa commune, vengono d'esser perseguitati da una banda di ladri; avendone arrestato uno, gli altri sono stati obligati a prender la fuga per non incorrere il lor furore.

C'è uno di questi che vi fa sapere per mezzo di questa che sono Francesi ed a tal' effetto richiama contra i violati dritti delle genti, e un prompto soccorso tanto per li quarto, come per il quinto ch'è frà le mani de' barbari.

Ricordate vi che, essendo Francesi, periranno come Francesi; ma sapiate che la

grande nazione vi fara pagare il nostro fio ben cento (1). Buonaparte, generale in capite dell' armata d'Italia, essendo noi suoi concitadini e patrioti, dopo saputa notizia del nostro accidente, fara della vostra città, e abbitazioni dell' isola un luogo deserto, e se fosse possibile, la sommergerebbe nel mare, per sodisfar' alla morte de' cinque Francesi, e perdersi per sempre il nome di Lesina.

Sotto scritto, NICOLO STEPHANOPOLI, per se e per i cinque.

CINQ Français, qui se trouvent dans cette ville, sont à la merci d'une horde de brigands; l'un d'eux est entre les mains de ces barbares, les autres ont pris la fuite pour se dérober à leur fureur.

C'est un d'entre eux, qui vous fait savoir par cet écrit qu'ils sont Français, qui proteste contre cette violation du droit des gens, et réclame un prompt secours, tant pour les quatre qui sont encore en liberté, que pour le cinquième qui se trouve sous le couteau des brigands.

(1) Tournure vénitienne, qui met *ben cento*, au lieu de *cento per uno*.

Souvenez-vous qu'étant Français, ils périront en Français; mais sachez que la grande nation vous fera payer nos têtes cent pour une. Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, notre compatriote, à la nouvelle de notre catastrophe, fera de votre cité et de votre île un désert; et, s'il était possible, il la submergerait dans la mer, pour venger la mort de cinq Français, et anéantir pour jamais jusqu'au nom de Lesina.

Signé, NICOLO STEPHANOPOLI, pour lui et pour ses compagnons de voyage.

Cette lettre, où se peignaient à la fois la rage, le trouble et la fierté du jeune homme, eût sans doute produit une grande sensation sur l'esprit de Marino; mais il était impossible à ce dernier de prendre plus d'intérêt à ces Français. C'était le bienfaiteur, le guide, le sauveur de Stephanopoli.

CHAPITRE IV.

Rançon de Dimo *payée par l'évêque de Lesina. Outrage fait à ce bon prélat. Retour des voyageurs en Italie. Leur arrivée à la ville d'Ancône.*

Qu'on s'imagine un père de famille, qui tout-à-coup se trouve privé de ses enfans, que des corsaires inhumains viennent de lui ravir, et dont il ignore la destinée; il éprouve des regrets que rien ne saurait exprimer. Telle était la douleur de l'infortuné Dimo. Depuis le moment de son arrestion, il n'avait pris aucune nourriture; son cœur était dans une agitation continuelle; l'image de ses neveux était sans cesse présente à sa pensée. « Encore, disait-il, si « j'étais le seul sacrifié, je n'aurais à re- « gretter qu'un faible reste d'existence; mais « ces trois malheureux ne font que com- « mencer leur carrière; ils donnaient les « plus hautes espérances, et c'est moi qui « les ai enlevés à leur repos, à leur patrie, à « leur gloire ! Maudit soit le jour où je

« les appelai pour leur faire partager les « peines d'un voyage si funeste ! Peut-être « en ce moment livrés à la fureur de leurs « bourreaux, et noyés dans leur sang, ils « maudissent mon imprudence et leur cré- « dulité. Et toi, déplorable ami, qui depuis « long-temps n'avais cessé d'être à mes côtés, « où es-tu maintenant? » A ces mots, la douleur ferme le passage à sa voix ; un torrent de larmes inonde son visage, et ses larmes bienfaisantes adoucissent un peu l'amertume de son ame.

Cependant les Esclavons sont revenus à bord : Dimo lit dans leurs yeux la destinée de ses compagnons de voyage ; ils sont furieux ; ils ont donc manqué leur proie ; pour la première fois, il bénit leur rage. Tous lancent à la fois sur lui des regards foudroyans ; aucun ne l'interroge ; il n'ose lui-même adresser la parole à personne ; seulement le capitaine de la brassière s'assied à ses côtés : « Ecrivez, lui dit-il, à vos neveux ; qu'ils paraissent, c'est l'unique moyen de les sauver ; vos passe-ports sont en règle, qu'avez-vous à craindre? — Mes neveux, répond Dimo, ont pris la fuite au moment de mon arrestation ; j'ignore dans quel endroit ils

se sont cachés; où voulez-vous que j'adresse ma lettre? — Prends-y garde, ton obstination te coûtera cher. — Encore une fois, je ne sais, ni ne puis savoir le lieu de leur retraite. Eh! quand je le connaîtrais, penses-tu que je les inviterais à paraître? Plutôt mourir. — Généreux vieillard, reprend tout bas le capitaine, je n'ai qu'une voix, comme le dernier de l'équipage. Ici nous sommes tous égaux. » Il dit et se retire.

Un instant après, on fait descendre Dimo; tout le monde était assis pour souper; on le place entre les deux capitaines; la conversation roule sur ses compagnons de voyage, sur les moyens de les trouver : on ouvrit à cet égard les avis les plus violens; mais la proposition qui l'emporta, ce fut celle du capitaine de la galiote : elle consistait à forcer, à quelque prix que ce fût, les habitans de Lesina à leur rendre ces quatre victimes. « Nous serons soutenus, disait-il, par la majorité du peuple. » Pendant ces débats, Dimo baissait les yeux, et chaque mot était, pour son ame, un coup de poignard. Après le souper, il s'adresse aux capitaines, et d'un ton de voix également ferme et franc : « Laissez-moi, leur dit-il,

descendre à terre, aller coucher dans mon lit, et demain matin, à l'heure qu'il vous plaira, je reviendrai, je le jure par mon honneur. — Qui nous garantira ce serment? — Ma parole. » Cette fierté surprit les capitaines : ils se regardent pendant quelques momens ; enfin, l'un d'eux lui répond qu'il serait aussi bien couché dans le bâtiment que dans la ville. En effet, il prépare lui-même son propre lit avec deux matelas ; et, l'offrant à Dimo, lui dit gracieusement : « C'est pour vous. » Le vieillard eut beau le refuser ; le capitaine le laissa, prit la capote, et monta sur le pont.

On ne dort point au milieu de ses assassins. Dimo, Pendant cette nuit longue et pénible, ne ferma point les paupières ; il n'éprouva point l'horreur des songes qui, d'ordinaire, tourmentent les malheureux que visite un sommeil perfide ; il ne cessa de veiller et de craindre pour ses compagnons. Ce qui redoubla ses alarmes, ce fut, au point du jour, la sortie d'un capitaine avec une vingtaine d'hommes armés. Il se rappelait la proposition que cet homme atroce avait faite ; il croyait à chaque instant voir ses neveux livrés, ou la ville incendiée.

Enfin, vers les dix heures du matin, il est visité par un jeune prêtre, neveu de l'évêque, et par le camerlingue : « Rassurez-vous, lui disent-ils, l'évêque a mandé les deux capitaines ; ils sont maintenant chez lui, et nous espérons qu'il y aura un accommodement en votre faveur. » Entourés d'Esclavons, et ne pouvant parler seuls, ils s'en retournent.

Après leur départ, un vieux Esclavon s'approche de Dimo : « Prenez courage, lui « dit-il, puisque Monseigneur se mêle de « cette affaire. Ce n'est point ici que vous « courez le plus grand danger ; votre perte « était jurée à Sebbenico. Nous n'apprîmes « que vous étiez dans la Courrière française « que le soir, lorsque vous mîtes à la voile. « Notre équipage était presque tout entier « à terre ; il fallut quatre heures pour le ras- « sembler. Nous courûmes après vous ; mais « un temps contraire nous força de rentrer. « Vous-mêmes, vous fûtes sans doute égale- « ment forcés de vous arrêter à quelque port « voisin. Le jour que vous abordâtes à Le- « sina, nous vous apperçûmes de loin ; nous « ne pûmes, ni vous joindre, ni entrer après « vous dans le port. Le vent nous jeta de « l'autre côté de l'île ; c'est à lui que vous

« devez votre salut. Si nous eussions abordé « la même nuit, vous étiez perdus. » — Je vous remercie de votre confidence, répond Dimo, et, sous main, il lui donne un sequin.

Vers midi, reviennent le camerlingue et le neveu de l'évêque, accompagnés de cinq Esclavons qui, seuls, montent à bord. Ils annoncent à Dimo qu'il allait descendre à terre. Celui-ci se disposait à se mettre dans un canot, lorsqu'on l'entraîne à la chambre du capitaine : là, un de ces forcenés, le poignard sur la gorge, lui ordonne de déposer tout son argent sur la table : « Et si tu as le malheur, ajoute-t-il, de cacher une seule pièce, je t'écorche tout vif. » Dimo dépose tout ce qu'il possédait, six rouleaux de sequins de Venise. On le dépouille, on le fouille, on l'injurie ; et, s'il en dit un mot chez l'évêque, on le menace de l'égorger en sa présence. Enfin, après avoir satisfait leur avarice et leur rage, ils le conduisent à la maison épiscopale : là, dans une grande salle, se trouvaient l'évêque, le gouverneur de l'île, le camerlingue, tous les chanoines du chapitre et plusieurs notables de la ville. Les Esclavons, au nombre d'une vingtaine, restent près de la porte. « Asséyez-vous, dit

l'évêque à Dimo ; j'ai obtenu votre liberté moyennant un cadeau de cent cinquante sequins. » Le vieillard ne put en ce moment témoigner sa reconnaissance ; il ne trouva point d'expression pour rendre le sentiment qu'il éprouvait, seulement il inclina profondément sa tête, et la joie de son ame se peignit en traits de feu sur son visage.

Pendant que le chancelier du gouverneur écrivait le procès-verbal, l'évêque s'adresse aux Esclavons, et leur reproche avec douceur leur conduite envers des voyageurs paisibles, qu'ils auraient dû seconder, plutôt que de les molester : « Ignorez-vous, « ajouta-t-il, que l'objet de leur voyage « est la recherche des plantes marines mé- « dicinales, et que son résultat peut être, « pour l'espèce humaine, d'un avantage « inappréciable? — Vous croyez cela, Mon- « seigneur, répond grossièrement l'un des « capitaines ; moi, j'ai des preuves du con- « traire. — Quelles pièces pouvez-vous avoir « qui les accusent? Elles ont été toutes « scrupuleusement examinées. — Et ce dessin « aussi? — Quoi ! — Ce dessin qu'il a pris « des côtes de la Dalmatie, que nous avons

« trouvé caché dans le matelas de son lit ? » Tout le monde jette les yeux sur Dimo : « Est-il vrai ? s'écrient plusieurs voix à la « fois. — Je ne sais ce qu'on veut me dire, « répond tranquillement le vieillard. » On demande au capitaine cette pièce si importante : il la remet avec beaucoup de peine. C'était un étui qui renfermait une carte géographique d'Italie. On eût éclaté de rire, si l'on n'eût eu pitié de l'ignorance, ou plutôt si l'on n'eût redouté la barbarie des Esclavons. L'évêque se contenta de rassurer le capitaine, en lui représentant que c'était une carte qui se vendait publiquement dans toute l'Italie. L'accusateur confondu, mais non convaincu, fit avec sa tête un mouvement où se peignaient en même temps le dépit, l'entêtement, l'orgueil, ne dit mot, reprit la carte et la remit dans sa poche.

Lecture faite du procès-verbal, un des capitaines s'approche de la table sur laquelle étaient déposés les sequins : il les compte, les ramasse, et se retire avec toute sa suite. — L'évêque s'adresse à Dimo : « Nous voilà débarrassés de ces implacables ennemis des Français ; soyez tranquille ; ce soir, vous

aurez le plaisir d'embrasser ici tous vos neveux. — Je sens bien, Monseigneur, tout le prix du service que vous venez de me rendre ; mais l'expression me manque pour vous le témoigner. » A ces mots, Dimo fut interrompu par les embrassemens de l'évêque et de toute la compagnie. La conversation roula sur les moyens de dérober les voyageurs aux dangers qu'ils couraient dans la Dalmatie. L'Italie parut le seul asyle qu'ils pussent choisir. On conseilla, d'un avis unanime, à Dimo de profiter du premier beau temps pour y retourner.

Après quelques momens d'entretien, chacun se retira. Le camerlingue alla chercher les quatre autres voyageurs, et l'évêque resta seul avec le vieillard : « J'ai su votre nom, lui dit-il, avant de vous connaître ; le propriétaire de la maison où vous êtes logé me remit hier un petit porte-feuille, qu'il avait eu soin de dérober à la recherche des Esclavons : en lisant votre nom, je présumai que vous deviez être parent de Dom Patrizio Stephanopoli, mon plus cher ami du temps que j'étais professeur à l'université de Pise, et de Dom Bernardo Stephanopoli, que j'ai pareillement connu à Rome,

quand j'occupais une chaire dans cette capitale.—Oui, Monseigneur, répond Dimo, tous les deux sont mes cousins; nous sommes de la même famille.—Vous avez deux titres de plus à mon amitié, reprend l'évêque; oublions un moment votre malheureuse aventure, et laissez-moi me féliciter de voir ici le parent de deux amis si recommandables par leurs talens et leur droiture; et moi aussi, je suis Grec, je suis fils de Stratico. —Stratico, général des troupes vénitiennes! Je l'ai connu; je le vis, dans ma première jeunesse à Venise, lorsqu'il partait pour la Dalmatie, en qualité d'inspecteur-général des armées. — C'est mon père.» Il dit. On se met à table, on dîne, on s'entretient sur diverses matières. Dimo tenait déjà dans le cœur de Stratico la place de ses deux cousins; il semblait être un de ses plus anciens amis.

Trois heures après, revient le camerlingue couvert de sueur : il a vainement parcouru la montagne; il n'a pu trouver les compagnons de voyage; il n'a découvert que le plus jeune des neveux, qui, par-dehors, fait le tour de la ville, et va se rendre au palais épiscopal. A peine avait-il

achevé ces mots, qu'on voit tout-à-coup Stephanopoli paraître, se précipiter dans les bras de l'évêque, dans ceux de son oncle, vouloir parler, et ne pouvoir rien dire. Jamais Stratico n'éprouva de plus douce jouissance; il sentit dans son ame une de ces émotions délicieuses que ne peuvent donner tous les sequins du monde. L'oncle et le neveu payaient par des larmes de joie le premier tribut de leur reconnaissance; tous les convives gardaient un silence profond, et souriaient à ce spectacle.

Cependant il manquait encore deux neveux et l'ami Galloni : d'après des renseignemens plus positifs, le camerlingue les trouve et les amène à l'entrée de la nuit. Comme on voit sur le théâtre l'intérêt s'accroître à mesure qu'on avance dans la pièce; ainsi le spectacle qu'offrait la maison épiscopale devenait plus intéressant par le nombre de victimes que l'évêque avait sauvées. Ce n'était point pour elles un palais étranger, c'était une seconde maison paternelle. On remercie, on s'embrasse, on pleure de joie. Quand les transports de la nature et de la reconnaissance furent un peu calmés, on se mit à table; le dîner avait

réuni beaucoup de charmes ; c'étaient les premiers momens d'une rédemption, d'un salut presque inattendus ; mais il y manquait le meilleur plat, la présence des trois voyageurs dont la destinée était encore incertaine. Maintenant ils sont tous réunis. L'évêque demande aux derniers venus l'histoire de leur séjour à la montagne ; toute la nuit ils n'ont cessé de la parcourir, précédés de leurs guides ; ils n'osaient point rester un quart d'heure dans un même lieu de peur d'être surpris.

Qui pourrait exprimer la joie qui brillait sur le visage de l'évêque ? On eût dit un père de famille qui vient de sauver cinq de ses fils d'une mort certaine : il ne faisait point éclater son allégresse par des transports emphatiques et bruyans : c'eût été diminuer le prix de son bienfait ; sa plus douce jouissance était au-dedans de lui-même ; il se contentait de regarder, en silence, tantôt l'oncle, tantôt les trois neveux, qu'il croyait chez lui à l'abri de tout danger. Hélas ! il se trompait ; il se préparait un nouvel orage plus terrible encore que le premier.

Le lendemain, arrivent huit à neuf cents

paysans convoqués pour des affaires communales. Tout devient un sujet de crainte pour quiconque vient d'échapper d'un danger. Les voyageurs ne dissimulent point leurs alarmes : « Ne craignez rien, dit « l'évêque ; il est d'usage que ces cultiva- « teurs viennent, chaque année, de toutes « les parties de l'île, pour se faire rendre « compte de la caisse civile, pour recevoir « une quantité de sel que la République « leur distribue, et régler plusieurs autres « affaires. Que ce concours de monde ne « vous épouvante point ; vous êtes en sûreté « chez moi. » En effet ces bonnes gens, ayant appris la persécution et les dangers qu'avaient courus Dimo et ses compagnons de voyage de la part des Esclavons, blâment hautement la ville d'avoir souffert un tel outrage : ils se proposaient d'aller, le lendemain matin, remercier l'évêque d'avoir employé ses bons offices pour les sauver. Qui peut répondre du lendemain ?

C'était le 22 prairial, tous ces paysans s'étaient rassemblés sur la place, au nombre de neuf cents, avec leurs armes. Ils ne sortent jamais sans leur fusil, leurs pistolets et leur poignard. Au moment qu'ils allaient

entrer à la maison commune, accourt, à pas précipités, un prêtre hors d'haleine, écumant de rage, porteur, dit-il, d'une grande et terrible nouvelle, montrant dans sa main une lettre qu'il venait sans doute d'écrire, et qu'il prétend avoir reçue d'un ami miraculeusement sauvé du massacre : telle on eût peint dans la fable une furie hérissée de serpens, poussant des sifflemens, avant-coureurs de la mort. On l'environne, on le presse, on l'écoute ; d'une voix de Stentor, il lit une lettre ainsi conçue :

« I Francesi, in Venezia, han passato a fil di spada huomini, donne, fanciulli ; han dato il pigliaggio, incenerito la nobillissima città ; Venezia non è più. »

« Les Français, à Venise, ont passé au fil de l'épée hommes, femmes, enfans ; ils ont donné le pillage, mis la ville en cendres ; Venise n'est plus. »

De toutes parts s'élève un frémissement d'horreur. Il continue en ces termes : « E cinque Francesi trovansi nella casa episcopale, e vivono encora ! » — « Et cinq Français sont dans la maison de l'évêque, et ils vivent encore ! » Vengeance ! s'écrie-t-il ; ven-

geance ! et la place, et le port et toute la ville retentissent de ce même cri.

Comme on voit un torrent, après avoir rompu la digue contre laquelle se brisaient depuis long-temps ses efforts, se précipiter du haut d'une montagne, et de ses ravages couvrir une vigne encore vierge, et des prairies jusqu'alors respectées ; telle cette populace effrénée dépouille toute la vénération qu'elle avait jusqu'à ce moment conservée pour son évêque, et se précipite vers son palais qui se trouve sur la place. Stratico vole au-devant de cette horde furibonde ; il l'attend à la porte avec sa sœur, son neveu et un curé. On arrive, on veut forcer l'entrée : « Non, s'écrie-t-il, vous n'irez point « plus avant ; vous respecterez l'asyle de « votre évêque, de votre ami, de votre « père ! Mes enfans ! pourquoi ces cris, « ces transports de rage ? Est-ce à moi que « vous en voulez ? — Non, ce n'est qu'aux « monstres qui sont chez vous. — Les « hommes que vous appelez des monstres, « sont nos frères ; vous ne parviendrez jus- « qu'à leur sein qu'après avoir percé le « mien. » En disant ces mots, il découvre sa poitrine : « Frappez, ajouta-t-il,

si vous êtes altérés de sang ; mais respectez mon asyle. » Vaines paroles ! vains efforts ! On le presse, on l'enveloppe, on l'écarte, on foule aux pieds sa sœur, son neveu ; on inonde ses appartemens.

Déjà ces forcenés ont parcouru et bouleversé quatre chambres ; dans la cinquième se trouvaient les voyageurs, qui n'étaient séparés de leurs assassins que par un salon : la mort leur paraissait inévitable, lorsque l'archidiacre, qui ne les avait point quittés, soulève une tapisserie, ouvre une porte qui communiquait à la cathédrale, et les fait vîte évader par cette issue. A peine étaient-ils dans l'église, dont les portes étaient heureusement fermées, qu'ils entendent ces tigres furieux dans l'appartement dont ils venaient de sortir. Après avoir inutilement fouillé par-tout : « Ils sont dans l'église ! » s'écrie une de ces furies. Tous répètent : « A l'église ! » Ils en demandent les clefs ; l'évêque les leur donne ; mais lançant sur eux un regard menaçant : « Il ne vous « manquait, leur dit-il, après avoir violé « mon asyle, que d'outrager aussi le temple « du Seigneur. Allez, impies ! allez, bar- « bares ! mettez le comble à votre audace ;

« mais sachez qu'il est un Dieu vengeur, « et qu'un tel crime ne restera point im- « puni. » La voix qui parle à une multitude égarée et furieuse, n'est pas moins perdue que celle qui tonne dans un désert : l'Eternel se fût présenté à la porte de son sanctuaire, la foudre à la main, il n'eût point arrêté cette horde effrénée ; mais un génie libérateur veillait sur les cinq Français. Tandis que leurs bourreaux faisaient le tour du palais pour se rendre à l'église, l'archidiacre les fit rentrer par la même porte de communication : les paysans, ne les trouvant nulle part, s'imaginent qu'à leur approche ils sont sortis par quelque porte de derrière, et qu'ils ont cherché leur salut dans la campagne. Pendant quelque temps, ils ne cessent de vociférer autour de la maison épiscopale ; ils tirent même quelques coups de fusil en l'air ; mais peu-à-peu ils se retirent sur la place, et nomment entre eux des commissaires chargés d'aller chez le caissier se faire rendre compte ; visite en ce moment bien funeste pour un caissier qui n'aurait pas été en règle.

La nuit mit un terme aux recherches et aux clameurs de ces barbares : le gouver-

neur, le camerlingue, le commandant de la troupe et quelques notables se rendent à la maison épiscopale ; on délibère sur la conduite qu'avaient à tenir les voyageurs ; l'évêque est d'avis qu'ils attendent un temps favorable pour s'embarquer. « La mer, « dit-il, est plus dangereuse encore que les « Esclavons et les paysans. — Monseigneur, « répond Dimo, l'intérêt que vous nous té- « moignez en ce moment est peut-être, en « notre faveur, le plus grand de vos bien- « faits. Quoi ! vous venez de voir pour nous « votre asyle violé, dévasté, bouleversé, et « vous voulez nous retenir encore ! Eh ! vous « ne craignez point que ces forcenés, ins- « truits que nous sommes encore chez vous, « ne renouvellent demain la catastrophe « d'aujourd'hui ? Quel que soit notre regret « de nous séparer si tôt de notre libérateur, « que le temps soit favorable ou contraire, « nous allons partir sur-le-champ ; aujour- « d'hui les paysans ont osé vous outrager « dans vos foyers, demain ils vous assassi- « neraient. Nous partons. » En ce moment paraît le capitaine de leur bâtiment ; il leur annonce qu'il a fait mettre à la voile, en ordonnant au conducteur de les attendre

dans une petite île déserte, à huit lieues de Lesina : « Mon avis, ajouta-t-il, est que vous partiez soudain : le danger que nous allons courir sur mer est grand sans doute; mais, d'après tout ce que je viens de voir et d'entendre, celui que vous courez ici est bien plus terrible : plus d'une fois j'ai trompé la fureur des mers ; mais qui pourrait mettre un frein à la rage de ces cannibales, quand ils assiégent, insultent, foulent aux pieds dans sa maison leur premier pasteur, l'homme le plus respectable ! Plutôt affronter tous les écueils, les tempêtes les plus violentes ! Nous prendrons un petit bateau; à force de rames, nous arriverons peut-être jusqu'au bâtiment, ou nous resterons cachés dans quelque île inhabitée. »

Cet avis réunit tous les suffrages; l'évêque s'assure d'un patron et de quelques hommes fidèles ; on convient du rendez-vous, où les voyageurs devaient aller les joindre hors de la ville. Mais il faut sortir du palais et traverser la place sans être connu; Dimo se déguise en prêtre, ses quatre compagnons en matelots. Avant de partir, le faux prêtre tire à l'écart l'évêque, lui témoigne les plus vifs remercîmens, veut lui re-

mettre les cent cinquante sequins donnés pour sa rançon, somme qu'il était parvenu à compléter, en vidant les bourses de ses trois neveux et de Galloni; l'évêque les refuse : « Quoi ! dit-il, vous voulez que je vous prive du peu d'argent qui vous reste pour retourner en Italie ! que je vous abandonne à la fois à la merci des flots et de la misère ! Je suis doublement payé par votre amitié et par ma propre satisfaction : je ne vous demande qu'une faveur; seulement lorsque vos compatriotes maudiront avec raison les ministres du culte, qui se jouent de la vie des hommes, dites leur qu'il est encore des prêtres qui savent en connaître le prix. » Dimo ne peut lui répondre, tant son cœur est oppressé; mais par un regard passionné, et lui serrant la main, il lui fait entendre tout ce qu'il éprouve : cependant il le force d'accepter cinquante sequins qu'il avait empruntés pour eux de la caisse civile. L'évêque embrasse les voyageurs et les comble de ses bénédictions.

Dimo part, ayant à ses côtés deux prêtres : enveloppé d'un manteau noir, et la tête couverte d'un grand chapeau rabattu, il traverse la place, et reçoit de profondes révérences

de la part des Esclavons qui, le même jour, avaient voulu l'égorger; ses camarades font le tour de la ville, accompagnés du camerlingue; ils arrivent en même temps au lieu du rendez-vous: après les plus tendres adieux de part et d'autre, et des embrassemens réciproques, ils entrent dans le bateau. A peine sortis du port, la mer devient plus furieuse, et semble vouloir repousser de son sein, ou plutôt engloutir les cinq Français; mais les matelots, loin de se décourager, luttent avec plus d'opiniâtreté contre les flots, jusqu'au moment où ils touchent à une pointe qu'il faut surmonter : devant cette pointe se sont arrêtées trois barques, dans la crainte sans doute de ne pouvoir aller en avant; tous ceux qui se trouvent dans ces barques sont heureusement plongés dans le sommeil : « Fuyons, s'écrie Dimo, surmontons cet écueil, méfions-nous de ces hommes ; leur réveil serait terrible; cette île est peuplée, et la ville n'est pas loin. » Le patron souscrit à sa demande; on avance, et, par des efforts incroyables de la part des rameurs, on parvient à surmonter la pointe; le matin, vers les dix heures, ils joignent leur bâtiment. Le patron du bateau s'en

retourne, et ce n'est qu'après trois jours de combats avec les vents, qui les empêchaient de gagner le large, que les voyageurs sont hors de ces îles sinistres, où la mer s'obstinait à les jeter au-devant de leurs ennemis les plus implacables. A mesure qu'ils prennent le large, leurs craintes disparaissent; enfin le quatrième jour, une heure avant la nuit, ils découvrent les côtes de l'Italie, et le lendemain matin ils débarquent au port d'Ancône.

CHAPITRE V.

Tableau politique et moral d'Ancône. Bref du pape Pie VI.

Le premier qui s'élança du bâtiment, ce fut le jeune Stephanopoli; il se prosterne, embrasse la terre, et s'écrie : « Je te salue, « ô terre de liberté ! reçois dans ton sein « les concitoyens, les frères de tes libéra- « teurs : ils ont tout perdu pour t'avoir quit- « tée; mais leurs pertes ne sont plus rien, « ils ont le bonheur de te revoir. » Dimo se rendit aussitôt chez le consul de France;

c'était Meuron, Corse, natif comme lui d'Ajaccio (1) : la surprise fut également agréable de part et d'autre. Meuron reçut les voyageurs en compatriote, les conduisit chez le général Rey, qui, sur l'exposé de leur aventure à Lesina, invita le consul à leur faire donner, par la municipalité, le logement et la nourriture.

Un jour que les cinq voyageurs étaient chez le consul français avec celui d'Espagne, on vit de loin arriver un bâtiment. — « Dieu ! s'écria le consul d'Espagne, si mon « fils était dans ce vaisseau ! » Son fils venait de quitter le consulat à Zara. A peine étaient-ils descendus au port, que le fils se précipite dans les bras de son père, et lui apprend l'assassinat du consul de France à Sebbenico, et celui de son épouse. — Cinq Français, ajoute-t-il, ont été assaillis à Lesina dans la maison épiscopale ; on ignore ce qu'ils sont devenus. — Vous les voyez tous

(1) Meuron était chef de bataillon lorsqu'il fut envoyé, en qualité de consul, à Ancône. On sait quelle influence a ce consul sur le commerce du Levant. Meuron la dirigea si bien, qu'il parvint à dégager ce commerce de toutes ses entraves; celui de Sinigaglia sur-tout gagna beaucoup à son consulat.

cinq devant vous, répond Dimo, ce sont eux qui vous embrassent.

Les voyageurs congédient leur bâtiment, et donnent la relation de leur catastrophe au général Rey, qui l'expédie à Buonaparte alors à Milan. Ne recevant aucune réponse de ce dernier après un mois d'attente, las de rester inutilement dans cette ville, et pressés par le besoin de voir Buonaparte, conformément au vœu du général Rey, ils obtiennent du commissaire des guerres *Fournier*, une feuille de route, sur le pied d'officiers d'infanterie, avec invitation à toutes les municipalités de leur fournir une voiture et des chevaux de poste. Munis des pièces nécessaires, ils partent le 27 messidor. Avant de quitter cette ville, Stephanopoli, toujours curieux de s'instruire, voulut connaître son origine, son histoire, et la révolution qui venait de lui rendre la liberté. Tel fut le résultat de ses recherches.

Ancône est bâtie dans un détroit formé par deux promontoires, qui font une espèce de coude, en grec Ἀγκὼν, d'où elle tire son nom, suivant Pomponius Mela. D'après cette étymologie et le témoignage de plu-

sieurs historiographes anciens, entre autres, Pline, Strabon et Solin, on peut assurer que cette ville, ainsi que la plupart de celles d'Italie, fut bâtie par des Grecs, et vraisemblablement par les Syracusains, lorsqu'ils abandonnèrent leurs foyers pour se dérober à la tyrannie de Denys de Sicile. Trajan bâtit son port, et les habitans, en reconnaissance, lui érigèrent un monument de marbre blanc au bord de la mer : de là ce grand homme semblait impérieusement appeler le commerce, qui rendit cette ville florissante, tant qu'elle fut une colonie romaine ; ses teintures, sa pourpre sur-tout, avaient une grande réputation. Envahie par les Goths, soumise ensuite aux Lombards, elle fut réunie, en 1532, aux Etats de l'Eglise, ayant été surprise par Bernardin Barba, évêque de Casal, et Louis de Gonzague, général des troupes de Clément VII.

On ne devient pas impunément la proie des gens d'église : à la pourpre, qui faisait le principal objet de son commerce, Ancône vit succéder une pourpre factice, emblême sanglant de son esclavage et de sa nullité. Un cardinal y fit continuellement sa résidence, et de riches mendians, ou

plutôt des sangsues insatiables qu'il traînait à sa suite, d'abord par l'exemple de leur paresse paralysèrent, et bientôt, par leur avarice, absorbèrent tous les produits de l'industrie : seulement, lorsque le cardinal était un homme impartial et juste, le peuple respirait ; mais cela n'arrivait que rarement ; la vertu n'y fut jamais remplacée par la vertu : il est une époque récente et horriblement mémorable où cette ville infortunée a éprouvé cette vérité cruelle.

Si, depuis la domination des prêtres, Ancône se félicite encore d'une ombre de commerce et d'un reste de vie, c'est aux Grecs qu'elle en est redevable. Ces hommes laborieux et prévoyans obtinrent, il y a quarante ans, d'un cardinal, ami de l'humanité, et protecteur de l'industrie, la construction d'un port et d'un lazaret, pour mettre à l'abri les bâtimens du Levant, lorsqu'ils venaient à la foire de Sinigaglia, et donner à l'équipage un asyle sûr et commode pour faire la quarantaine ; avantages d'autant plus considérables, qu'auparavant il n'y pouvait aborder que de petits bâtimens, uniquement propres à être reçus

dans la rivière de Sinigaglia. Tant que ce cardinal vécut, on vit les Grecs affluer à ce port. Ancône devint un des principaux magasins des marchandises du Levant. Le bon prélat se faisait un plaisir de recevoir à sa table, chaque fois qu'il venait, le capitaine Canacci, qui avait donné l'idée de cette construction.

Les prêtres ne virent point d'un œil serein la conduite que tenait leur chef envers des hommes qu'ils appelaient schismatiques ; aussi ne manquèrent-ils pas de s'emparer de l'esprit de son successeur, de le peindre comme un profanateur de la religion catholique romaine, qui protégeait les ennemis du saint siége. Ils ne bornèrent point là leur vengeance ; ils conseillèrent au nouveau cardinal de se rendre maître de toutes les possessions des Grecs. Il suivit leur avis. Non seulement il dépouilla ces malheureux de leur église, de leur hôpital, et des biens attachés à ces établissemens, mais encore il les poursuivit au-delà du tombeau, priva de l'honneur de la sépulture tout Grec qui serait mort dans cette ville, sous prétexte qu'on aurait souillé la terre sainte, en y déposant la cendre d'un

schismatique ; les parens ou les compatriotes du défunt étaient forcés de le jeter dans la chaux vive, et de consumer ainsi les restes chéris d'une épouse, d'une amante, d'un ami, d'un père. Telle fut la récompense que reçurent les Grecs des tyrans subalternes d'une ville dont, plus que toute autre nation, ils faisaient fleurir le commerce. Ce n'était point assez de les dépouiller vivans et morts, de les pulvériser, on souleva contre eux une populace égarée, dont la plupart d'entre eux ne purent éviter les outrages et la rapacité, qu'en se réfugiant à Trieste ou à Venise.

Les prêtres, accoutumés à se nourrir de vexations, ne pouvant plus les exercer ni sur les corps vivans, ni sur les cadavres des prétendus schismatiques, tournèrent leur rage contre le peuple lui-même ; leur inquisition, ou plutôt leur brualité s'étendait jusques dans l'intérieur des familles : malheur à la beauté qui ne voulait point céder à leurs infâmes desirs ! Si l'amour avait osé parler à son cœur, la fille et l'amant étaient à la fois dénoncés au cardinal, et mis en état d'arrestation, sous prétexte qu'ils donnaient un mauvais exemple. Le jeune homme rece-

vait les honneurs de l'ostracisme, et la fille, incarcérée, n'obtenait ordinairement sa liberté qu'en se prostituant à ses dénonciateurs. Le jeune homme voulait-il, du lieu de son exil, prouver son innocence, il était mis aux fers, envoyé aux galères, ou il mourait dans un cachot. A Goa, si l'on brûle des hommes, c'est du moins sous le prétexte apparent d'un délit. Dans les états du pape, les faveurs ou les disgraces de l'amour dictaient les arrêts d'une féroce inquisition.

Lorsque les Français entrèrent dans Ancône, les habitans, à l'instigation de leurs druides, qui avaient représenté les Français comme des antropophages, fermaient chacun leurs portes, et n'osaient se montrer dans les rues : enfin, quelqu'un d'entre eux fait céder ses craintes à sa curiosité, aborde les vainqueurs, en reçoit tous les témoignages de cette philantropie, de cette urbanité si naturelle à cette grande nation, et reste saisi d'étonnement; sa surprise redouble, lorsqu'il entend de leur bouche ces paroles de paix : « Allez dire à vos concitoyens que vous venez de voir les Français; que nous ne faisons la guerre et ne devons

inspirer de crainte qu'aux tyrans ; que nous apportons au peuple la liberté : dites-leur qu'ils sortent de leur léthargie, qu'ils arrachent de leurs yeux le bandeau du fanatisme, et qu'ils ne trouveront, dans les Français victorieux, que des frères prêts à verser leur sang pour maintenir la liberté des vaincus. »

A ces mots, tous les habitans d'Ancône sortirent de leurs foyers, se répandirent sur la place, sur le port, embrassèrent leurs libérateurs, renversèrent la statue de Pie VI, quelques minutes auparavant leur idole, et, à sa place, plantèrent l'arbre de la liberté. Dix jours après, ils volèrent en masse au-devant de Buonaparte, qui venait organiser les différentes autorités constituées. A son aspect, et tant qu'il demeura dans cette ville, on n'entendit que ces cris unanimes : « Vive la République Française ! vive l'armée d'Italie et Buonaparte, le libérateur du monde ! » Les Grecs, qui habitaient Ancône, accoururent aussi à sa rencontre, lui présentèrent leurs justes réclamations, et furent aussitôt réintégrés dans leurs biens. « Désormais, leur dit-il, vous jouirez de tous les droits des hommes libres ; la Grèce

donna l'exemple à la nation française; celle-ci s'acquitte envers la République-mère dans la personne de ses descendans.»

En vain les druides italiens, qui voyaient la perte de leur puissance dans le triomphe de la raison, s'efforçaient d'opposer aux vainqueurs de l'Italie les miracles de la madone de Lorette; en vain, à l'entrée de Buonaparte, firent-ils verser des pleurs à la bonne Vierge, et fermer les yeux à saint Syriaque, patron de la ville. Au lieu de partager leurs condoléances, et d'être le jouet de leurs fourberies, le peuple leur reprocha hautement leur charlatanisme et leurs anciennes vexations. Ces comédiens, il est vrai, ne jouaient que les rôles que leur avait distribués la cour de Rome. Le directeur de ce grand théâtre, Pie VI, leur avait donné à colporter et à déclamer des bulles et des brefs, dont l'un, entre autres, était ainsi conçu, d'après la traduction littérale de l'italien :

A tous nos bien aimés et enfans catholiques romains, frères en Jésus-Christ.

« Nous vous prions, au nom de la sainte « église et du bien public, de prendre les « armes pour défendre la religion. Tous ceux « qui tueront un Français, fernot une œuvre « agréable à Dieu, et leurs noms seront ins- « crits parmi ceux des élus du Seigneur.

« *Signé*, PIE VI. »

C'est ainsi que le successeur du portier du paradis le promettoit, ou du moins le faisait promettre à quiconque s'armerait pour les princes d'Italie, et sur-tout pour lui-même. On associa les plus forts de tous les saints à cette croisade; il n'y avait pas un coup de fusil tiré dans les états du Saint Père, qui ne fût précédé de ces mots: *Viva Maria!* Les prêtres des environs d'Ancône et de tout le duché d'Urbin avaient poussé l'audace de la séduction jusqu'à promettre *quarante mille ans* d'indulgence pour tous ceux qui aideraient à repousser les Français. Ces indulgences devaient sans doute passer de père en fils, comme un bien de famille: quel héritage! De tous ces agens du pape, il n'y eut que les colporteurs des brefs qui

gagnèrent quelque chose. Ils les vendaient chacun quatre baïoques. (1)

Nous sommes bien loin de vouloir intenter ici un procès à tous les prêtres ; s'il en est qui méritent l'exécration du genre humain, il en est aussi qui méritent ses bénédictions : mais pour un Stratico, que de cardinaux de Lorraine ! Croirait-on qu'après avoir inondé la Vendée de leurs mensonges politiques, après avoir séduit et fait soulever le peuple de ces contrées en lui promettant que, s'il succombait sur le champ de bataille, il ressusciterait le troisième jour, des hommes revêtus de ce caractère vénérable allument encore le feu de la rebellion à la faveur de pareils stratagêmes ! Sait-on comment l'incendie contre-révolutionnaire s'est manifesté dans la Belgique ? C'est à la voix d'un prêtre. Le fourbe se fait appliquer autour du cou la pierre infernale, se répand dans les campagnes, montre aux paysans sa meurtris-

(1) Au sujet de ces brefs parut une épigramme d'un officier français, qui nous semble digne d'être citée :

Quatre baïoques pour un bref !
La coy . . . rie est trop chère,
Quand nous allons bientôt, j'espère,
Avoir, *gratis*, Rome et son chef.

sure : « Ils m'ont fait guillotiner, dit-il; mais la Providence divine m'a rendu la vie. Suivez-moi, défendez vos droits, vos maîtres légitimes, votre religion; si vous succombez, Dieu vous accordera la même faveur; vous ressusciterez pour l'affermissement de notre sainte église, pour l'extirpation des infidèles et l'immortelle gloire de la chrétienté.» Cette ruse fit d'abord des dupes, et par la suite d'innombrables victimes.

CHAPITRE VI.

Etat politique du duché d'Urbin et de plusieurs villes, depuis Fano jusqu'à Milan. Arrivée des Voyageurs dans cette ville. Conférence de DIMO *avec* BUONAPARTE. *Mission qu'il reçoit pour l'Albanie et la Morée de la part de ce général. Son débarquement à Corfou.*

LE duché d'Urbin respirait encore cet air malfaisant et pour ainsi dire *anti-français* qu'on remarquait, même avant la révolution, dans les états du pape. Les cinq voyageurs n'y auraient pas trouvé moins de

périls que sur les côtes de la Dalmatie, si ce n'eût été l'approche de la foire de Sinigaglia. Les habitans et le gouvernement avaient pris à l'envi les précautions nécessaires pour rendre les chemins sûrs et praticables. On avait placé des gardes de distance en distance, jusqu'à Fano. Cette ville, qui tire son nom d'un temple que les Romains y avaient consacré à la Fortune, n'a plus rien qui retrace, ni dans ses murs ni dans ses environs, les faveurs de cette déesse. Les harpies du Vatican ont tout gâté. Autrefois, à cette époque, cette plage était hérissée de canons braqués sur la mer : aujourd'hui le souverain, purement spirituel de Rome, n'a d'autres armes que des bulles, armes néanmoins d'autant plus redoutables, qu'elles portent leurs coups au nom du ciel et dans les ténèbres.

Le consul de France à Fano fit payer aux voyageurs leur étape ; mais prenant à l'écart Dimo : « Gardez-vous, lui dit-il, de « faire un long séjour dans cette ville : ses « habitans ne valent pas mieux que les Es- « clavons et les paysans des environs de « Lesina ; allez coucher à Pezaro ; là vous

« trouverez des hommes plus traitables. » Ils suivirent son conseil, et furent en effet accueillis dans cette capitale du duché d'Urbin, avec une extrême affabilité. A l'approche de l'armée de Buonaparte, soit patriotisme, soit terreur, ses habitans avaient abattu la statue de Pie VI, et lui avaient substitué l'arbre de la liberté. Rentrés sous la domination du pape par le traité de paix, ils craignaient son ressentiment, et, par cette conduite envers les Français, voulaient se ménager un appui en cas de besoin.

De Pezaro les voyageurs se rendirent à la Catolica, premier village de la République alors Cispadane. C'est là qu'ils commencèrent de respirer l'air de la liberté, et se trouvèrent comme en famille. La révolution, qui par-tout ailleurs a promené la faux du changement, n'a rien changé dans le caractère et les mœurs des habitans de ce village. Presque tous pêcheurs, ils ont conservé le désintéressement et la simplicité de leurs premiers pères. Dimo eût volontiers passé le reste de sa vie dans un séjour bien digne d'attacher un descendant des Spartiates, si un intérêt majeur ne

l'eût appelé près de Buonaparte. Son plus grand regret fut de côtoyer les états de Saint-Marin, sans visiter le chef-lieu de cette République, qui, toute petite qu'elle est, n'en est pas moins recommandable par son attachement à la liberté, dont la première vertu est de tout agrandir. Rimini, Sezena, la belle Imola et le reste de la Romagne se glorifient, avec raison, d'avoir donné la main à la Lombardie, et d'avoir ainsi mutuellement assuré leur antique indépendance : Dimo ne fait que les traverser, et s'arrête seulement à Parme.

Des avis certains lui ont appris que, de cette ville à Milan, le chemin est infesté de brigands et d'assassins. Permon, secrétaire d'ambassade en l'absence de l'ambassadeur Joseph Buonaparte, lui fait distribuer, pour lui et pour ses compagnons, quatre fusils, même quantité de sabres et de baïonnettes, et autant de cartouches qu'ils en desirent ; ils continuent leur voyage, ne trouvent sur leur route que des républicains, et, sans s'arrêter même à Plaisance, ils arrivent à Milan.

Avant de se présenter au général Buonaparte, Dimo alla rendre visite à Vil-

Jemanzyr, commissaire-ordonnateur-général de l'armée d'Italie, qu'il avait particulièrement connu à Paris. Il serait difficile d'exprimer l'étonnement du commissaire en voyant son ami, tel qu'Homère dépeint Ulysse, lorsqu'après un naufrage qui l'avait réduit à la plus complète nudité, il aborda l'île fortunée de la Phéacie. « Est-ce bien vous, mon cher Dimo? lui « dit-il en l'embrassant. Quel coup du sort « vous a jeté dans cet état, qui me paraît « si au-dessous de votre fortune? ou plutôt « qui dois-je remercier du bonheur de vous « voir à Milan? » Dimo lui raconta les malheurs qu'il avait éprouvés dans la Dalmatie. « J'en ai, dit-il, envoyé d'Ancône « la relation à Buonaparte; mais, ne rece- « vant aucune réponse, je viens moi-même « le visiter avec mes quatre compagnons. « — Vous serez favorablement accueilli du « général; il m'a parlé de vous avec in- « térêt. »

Le lendemain matin Dimo alla seul chez le général, qui, l'appercevant, se contenta de lui adresser ces paroles : « Papa « Dimo, je vous attends à dîner aujour- « d'hui. » Il dit et disparut. Le vieillard,

presque entièrement semblable au roi d'Ithaque, lorsqu'au sortir de la mer il fut apperçu de Nausicaa, n'osa point se rendre à l'invitation de Buonaparte. Villemanzyr le blâma de cet excès de pudeur, et le ramena lui-même le soir chez le général, qui l'invita derechef à dîner pour le lendemain. Dimo s'y rendit avec son neveu Nicolo Stephanopoli.

On se mit à table à cinq heures : il y avait environ une vingtaine de convives, entre autres, Berthier, Augereau, quelques membres des deux conseils et du directoire de la République Cisalpine, la citoyenne Buonaparte et son fils Beauharnais. Le dîner fut sans apprêts : on eût plutôt compté les plats qu'on servit à la table du général, que ses victoires. C'étaient une soupe, un bouilli, une entrée, un rôti, une salade et des confitures. On ne but, pendant tout le repas, que du vin ordinaire, et toujours le même.

Le général en chef n'était ni joyeux ni triste. Il parla peu : son esprit était sans cesse occupé de la paix et de l'empereur. Stephanopoli se trouvait placé à la droite du jeune Beauharnais. — Etes-vous Corse ?

lui dit celui-ci. — Bien plus que Corse, répondit Buonaparte ; il est Spartiate. — Spartiate ! s'écrie Augereau ; je ne m'étonne plus si nous avons gagné tant de batailles : nous avions des Spartiates dans l'armée d'Italie ! Général, il faut aller jusques chez eux rétablir leur république. Le général sourit de manière à faire deviner son secret. — Au rétablissement de la République Grecque ! dit Augereau en portant un toast, qui fut répété de tous les convives. A six heures et demie Buonaparte sortit de table, alla prendre lecture de plusieurs lettres qu'on lui avait apportées, appela Dimo, et le prenant à l'écart : « Ra« contez-moi, lui dit-il, vos aventures en « Dalmatie, et le sujet qui vous y amenait. » Satisfait des réponses du vieillard, qui se trouvaient conformes à la relation qu'il lui avait envoyée : « Quel est maintenant votre « dessein, ajouta-t-il ? — Mon embarras est « extrême, répond Dimo : dépouillé par les « Esclavons, je ne puis ni retourner à Paris, « ni continuer mon voyage. — Que vous « faut-il pour le continuer ? de l'argent ? « je vous en fournirai. Mais ce n'est point « assez de porter vos recherches sur les

« plantes et les diverses productions des îles « du Levant qui nous appartiennent, il est « une tâche bien plus importante, bien plus « utile que vous pouvez remplir, celle de ré- « pandre les semences de la véritable liberté, « de rendre les enfans de la Grèce dignes de « leurs ancêtres et de la grande nation qui « vient de briser leurs chaînes; peut-être « pourriez-vous étendre.... mais le temps « n'est pas encore venu. » Cette réticence ne fut point une énigme pour Dimo; il se contenta de répondre : « Général, j'accepte vos offres. » A ces mots, l'entretien définitif fut ajourné au lendemain à midi.

A l'heure indiquée, Dimo se rendit chez Buonaparte, qui lui fit différentes questions, non seulement sur l'état actuel de la Grèce, mais encore sur ses connaissances dans la langue vulgaire de cette nation. « Nous conservons cette langue, répond Dimo, dans toute sa pureté, moi et mes trois neveux; Galloni seul, n'étant point Grec d'origine, n'en a pas la moindre teinture. — Galloni, réplique Buonaparte, va rester auprès de moi; j'utiliserai d'une autre manière ses talens : outre votre commission de Paris, je me propose de vous

en donner une autre pour la Grèce. » Dimo lui témoigna de nouveau son desir de lui être utile, et son entier dévouement à la chose publique : « Mais, ajouta-t-il, me serait-il permis, Général, de vous faire une observation importante? Serait-il vrai, comme le bruit s'en répand, que vous cédez la Dalmatie à l'empereur? — Cela vous étonne? — Beaucoup : pardonnez ma franchise, mes alarmes sont fondées sur mes connaissances politiques et locales : une fois maître de la Dalmatie, l'empereur aura bientôt conquis, s'il le veut, l'Albanie et la Grèce. Sur cette frontière, se trouvent deux nations, peu nombreuses à la vérité, mais très-aguerries, les Esclavons des bouches de *Cataro*, et les habitans de *Monte-Negro ;* en réunissant leurs forces, elles peuvent mettre sur pied trente-cinq mille hommes, qui, dans tous les temps, ont été la terreur de la Turquie. Ces deux nations, jointes aux habitans de l'Albanie, qui, de ce côté, sont presque tous chrétiens, recevront l'empereur à bras ouverts : ainsi donc son armée se fortifiant à mesure qu'il avancera, qui l'empêchera de pousser ses conquêtes jusqu'à Constantinople? — Non,

répondit Buonaparte avec un peu d'altération, l'empereur ne passera point ces limites. » Cependant il veut, par lui-même, s'assurer de l'exactitude de ces observations : ils montent à un magasin de cartes géographiques, examinent la position des bouches de *Cataro* et celle de *Monte-Negro*, parcourent les îles Ioniques et toute la Grèce. Par son silence, Buonaparte sanctionna les réflexions du vieillard, qui ne crut pas devoir les pousser plus loin.

Avant de se séparer, le général fait donner à Dimo une ordonnance de 5,000 francs, à toucher à la caisse militaire de Milan : Stephanopoli, chargé d'aller recevoir ces fonds, se présenta vainement à cette caisse ; il n'y trouvait point d'argent disponible. « Allez trouver mon épouse, lui dit Buonaparte, elle vous comptera cette somme. » Ce fut un aide-de-camp du général qui vint la lui remettre avec deux paquets de lettres, et l'instruction suivante :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au quartier-général de Milan, le 12 thermidor, an 5 de la République, une et indivisible.

BUONAPARTE, *général en chef de l'armée d'Italie, au citoyen* STEPHANOPOLI.

«Vous vous rendrez, Citoyen, en poste, à Ancône; de là vous vous embarquerez sur la corvette qui vient d'arriver de Corfou, et à laquelle je donne ordre de partir sur-le-champ.

« Arrivé à Corfou, vous y verrez le général Gentili qui y commande; vous ferez la recherche des plantes marines, ce qui a été le premier objet de votre départ de Paris.

« Vous vous rendrez en Albanie, et vous y resterez quelques jours pour prendre des renseignemens sur la situation politique des esprits dans cette partie.

«De là vous vous rendrez, avec le citoyen Arnaud, chez le bey à Maina. Vous le complimenterez de ma part; vous lui remettrez la lettre ci-jointe, que vous lui traduirez si cela est nécessaire.

« Vous me ferez passer, avant de partir de Corfou, tous les renseignemens que vous aurez reçus dans cette partie de la Grèce.

« BUONAPARTE. »

En recevant cette instruction, le commissaire fut invité à partir sur-le-champ. Il part pendant la nuit avec sa suite. Avant le jour, les voyageurs étaient déjà loin de Milan ; et, le quatrième, au matin, ils arrivèrent à la ville d'Ancône, remirent au général Dallemagne un paquet de Buonaparte ; et, ne trouvant point la corvette qui leur était destinée, ils s'embarquèrent sur un bâtiment, le 18 thermidor, et, le 23, ils abordèrent à Corfou.

Le commandant de la place, le général Gentili, était absent ; il visitait les nouvelles îles réunies à la République Française. Dimo remit au chef de l'état-major Darbois, commandant par *interim*, le paquet de Buonaparte, où se trouvaient, entre autres choses, l'ordre de fournir un bâtiment aux commissaires : malgré cet ordre et les soins du commandant, il leur fut impossible de l'obtenir du contre-amiral

Brueys, qui, pour les provisions d'un brick, demandait 10,000 francs. Ils furent forcés de noliser un bateau à leurs dépens. D'après l'instruction du général Buonaparte, Dimo, à son retour de l'Albanie, devait s'associer Arnault pour le voyage dans la Morée; mais celui-ci venait de partir pour Naples.

CHAPITRE VII.

Dimo laisse à Corfou deux de ses neveux et Galloni. Il part, accompagné seulement de Stephanopoli. Leur arrivée à Cefalonie. Tableau de la capitale de cette île. Etat de Cefalonie sous les Vénitiens.

Dimo partit de Corfou, accompagné seulement de Stephanopoli. Il laissa dans cette ville ses deux autres neveux et l'ami Galloni. Pendant la nuit, entre l'île de Corfou et Cefalonie, ils entendirent une forte canonnade : c'était Ali-Pacha, commandant la partie de l'Albanie située entre les deux golfes de Prevesa et de Lepante, qui, ayant obtenu du général français la permission de

passer avec trois bâtimens, ce que n'avaient jamais permis les Vénitiens, débarqua de l'artillerie, et, tombant à l'improviste sur Schimarra, en mit en fuite les habitans, qui, pour la première fois, perdirent la liberté, fondit aussitôt sur le pacha de Delphino, qu'il força pareillement à chercher ailleurs son salut, se rendit maître de ce pays, et, de sa propre autorité, installa son fils pacha. Les commissaires, après cinq jours de navigation, arrivèrent à l'île de Cefalonie, et débarquèrent à Lixuri, à l'entrée d'un golfe magnifique. Ils acceptèrent l'hospitalité que leur offrit le patron du bateau. Dès qu'on eut appris leur arrivée, les notables de la ville se hâtèrent de leur rendre visite. On voulut les tirer de cette cabane, et leur donner, pour logement, un palais : « Le plus beau palais, à nos yeux, dit Stephanopoli, c'est la demeure de l'homme de bien. Nous aurions été bien contens d'en trouver toujours autant à l'armée d'Italie. » — Comme ces gens-là aiment l'égalité ! répond tout bas un prêtre.

De l'autre côté du golfe, est *Argostoli*, capitale de l'île, qui, dit-on, tire son nom du vaisseau des Argonautes qui vinrent y

aborder. Les commissaires (1) assistèrent à la fête de la plantation de l'arbre de la liberté ; elle fut pour eux le thermomètre de l'esprit public qui dirigeait cette île. Au milieu de la place, on lisait aux quatre façades de la barrière, dont on a coutume d'environner l'arbre de la liberté, les inscriptions suivantes :

« L'amore alla patria,
L'odio ai privileggi
Sono le basi della democrazia. »

« Ai Francesi, vindici
Dell' umanità,
Ceffalonia riconoscente. »

« La riunione e la fratellanza
Di tutti i cittadini
Formano la forza e la tranquillità
Della Republica. »

« Preferire il ben generale
Al proprio,
È la prima virtù
Del republicano. »

(1) Il n'y avait de commissaire en titre que Dino ; mais, comme par-tout on donnait ce nom à son neveu, nous avons cru devoir le lui conserver.

« L'amour de la patrie, la haine des priviléges sont les bases de la démocratie. »

« Aux Français, vengeurs de l'humanité, Cefalonie reconnaissante. »

« La réunion et la fraternité de tous les citoyens font la force et la tranquillité de la république. »

« Préférer le bien général à son propre bien, est la première vertu du républicain. »

Ce qui réunit les applaudissemens unanimes des commissaires et de tous les spectateurs, ce fut le dévouement avec lequel on vit tous les nobles jeter dans les flammes leurs titres, leurs costumes, leurs larges, longues et profondes perruques. « Ainsi périsse, dit l'un d'entre eux, le gouverneur qui nous les a donnés ! »

Après cette cérémonie un père de famille prend la parole; il fait l'énumération de tous les mauvais traitemens que le peuple de Cefalonie avait éprouvés de la part du sénat de Venise, et il finit son discours en ces termes:

« Qual ben derivava per noi nello scaduto governo, se non che persecuzione? Credo

ch'ognuno sà che i nostri nemici dell' una parte, e l'avilimento e la desolazione dell' altra, erano gli effetti lagrimevoli della mala amministrazione delle leggi e della corruzzione de costumi. Cittadini, pensate alla riforma di questi, che sono i malevadori della osservanza di quelle.

«Scordate gli interessi passati, i vili aspri, le antiche inimicizie, le prime bassesse, rigeneratevi une volta, fate ai vostri discendenti i beneficj che non riceveste dai vostri maggiori, ammaestrandoli' ad impiegar l'attività e a diriger l'urto delle passioni in favor della patria. Stabilite delle leggi che somministrino un apoggio alla dirittura, alla schiettezza, ai talenti, alla virtù, promettendo degli onori, che nulla turbino l'eguaglienza. Forzate dolcemente ogni individuo a fare dei sacrificj alla società, di cui e membro. Avvicinate gli animi, cancellando ogni tracia della usurpatà superiorità, colla mescolazione delle classi, e ponendo argine all' eccessiva richezza d'alcuni, socorrete all' altrui sovverchia povertà: fulminate lo scelerato, che tentasse di corrompere in qual si voglia guisa, e strappare in suo favore i voti riserbati a

premiar la virtù, e ad eccitar gli uomini a seguirla. Levate dal numero de cittadini l'uomo vile che si degnasse vendere la propria volontà, e lo schiavo, che si rendesse per tema all' anticho suo padrone; segnate un limite al lusso esterminator degli stati; formate in somma dei cittadini, e quali chiamino giorni perduti quelli, in cui nulla avranno fatto per la patria. Riaccesi all' amore dell' umanità, distrutti o inceppati almeno i pregiudizi, ascoltata la santa voce della raggione, una rapida vampa scuotera per entro tulle le anime, e le rendera atte a strasmettere alla posterità degl' illustri esempj, e a farci morire colla lusinga di lasciare il proprio nome della libertà, e dell' amore per la patria nel cuore, non che frà le labra della ventura generazione.»

« Que pouvions-nous attendre du gouvernement abattu, si ce n'est la persécution? Tout le monde le sait, nos ennemis d'un côté, de l'autre l'avilissement et la désolation étaient les déplorables effets de la mauvaise administration des lois et de la corruption des mœurs. Citoyens, ces mœurs

sont les fléaux des lois; c'est à leur réforme que vous devez vous appliquer.

« Oubliez vos intérêts passés, le vil argent, les anciennes inimitiés, les bassesses d'autrefois; montrez-vous une fois régénérés; rendez à vos descendans des services que vous n'avez point reçus de vos ancêtres, en leur enseignant à consacrer leur activité, et à diriger le choc des passions en faveur de la patrie; établissez des lois qui servent d'appui à la droiture, à la candeur, aux talens, à la vertu, promettant des honneurs qui ne soient aucunement contraires à l'égalité; forcez, par une douce violence, chaque individu à faire des sacrifices à la société dont il est membre; rapprochez les esprits en effaçant toutes les traces d'une supériorité usurpée par le mélange de différens ordres, en opposant une barrière à l'excessive richesse de quelques-uns; secourez l'extrême pauvreté des autres; foudroyez le scélérat qui tenterait de corrompre de quelque manière que ce soit, et d'arracher en sa faveur les suffrages uniquement destinés à récompenser la vertu, et à exciter les hommes à la pratiquer; effacez de la liste des citoyens l'homme vil qui

voudrait vendre son vote, et l'esclave que la crainte rejeterait sous le joug de son ancien maître; marquez un terme au luxe exterminateur des états; soyez, en un mot, des citoyens qui regardent comme perdus les jours que vous aurez passés sans avoir rien fait pour la patrie : une fois embrasés de l'amour de l'humanité, les préjugés une fois détruits ou déracinés, la voix de la raison une fois triomphante dans toutes les ames, il va s'introduire une flamme rapide, propre à nous faire transmettre à la postérité de grands exemples, et à nous faire mourir avec la douce satisfaction d'avoir laissé la liberté et l'amour de la patrie, non sur les lèvres, mais dans les cœurs de la génération future.»

Ce discours était appuyé de la proclamation suivante, qu'avait fait afficher la première autorité constituée de cette île :

LIBERTÀ. EGUAGLIANZA.

Argostoli, 22 Agosto 1797. (*v. st.*)

IN NOME DELLA SOVRANITÀ DEL POPOLO.

Il comitato di Sicurezza generale, al popolo di Ceffalonia.

CEFFALENI RIGENERATI,

« UN nuovo ordine di cose s'introduce frà noi; ed un giorno chiaro e brigliante succede ad una notte lunga e tenebrosa; un informe e monstruoso amasso di leggi emmanate da un corpo, che formava la sua felicità soprà la oppressione, era la vostra guida: ora il vostro codice sarà la libertà, l'eguaglianza et la giustizia.

« Ora che una felice rivoluzione abbate l'aristocrazia, e stabilisce un governo il solo degno dell' uomo, chi si potrebbe immaginare che esistano frà noi degl' esseri si poco riconoscenti i loro interessi, che osano aprire la bocca sacrilega per profanare le sante istituzioni della democrazia?

« Noi sappiamo la pena che si meriterebbero questi egoisti perfidi, questi ne-

mici della loro patria e dell' unanimità ; mà mettendo in oblio tutti i passati criminosi traviamenti, dichiaramo, in nome di tutta la nazione, che chiunque osasse doralinnanzi parlare contrà la democrazià, qualcunque volesse seduir il popolo, o far l'elogio al passato abborrito governo, sara dichiarato nemico della patria, e, come tale, punito con tutta la severità.

« *Sotto-scritti*, D. C. *Presidente.*
G. P. *Segretario.* »

LIBERTÉ ÉGALITÉ.

Argostoli, le 22 août 1797. (*v. st.*)

AU NOM DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE.

Le comité de Sûreté générale, au peuple de Cefalonie.

CÉFALONIENS RÉGÉNÉRÉS,

« UN nouvel ordre de choses vient de s'établir parmi nous ; un jour pur et brillant succède à une nuit longue et profonde. Un informe et monstrueux amas de lois, émanées d'un corps qui fondait son bonheur sur l'oppression, était votre guide : désor-

mais vous n'aurez, pour tout code, que la liberté, l'égalité et la justice.

« Maintenant qu'une heureuse révolution abat l'aristocratie, et la remplace par le seul gouvernement digne de l'homme, qui pourrait croire qu'il existe encore parmi nous des êtres si peu jaloux de leurs intérêts pour oser, de leur bouche sacrilége, profaner les saintes institutions de la démocratie ?

« Nous savons quel châtiment mériteraient ces égoïstes perfides, ces ennemis de leur patrie et de l'humanité ; mais, oubliant tous leurs criminels égaremens passés, nous déclarons, au nom de toute la nation, que quiconque oserait dorénavant parler contre la démocratie, ou proposer des motions anti-populaires, que quiconque voudrait séduire le peuple, ou faire l'éloge du dernier gouvernement que nous abhorrons, sera mis au rang des ennemis de la patrie, et, comme tel, puni suivant toute la rigueur des lois.

« *Signés*, D. C. *Président.*
G. P. *Secrétaire.* »

C'est ainsi que, par des exhortations

vigoureuses et de sages menaces, des hommes éclairés et vertueux propageaient les vrais principes de la liberté. Aussi Cefalonie, quoique la plus grande des îles Ioniques, n'était-elle commandée que par *Viterbi*, capitaine français, seul, sans troupes. L'amour que lui portaient les habitans, faisait toute sa force. Il y avait établi sept municipalités qui semblaient n'en former qu'une, tant elles étaient unies par les liens des vertus sociales, et d'un attachement sans bornes à la République-mère ! Leur enthousiasme pour la liberté était d'autant moins étonnant, qu'ils sortaient du plus dur esclavage : le martyrologe de ce peuple était tracé dans la conduite que tenait à leur égard le gouvernement vénitien. C'est éclairer les nations, et servir l'humanité, que de remettre sans cesse sous les yeux les vexations arbitraires des puissances tyranniques.

Avant sa réunion à la République Française, l'île de Cefalonie était gouvernée par un provéditeur, qu'y envoyait le gouvernement de Venise : il avait soin de ne donner cette charge qu'à un chevalier pauvre, qui mettait tout à prix, jusqu'à l'abso-

lution des assassinats; si bien que l'assassin était moins en peine des suites de son crime, que des moyens de se procurer l'argent nécessaire pour gagner le provéditeur et son greffier, dont la principale occupation était de conclure de pareils marchés. La vengeance qu'on achète n'en est que plus terrible; aussi les assassinats y étaient-ils plus fréquens, et les vengeances plus multipliées qu'en Corse, dans le temps même qu'il n'y avait aucun tribunal criminel. La justice civile n'était pas mieux administrée; la balance penchait toujours du côté du riche; et s'il arrivait que la cause fût d'une telle évidence, qu'il fût impossible de la faire perdre au pauvre, sa partie en appelait au sénat de Venise, y gagnait son procès, ou le rendait interminable.

Les nobles du pays étaient autant de petits tyrans qui, de concert avec le provéditeur, se partageaient les dépouilles de ses habitans; quelques-uns, à la vérité, loin de tremper dans ce partage infâme, donnaient l'exemple du désintéressement, luttaient, par leurs talens et leurs vertus, contre ce torrent de vices : ils se faisaient sur-tout un plaisir d'instruire le peuple, et le dé-

dommageaient ainsi de ses pertes. Ils avaient préparé, ou plutôt devancé la révolution dans Cefalonie ; à leur voix, les haines s'étaient appaisées ; les vengeances avaient cessé ; la fraternité avait réuni tous les cœurs ; on n'y respirait que l'amour de la concorde et des nouvelles lois qui devaient consommer la régénération morale et politique. Le premier vœu des commissaires eût été de parcourir tout l'intérieur de cette île, et de jouir du spectacle délicieux qu'y offraient de toutes parts les municipalités et les habitans ; mais ils ne pouvaient se dispenser d'aller au plus tôt joindre le général Gentili. Cependant ils ne laissèrent point que de porter un œil observateur sur l'industrie et les diverses productions de cette île. Sa population est de quatre-vingt mille hommes ; elle fournirait assez d'orge et de blé pour la consommation des habitans, s'ils n'étaient plus portés pour la navigation que pour la culture des terres ; ce qui les force à tirer de la Morée une partie de leurs subsistances. On y compte cent cinquante bâtimens de mer, dont cinquante portent depuis dix jusqu'à vingt-quatre canons.

CHAPITRE VIII.

Les voyageurs arrivent à Zante. Portrait de l'évêque et du provéditeur. Prix auquel ce dernier consent à voir brûler sa perruque. Etat de cette île. Départ des voyageurs. Ils abordent à Cerigo.

Arrivés à Zante, les commissaires s'empressèrent de remettre au général Gentili le paquet de lettres de Buonaparte. Malgré l'invitation formelle de ce dernier, ils ne purent obtenir un bâtiment, le général n'ayant qu'une galère pour son service. « Si vous voulez attendre que je sois de retour à Corfou, leur dit-il, je vous en« verrai une corvette ; mais ce ne sera que « dans un mois d'ici. » Ce retard, l'approche de la mauvaise saison, et la nécessité de se rendre au plus tôt à Maina, les déterminèrent à noliser un bateau ; mais, au moment qu'ils croyaient pouvoir partir, une circonstance imprévue les força de suspendre leur embarquement.

Leur arrivée à Zante avait produit une différente impression sur les esprits : cette

ville était encore remplie de créatures du sénat de Venise, qui ne virent point sans inquiétude les deux botanistes, dont le patriotisme semblait annoncer une mission plus importante que celle de chercher des plantes ; ils formèrent des conciliabules pour les perdre, firent courir le bruit que ces agens de Buonaparte allaient soulever la Morée. Peu s'en fallut qu'ils n'éprouvassent à Zante le même sort qu'à Lesina ; mais on craignit le général en chef, et l'on se contenta d'écrire en secret au pacha de la Morée et de lui envoyer leur signalement.

Le peuple, inquiet sur son sort, flottait entre la crainte et l'espérance; ici les esprits étaient tourmentés par les nobles, là par l'évêque : oh ! que ce protopapa était différent du bon pasteur de Lesina ! Révolutionnaire outré, semblable aux charlatans sacrés qui, parmi nous, ont pris, quitté, et repris le masque du sacerdoce, il se faisait une gloire d'être athée, ou du moins de le paraître. Son culte était pour lui un objet de dérision. Il avait tous les préjugés des prêtres de la campagne, et n'en avait point les vertus. Son ignorance égalait son immoralité. « Comment, se dit Stephanopoli, peut-on

confier la direction des ames à des êtres si dangereux pour la société ? Quel exemple pour la jeunesse ! Est-ce ainsi qu'il pourra former de bons époux, de bonnes mères, des familles heureuses ? A l'église il annonce publiquement l'existence d'un Dieu, et dehors il la désavoue aussi publiquement ! » Il ne put s'empêcher d'attaquer ses principes, et sur-tout son athéisme. Pour le convaincre, il ne fit qu'ouvrir à ses yeux le grand livre de la nature. Bientôt il eut poussé l'incrédule jusques dans ses derniers retranchemens, et le fruit de sa victoire fut, sinon de corriger ce mauvais pasteur, du moins de lui enlever la confiance aveugle de son troupeau. Le provéditeur ne valait pas mieux que l'évêque : lors de la plantation de l'arbre de la liberté, lorsque le peuple demanda sa perruque pour la brûler : « Vous ne l'aurez point, dit-il, que vous ne m'ayez remboursé trente sequins qu'elle m'a coûtés. » Il insista tellement, que l'un des spectateurs lui fit sur-le-champ un bon de cette somme, payable dans vingt-quatre heures ; la perruque fut aussitôt apportée et brûlée.

Cependant Dimo s'occupait des moyens d'éviter les dangers qui le menaçaient.

S'il n'eût consulté que son courage, il aurait bravé tous les pachas de l'univers; mais il avait à remplir une grande mission; et tel qu'un général qui, se trouvant inférieur en forces et dans une mauvaise position, bat en retraite ou se cache, il attendait pour son départ le moment qui lui paraîtrait le plus favorable. Cependant il consacrait une partie du temps à ses observations ordinaires. L'île de Zante, ainsi que les autres îles du Levant réunies à la République Française, ressemblait à une jeune beauté qui vient d'essuyer une longue maladie, et recommence à jouir des douceurs de la santé. Le sénat de Venise avait donné à chacune de ces villes des gouverneurs avec un modique salaire; ceux-ci s'en dédommageaient par des impositions arbitraires, commettaient d'horribles vexations, et finissaient par tuer les habitans de leur district pour s'emparer de leurs biens : cette place, ou plutôt ce droit de vie ou de mort, était le droit exclusif des familles nobles. Là, plus que par-tout ailleurs, s'exerçaient avec plus d'empire et d'atrocité les fureurs de la vengeance. Chaque jour était marqué par des assassi-

nats dans les rues, sur les places publiques ; un prêtre en conservait la liste : le nombre des assassinats commis dans l'espace de trois ans se montait à deux mille, et pas un de leurs auteurs n'avait été puni de mort. On eût dit que Zante était une seconde Rome. On sait qu'en cette capitale du monde, sous le règne des papes, et notamment de Pie VI, on pouvait impunément assassiner en public, que ces crimes se multipliaient sur-tout dans le mois d'août, et que lorsqu'un des cardinaux chargés de veiller à la police rendait compte au pontife de ces malheureux événemens : « Laissez-moi tranquille, répondait froidement le saint père, vous ne m'apportez jamais que de mauvaises nouvelles. » Pendant ce temps, l'assassin dormait paisiblement dans une église, d'où il sortait quelques jours après, pour aller, moyennant quarante baïoques, travailler et périr au desséchement des marais Pontains.

A peine voyait-on les commissaires paraître en public, qu'ils étaient environnés d'une foule de personnes aussi curieuses qu'inquiètes de leur destinée ; ils ne cessaient de leur demander quelle était l'intention du gouvernement français à leur

égard : Dimo ne pouvait leur répondre d'une manière positive ; mais après avoir consulté le général Gentili : « Ne craignez rien, leur dit-il, les îles Ioniques resteront à la France. » Aussi-tôt s'élève de toutes parts ce même cri : « Vive la République Française ! et nous aussi nous voulons être Français au prix de notre sang. »

Tout était prêt ; les deux envoyés allaient s'embarquer pour la Morée, lorsqu'ils s'apperçurent que l'adresse de la lettre du général Buonaparte les avait induits dans une erreur qui leur aurait infailliblement coûté la vie ; cette adresse était : Au bey du peuple libre de Maina, et le bey, à qui écrivait Buonaparte, venait d'être remplacé par une créature de la Porte Ottomane, quoique Mainote : à force d'intrigues, il était parvenu à supplanter le véritable bey, qui, pendant seize ans, avait rempli cette place avec sagesse et distinction. Si les envoyés fussent tombés entre les mains de l'usurpateur, c'en était fait de leur vie : il se serait fait, auprès des Turcs, un mérite de ce sacrifice. Ils congédièrent le bateau qu'ils avaient arrêté pour *Citriés*, lieu de la résidence du nouveau bey, firent courir

le bruit qu'ils s'en retournaient à Corfou avec le général Gentili. Le soir que celui-ci s'embarqua, ils se rendirent chez le consul de France. « Il nous faut, lui dirent-ils, un bateau pour Maina. — Qu'allez-vous faire? leur répondit-il : avez-vous oublié les dangers que vous courez? — Nous ne voyons point de dangers par-tout où il y a des devoirs à remplir. — Les Turcs sont déjà prévenus de votre arrivée. En quelque lieu que vous abordiez, vous serez massacrés. Moins d'audace, et plus de prudence! Au lieu de vous rendre d'ici directement à la Morée, allez plutôt à Cerigo : là, vous ne serez qu'à quarante milles de Maina, et vous pourrez attendre le premier vent favorable pour vous y jeter; c'est ainsi que vous éviterez les dangers qui vous menacent. » Malgré leur impatience, les commissaires suivirent cet avis.

Le consul fait venir un patron moraïte, homme de confiance. On part secrètement à minuit; et, grace à la faveur du vent, on se trouve, le lendemain matin, à dix heures, sur le cap Prodano. Il fallait côtoyer de petites îles inhabitées, adjacentes à la Morée, et passer devant la ville de

Modon. Stephanopoli communique au patron ses alarmes : « Ne craignez rien, lui dit celui-ci ; nous sommes du pays, et nous savons comment nous devons naviguer pour éviter la rencontre des corsaires ; d'ailleurs on ne fait aucune attention à un bateau où il n'y a qu'un patron et trois matelots, et qu'on voit aller à terre : on ne s'imagine point qu'il s'y trouve des personnages de marque ; seulement couvrez-vous de manière que vous ne puissiez être apperçus. »

Le soir, les voyageurs se trouvèrent près de l'entrée du golfe de Coron, et, le lendemain matin, sur le cap de Matapan. On n'arrive pas, comme on veut, au séjour fortuné de l'antique Cythère. Le dernier jour du trajet, presqu'au moment de toucher au port, un vent impétueux se déchaîne : la plus grande partie du jour s'écoule à lutter contre sa rage ; enfin, à l'entrée de la nuit, une vague bienfaisante jette les voyageurs sur les terres de Cerigo ; ne pouvant entrer dans le port, ils passent le reste de la nuit dans un coin de l'île à l'abri du vent. Le matin, la tempête semblait avoir redoublé ses forces ; mais les matelots, plus forts que la tempête, par des efforts extraor-

dinaires, surmontent tous les obstacles : trois fois, en virant de bord, ils furent sur le point de chavirer ; le bateau se trouvant d'un côté à moitié dans l'eau, trois fois leurs manœuvres hardies les sauvèrent. Vers le milieu du jour, ils débarquèrent devant Capsagli.

CHAPITRE IX.

Portrait d'un savant de Capsagli. Questions proposées à DIMO. *Ses réponses. Monumens de Capsagli. Particularités sur l'enlèvement d'Hélène.*

CAPSAGLI est situé sur une éminence qui domine le port ; il en est à un quart de lieue : le chemin qui conduit à la seule ville de Cythère est très-difficile. On dirait que Vénus a conservé sur cette île son empire, et qu'elle y fait acheter l'avantage de la parcourir. Le consul de France y accueillit avec la plus grande affabilité les commissaires : il parlait, comme eux, la langue grecque, et, quoique natif de ce pays, il devait le jour à un père français. Il les fit loger dans la maison d'un des prin-

cipaux habitans de la ville. A peine y étaient-ils installés, que la maison se trouva tout-à-coup inondée de curieux, empressés les uns à les embrasser, les autres à les questionner : « Que deviendra Cerigo ? que deviendront les autres îles vénitiennes ? que deviendra la Grèce entière ? » Dimo répondait avec la chaleur d'un républicain énergique, mais avec la sagesse d'un diplomate discret. Il donnait de grandes espérances, et laissait deviner de plus grandes promesses ; son neveu gardait le silence ; son sourire et ses yeux ardens lançaient des réponses bien plus positives. Après qu'ils eurent satisfait aux interrogations les plus urgentes, tout le monde se retira pour laisser aux voyageurs le temps de prendre quelque nourriture, et le repos que nécessitaient les fatigues d'un si pénible voyage.

De cette foule, il ne resta qu'un seul homme qui demanda, comme une faveur signalée, le plaisir d'assister au dîner des commissaires. Quelle fut leur surprise de trouver, dans la même personne, un chimiste, un géomètre, un savant, un homme de lettres, à l'entrée d'une île, que des voyageurs accrédités ont représentée comme

indigne d'être connue, parce qu'ils n'avaient point voulu la connaître ! Mais leur étonnement redoubla, lorsqu'ils apprirent, qu'à l'exception de quelques leçons qu'il avait reçues de la langue grecque littéraire, il s'était entièrement formé par lui-même ; il est vrai que, s'il n'avait point eu des instituteurs vivans, il avait choisi parmi les morts les meilleurs maîtres dans tous les genres. Un goût naturel et sûr avait présidé à la formation de sa bibliothèque ; ce qui rendait ses connaissances beaucoup plus précieuses, c'est qu'il les consacrait à l'instruction de ses concitoyens, à la propagation des vrais principes de la société, au développement des vertus républicaines. Jour et nuit il éclairait le peuple, moins par ses leçons que par ses exemples ; on eût dit Socrate au milieu de ses disciples.

Faut-il qu'un homme, vraiment recommandable par ses vertus et ses lumières, ne soit pas cependant exempt de reproches, et que sa conduite privée ne réponde pas toujours à sa conduite publique ? A l'éclat de ces belles qualités, se mêlait une ombre odieuse. Il avait des manuscrits grecs très-anciens, entre autres, un Platon de la plus

haute antiquité, qu'il ne faisait que montrer (1). Mais ce qui dut affliger le plus Stephanopoli, ce fut le refus qu'il lui fit, de lui laisser prendre connaissance exacte des monumens connus ou inédits que renferme l'île de Cerigo, notamment des ruines de l'ancienne ville de Scandie, enfoncées dans les entrailles de la terre; il en avait le catalogue écrit de sa main. Le jeune commissaire ne put lui pardonner ce refus, et le punit en le privant du portrait de Buonaparte, qu'il avait coutume de donner à tous ceux qui pouvaient en connaître le mérite.

L'après-midi les commissaires reçurent

(1) On ne saurait trop s'élever contre l'avarice de certains hommes, qui ne possèdent que pour eux des trésors littéraires. A Rome, je vis, en 1785, à la bibliothèque du couvent S. Onuphre, un manuscrit inédit du Tasse, contenant beaucoup de lettres et des pièces fugitives inconnues. Je voulus en copier quelques-unes; le bibliothécaire m'arracha le manuscrit, me permettant néanmoins de le lire tant que je voudrais.

Revenu à Paris, je me disposais, quatre ans après, à retourner à Rome, uniquement pour y apprendre par cœur ces lettres et ces pièces. J'avais pris, à cet effet, des arrangemens avec un libraire. La révolution m'empêcha d'effectuer ce projet. Je ne crois pas que ce précieux manuscrit ait fait partie de la collection que nous avons reçue de Rome. *(Note du Rédacteur.)*

la visite de plusieurs membres de la municipalité, qui venaient les consulter sur deux points importans concernant leur administration. Le premier regardait le commandant de la troupe, homme tellement vendu au gouvernement vénitien, qu'il méprisait hautement la municipalité : celle-ci avait jusqu'alors fait semblant d'ignorer ses mépris ; mais une circonstance impérieuse exigea qu'elle déployât son autorité. Une affaire d'intérêt avait fait citer devant elle un officier subalterne qui, sur l'invitation amicale d'un membre de la municipalité, était prêt à comparaître ; mais le commandant le lui avait formellement défendu, sous prétexte que les magistrats civils n'avaient aucun droit sur les gens d'épée. Le président s'était lui-même transporté chez le commandant, et l'avait exhorté à ne point s'opposer au cours de la justice ; pour toute réponse, il n'avait reçu que des paroles indécentes. « De la prudence, répond Dimo ; un coup d'éclat pourrait causer un soulèvement ; écrivez plutôt au général à Corfou : le commandant, à coup sûr, ne tardera point à être rappelé. » On suivit son avis, et sa prédiction fut bientôt justifiée.

Le second cas n'était point si grave en apparence; mais il pouvait avoir des suites aussi funestes. Un buraliste vendait du mauvais tabac, et le peuple était sur le point de fondre sur lui : « Nous avons l'ordre précis du général, dirent ces magistrats, de maintenir cette gabelle jusqu'à l'expiration du terme de l'entreprise, qui n'aura lieu que dans trois mois. — Suivez, répond Dimo, les ordres du général; mais vous avez le droit de faire une visite chez le buraliste, de reconnaître la qualité du tabac, et, s'il est mauvais, d'en prohiber la vente. » Ces deux décisions furent adoptées, et le calme fut parfaitement rétabli.

Stephanopoli brûlait de connaître les environs de Capsagli; tout semblait lui dire qu'il y existait des traces d'anciens monumens. « C'est ici, disait-il, que régnoit la déesse de l'Amour, et rien n'y conserverait les moindres vestiges de son empire! — Si notre séjour, lui répond le savant, est dédaigné des étrangers, ce n'est point sans raison; ils sont persuadés, d'après une antique tradition expressément accréditée, qu'il n'offre à l'observateur que d'arides rochers : cette erreur vient du soin que nous

avons pris jusqu'ici de leur cacher la connaissance des antiquités que nous possédons, de peur d'exciter leur envie : mais sortons ; pour vous, il n'est rien de caché. »

« Cette petite église, que vous voyez dans le port, a été bâtie sur les débris d'un temple que Pâris fit élever à Vénus *Uranie*, pour obtenir un vent favorable. C'est ici que le perfide fut forcé, par le mauvais temps, de séjourner seize jours avec Hélène. Ce bassin, cette fontaine, sont son ouvrage : deux fois, à ce bassin, l'ingrate épouse de Ménélas blanchit, de ses propres mains, le linge et les tuniques de son amant. Ce puits, que vous voyez un peu plus loin, fournissait l'eau nécessaire à son équipage. Pâris se garda bien d'invoquer Vénus *Aphrodite :* il venait de l'outrager. »

— Quelle est donc la différence que mettaient vos ancêtres entre les deux Vénus ? — « Lorsqu'ils adoraient Vénus Aphrodite, ils ne faisaient que suivre le vœu de la nature ; à l'entrée de son temple, ils prêtaient le serment suivant : *Je jure de ne jamais oublier que je suis homme, et de jouir avec sobriété de tout ce que la nature a mis à ma disposition.* Ce serment était

reçu par un prêtre ; c'était le gage de l'amour et du bonheur : mais, à l'entrée du temple d'Uranie, ils juraient au contraire de ne rien épargner pour satisfaire leur ambition. Cette forteresse, qui domine le port, fut long-temps l'asyle des partisans de cette dernière. Ils étaient tous célibataires, et se faisaient une joie barbare de troubler les plaisirs des adorateurs de Vénus Aphrodite. Ennemis de tout ce qui tendait à la volupté des sens, ils ne connaissaient que la guerre ; aussi leurs adversaires ne leur opposaient-ils, pour toute défense, que leurs femmes, que leurs maîtresses, qui se laissaient entraîner sans résistance. Enfin cette conduite leur fit ouvrir les yeux; ils reconnurent que nulle divinité n'ordonnait le carnage, et qu'ils n'étaient que les instrumens serviles de quelques intrigans intéressés à tenir sans cesse une moitié du peuple armée contre l'autre moitié. »

« Ne connaîtriez-vous point, dit le commissaire, quelque autre particularité concernant l'enlèvement d'Hélène? — Ce n'était point la ville de Troye qu'il fallait incendier, reprend le savant; Priam seul était coupable. Il avait vu à la cour de Sparte

Hélène à l'âge de dix ans ; et, après l'avoir adjugée au sage Ménélas, étant de retour dans ses foyers, il ne cessa de parler de sa beauté au jeune Pâris. L'imagination du prince s'enflamma ; bientôt il ne put résister à sa passion. Les Grecs, à la vérité, poussèrent trop loin leur vengeance. Ménélas, cependant, donna l'exemple d'une modération peu connue : plein d'un juste ressentiment, il avait renfermé dans un appartement l'infidelle qui l'avait déshonoré ; chaque jour il allait la visiter dans le dessein de la punir : en voyant ses charmes, le poignard tombait de ses mains ; il bornait sa vengeance à la faire paraître, les jours de fêtes, sur un char tout noir, et à la faire servir par des Troyennes, dont la présence lui reprochait sans cesse la ruine de leur patrie. »

CHAPITRE X.

Arrivée des voyageurs à Potamos. Banquet à la tour de ce village.

Pour se rendre à Maina, il y avait tant de dangers à courir, qu'il fut impossible de trouver un bateau. Les commissaires eurent

recours au patron moraïte qui venait de les conduire. Il consentit, malgré sa répugnance, à partager leurs périls. Il fut convenu qu'il partirait avec son bateau, qu'il irait les attendre à Saint-Nicolas, petit port à l'extrémité de l'île, sur une pointe vis-à-vis la Morée, et qu'on s'y transporterait par terre. En effet, le surlendemain, ils se mirent en route; et, quoiqu'il fût de très-bonne-heure, leur porte et leurs appartemens furent inondés d'habitans qui venaient les embrasser et leur faire leurs adieux. De ce nombre, était le savant, dont nous avons déjà parlé, qui monta sur un mulet, et les accompagna jusqu'à une métairie qu'il avait à quatre lieues de la ville. Là, il les régala d'excellens fruits et des plus exquises productions de ses terres. Ce déjeûner, malgré qu'il fût donné et reçu par l'amitié, se ressentit néanmoins de l'approche d'une séparation douloureuse: il fut triste; on n'y parla que par monosyllabes. Le savant fixait attentivement tantôt l'oncle, tantôt le neveu, pour mieux graver leurs traits dans sa mémoire. Enfin, quand le moment fatal fut arrivé, ses yeux se remplirent de larmes: « Allez, leur dit-il, accomplir la grande mission qui

vous est confiée, et n'oubliez jamais qu'en cette île, dédaignée des voyageurs qui vous ont précédés, il existe des hommes. » Dimo lui promit de le revoir à son retour à Maina : vaine promesse, qu'un mot du pacha, qu'un coup de vent peut détruire !

Ce pays est rempli de perdrix, de cailles, et de toute espèce de gibier. Stephanopoli s'amusa, pendant tout le reste du chemin, à chasser. A deux heures après-midi, les voyageurs arrivèrent à Potamos. Ce n'est qu'un village; mais il est plus grand que la capitale même de l'île.

L'arrivée des commissaires n'excita point de sensation. C'etait un samedi; le peuple était à la campagne. D'ailleurs, à leur costume, on les prenait pour des Italiens, qu'on regardait d'abord avec indifférence. Deux hommes, qu'ils rencontrèrent sur la place, se chargèrent de remettre deux lettres dont ils étaient porteurs; l'une pour la municipalité, l'autre pour un prêtre : aussitôt arrive ce dernier, qui les conduit à sa maison; quelques momens après, les membres de la municipalité lui viennent disputer l'honneur de donner aux deux envoyés un asyle; mais le bon prêtre les retient. C'est un autre

Stratico ; par sa conduite généreuse et franche, il leur prouve que, de tous les hommes, après le père de famille, il n'en est point de plus respectable que le prêtre citoyen.

Le soir, quand tout le monde fut revenu des champs, au lieu de rentrer chacun dans ses foyers, on se rendit en masse auprès des commissaires. La maison était trop petite pour contenir cette multitude impatiente : au milieu du désordre et de l'agitation qu'inspirait la curiosité, Dimo ne pouvait se faire entendre. Pour répondre aux différentes questions qui lui étaient adressées, il fut convenu qu'il se transporterait, le lendemain dimanche, à la tour qu'habitaient auparavant les commandans Vénitiens, et qu'on y dînerait comme en famille.

Rien de plus gai, et, en même temps, de plus auguste que ce banquet. Dimo avait fait acheter deux moutons, une grande quantité de volaille et toutes les provisions nécessaires ; mais, de leur côté, les habitans n'avaient rien négligé pour ajouter au luxe de cette fête ; ils avaient apporté, avec profusion, du pain, du vin et d'autres comestibles : en outre, les commissaires avaient eu

la précaution d'envoyer, à diverses maisons, les provisions en viande et en légumes, afin que chaque famille les assaisonnât à son goût, ou plutôt selon l'usage du pays. Cette précaution est d'autant plus remarquable, qu'elle remonte aux usages les plus antiques. On n'avait mis que cinquante couverts; mais, conformément au dîner allégorique cité dans l'Evangile, tout le monde fut indistinctement admis à table.

Ce ne fut point un repas pour les commissaires, mais bien une réunion politique, où ils ne cessèrent d'être interrogés et de répondre. La plupart avaient eu soin d'apporter les questions par écrit. Dimo, comme un autre Mentor, répondait avec méthode, sagesse et précision : à chaque principe dont il avait donné l'analyse, à chaque loi qu'il avait expliquée, la tour et le village retentissaient des cris : « *Vive la République! vivent les commissaires !* » Mais, lorsque Stephanopoli, avec toute la vivacité de son âge et de son caractère, entra dans les détails des triomphes de l'armée d'Italie, il fut, à chaque moment, interrompu par des acclamations et des applaudissemens universels : « *Vive l'armée d'Italie ! vive*

Buonaparte ! vivent les Français ! » L'allégresse était peinte sur tous les visages ; on eût dit que c'était le moment de la résurrection de toute la Grèce.

CHAPITRE XI.

Première entrevue de STEPHANOPOLI *et de* LUCRECE. *Leurs déclarations réciproques.*

TANDIS que l'oncle, après le dîner, s'occupait des grands intérêts des peuples avec les officiers municipaux et les notables du village, le neveu s'était dérobé à la multitude, et, selon sa coutume, il recherchait les monumens antiques, observait les mœurs du pays et les productions de la nature. A l'extrémité de Potamos, s'offre à ses regards une église. Il entre ; on achevait les vêpres. Son panache tricolor, son costume de commissaire, attirent tous les regards ; deux femmes sur-tout ont les yeux attachés sur lui ; l'une d'elles est dans la première fleur de son âge, et l'autre au déclin de son printemps : non seulement elles avaient déjà

vu Stephanopoli à son arrivée à Potamos, mais elles en avaient entendu parler plusieurs fois, et des lettres particulières leur avaient auparavant donné son signalement. Elles brûlaient de lui parler ; l'occasion parut trop favorable pour la laisser échapper: cédant à la curiosité, ou plutôt à cette impulsion du cœur, qui ne connaît aucun obstacle, elles abordent le jeune commissaire. « Suivez-vous, lui dit la plus âgée, la même religion que nous ? — Je suis, répond Stephanopoli, celle de nos premiers pères, la religion naturelle.

— Est-ce que vous ne connaissez point de saints ?

— J'en connais quatre, Sparte, Athènes, Thèbes et la France.

— Quels sont les saints dont vous parlez?

— Je suis envoyé pour vous les faire connaître.

— On nous avait dit que vous étiez Français ; mais, à votre langage, il me paraît que vous êtes Grec.

— Oui, je suis Grec, et j'aimerais à trouver une fille de notre nation, pour lui communiquer mes sentimens. » En disant ces mots, il fixait Lucrèce ; c'était le nom de la jeune

personne. En entrant dans l'église, il avait vu son trouble, son agitation ; il n'était pas lui-même insensible : Lucrèce, jusqu'alors, avait modestement baissé les yeux ; mais ne pouvant contenir le feu qui la dévorait, d'une voix basse, elle prend la parole : « Il ne serait peut-être pas impossible de trouver ici un objet. . . . » Elle n'acheva point ; un soupir étouffa sa voix, et son visage, où les lis étaient mêlés aux roses, se couvrit d'une rougeur bien plus expressive.

— « Es-tu Grecque ?

— Je suis née à Cerigo, et tous mes parens sont Grecs.

— Soit ; tu n'es pourtant point Mainote ?

— Tu te trompes, je suis Mainote, dit Lucrèce, en poussant un nouveau soupir.

— De quelle famille ?

— De celle de Cosmà.

— Et toi-même, quelle est, dans la Grèce, ta première patrie ?

— Maina. Puisque nous sommes compatriotes, tu as dû entendre parler des Stephanopoli ?

— Grand Dieu ! si j'en ai entendu parler ! Ce sont eux qui, pour se dérober à la tyrannie ottomane, ont émigré à la tête de deux cents

familles, dont la mienne faisait partie. Mais, quoi ! tu serais de l'antique et grande maison des Stephanopoli ?

— Oui.

— Ah ! jamais mon grand-père, ni mes autres aïeux n'ont parlé des tiens sans verser des larmes ; nos deux familles n'en faisaient qu'une. Mais c'est trop long-temps parler dans un lieu sacré ; sortons. » Lucrèce et sa compagne se placent aux deux côtés de Stephanopoli, et s'avancent dans le village, avec la fierté de deux anciennes Spartiates, qui auraient emmené, du champ de bataille, un prisonnier. Le jeune homme reprend la parole ; et se tournant vers Lucrèce : « Est-ce là ta maman, lui dit-il ?

— Non, c'est ma grand'maman.

— As-tu ton père ?

— Est-ce qu'il n'est pas venu vous voir ? est-ce qu'il n'a point dîné aujourd'hui avec vous à la tour ?

— Qui, Cosmà ?

— Oui, l'un des membres de la municipalité, celui qui vint, au moment de votre arrivée, vous offrir l'hospitalité, et qui, n'ayant pu vous arracher de la maison du prêtre, en pleura tout le soir de regret.

— Jeune Mainote, voudrais-tu m'indiquer ta demeure, et me permettre de venir te voir demain matin?

— Qui t'empêche de nous accompagner maintenant? Le soleil est encore loin d'avoir terminé sa carrière. »

Stephanopoli se rend à son invitation. Bientôt ils arrivent à la maison. Lucrèce s'élance dans les bras de son père : « Papa, lui dit-elle, j'ai trouvé ma fortune. » En prononçant ces mots, elle pleurait de joie.

— « Qui donc? répond le père.

— Il vous souvient de l'instant que je suis sortie avec ma grand'maman pour aller à l'église. Mon cœur cherchait quelque chose; je l'ai trouvée. En se tournant vers Stephanopoli : « La voilà ! »

— « Stephanopoli ! dit le père : vous portez un nom bien intimement lié avec le mien ! Tant que nos deux familles ont habité l'antique pays des Spartiates, elles n'ont cessé d'être unies par les nœuds du mariage et de l'amitié : vous êtes jeune, vous ignorez ce qu'il en coûta jadis à nos aïeux lorsqu'ils se séparèrent.

— Plus d'une fois mes parens m'en ont parlé, et toujours en soupirant.

— Mais, Papa, reprend vivement Lucrèce, s'il en a tant coûté à nos familles de se séparer, si cette séparation leur fait encore verser des larmes, pourquoi ne pas chercher à les tarir, en nous unissant, comme le faisaient nos ancêtres ?

— Lucrèce ! cette proposition me flatte ; mais n'est-elle pas prématurée? J'en appelle à ton papa : tu ne vois en moi qu'un étranger; oserais-tu te fier à moi, sans connaître ni mes qualités, ni mon caractère ?

— Les Mainotes n'ont jamais dégénéré de leurs ancêtres ; si tu l'avais fait, tu ne serais qu'un lâche ; mais ton costume prouve que tu comptes pour quelque chose dans la grande République. C'est ainsi que s'annonçaient, dans leur jeunesse, les Thémistocle, les Miltiade, les Léonidas ; c'est ainsi que se sont annoncés la plupart des chefs de l'armée française. « Elle entre ensuite dans quelques détails historiques, qu'elle analyse et qu'elle commente. Stephanopoli reste tout étonné d'entendre parler ainsi une personne si jeune, la fixe pendant quelques minutes plus attentivement, et reprend en ces termes :

— « Quel âge as-tu ?

— Seize ans, répond le père.

— Cela n'est pas possible. Comment, au milieu d'une ignorance générale, connais-tu la valeur des Spartiates et l'histoire de France?

— Par votre plume et par le sang de vos martyrs. Suis-moi; mais, avant que d'entrer dans ma chambre, dis-moi, sais-tu le nom de tous les généraux de l'armée d'Italie?

— Oui. » Lucrèce amène Stephanopoli dans sa chambre, lui montre un tableau où était représentée l'armée française, avec une carte du théâtre de la dernière guerre en Italie. Elle lui fait différentes questions auxquelles il répond d'une manière affirmative. — « Ne sont-ce pas là les *Alipes*? n'est-ce pas là Buonaparte? ne sont-ce pas là ses généraux? et ces militaires qui courent à cheval en avant de l'armée pour donner des ordres, qui sont-ils?

— Ce sont des officiers qu'on appelle en français des aides-de-camp.

— Jusqu'où s'étend le territoire de la France dans cette partie? » Stephanopoli répond à sa demande, mais d'un air distrait. Toute son attention se borne à contempler nos braves étendus sur le champ de bataille. « Tu es un vrai républicain, dit Lucrèce,

puisque tu fixes si attentivement et avec tant d'émotion ces martyrs de la liberté. Ce sont ceux-là dont les noms méritent d'être écrits en lettres d'or : voilà les vrais martyrs, et non ceux qu'on veut nous faire adorer dans les églises.

— Comme tu parles des vieux saints ! Je t'ai cependant vue à l'église écouter, avec beaucoup de ferveur, les prêtres.

— Ce n'était point par dévotion, mais par curiosité, pour épier tous leurs mouvemens.

— Pourquoi ?

— C'est qu'un de ces prêtres a osé..... » Elle n'acheva point, et rougit.

— « Quoi donc ?

— Il a osé me dire, un jour, que mon honneur aurait souffert, si les Français étaient venus dans cette île. Eh bien ! demain je vais lui annoncer que je t'aime.

— Non, reprit Stephanopoli, nous sommes venus pour donner l'exemple, et non pour chagriner personne. Ce que tu me dis de ce prêtre ne m'étonne point : je le connais; il est moitié Italien, moitié Grec ; c'est un athée vendu à l'ancien gouvernement vénitien. »

En ce moment, le père vient avertir Stephanopoli que son oncle l'attend avec impatience. Celui-ci prend congé de Lucrèce, lui promet de la revoir le lendemain à onze heures du matin, sort accompagné du père, et se rend à la maison du prêtre, où l'attendait un bon souper, auquel il ne fit qu'une brèche bien légère.

CHAPITRE XII.

Tourment de STEPHANOPOLI. *Sa promenade aux environs de Potamos. Sa rencontre et son entretien avec un vieillard chargé d'une garde singulière. Ses découvertes sur la colline* Aplunori. *Débris d'une ancienne arcade, avec une inscription.*

Le souper respira la gaieté : c'étaient les premiers momens de la journée où Dimo se trouvait débarrassé d'une foule de curieux, qui n'avaient cessé de l'accabler de questions, presque toujours les mêmes. Il plaisanta sur la longue absence de son neveu. « Tu as sans doute trouvé, lui dit-il, quel-« que bonne fortune; on n'est pas impuné-

« ment, à vingt-deux ans, dans l'île de « Cythère. » Le prêtre pousse aussi quelques plaisanteries ; mais sa jalousie perce à travers sa mal-adresse ; il porte envie aux fleurs réservées seulement au bel âge du jeune commissaire. Cosmà est assez prudent pour garder le silence. Stephanopoli veut répondre ; mais il divague ; il croit encore contempler les héros français morts aux champs de l'honneur, ou plutôt celle qui les lui montrait. L'agitation de son ame se peint sur son visage. On l'attribue aux découvertes qu'il a faites autour du village. Cosmà sourit et ne dit mot : on devinait sans s'en douter.

On se sépare. Dimo, excédé de fatigues, goûte le sommeil le plus profond, le plus tranquille : point de sommeil pour Stephanopoli ; à peine entré dans sa chambre, il se jette sur son lit, en dévore le coussin, l'inonde de ses larmes : ce n'est plus son sang qui coule dans ses veines, c'est un déluge de feu. « Quoi ! dit-il, j'aimerais ! moi ! j'aimerais ! Non, jamais l'amour n'entrera dans mon ame ; c'est un dieu trop méchant, trop perfide. Lucrèce ! n'attends de moi que de l'attachement, que de

l'estime ! Eh ! peut-on te voir sans t'estimer, sans te chérir ? Mais d'où vient ce tourment inconnu que j'éprouve ? En Corse, en Italie, à Cefalonie, à Zante, mille autres jeunes beautés ont frappé mes regards, ont cherché le chemin de mon cœur. Vains efforts. Eh ! ce n'était point Lucrèce.

«Mais pourquoi me tourmenter ainsi ? Ma guérison est facile. Si Lucrèce cause mon mal, elle m'indique en même temps le remède : elle m'offre son cœur, trésor inappréciable, envié de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Eh bien ! je l'accepte ; dès demain j'épouse Lucrèce. » A ce mot, il sent son cœur un peu soulagé ; mais bientôt se replongeant dans ses noires réflexions : « L'épouser ! dit-il, et mon oncle ! et ma mission ! . . Non, dès demain je fuirai ces lieux, je partirai sans lui dire adieu, sans la voir. Maudit soit le temple où je fis cette connaissance malheureuse ! maudit soit le moment où Lucrèce m'entraîna dans sa maison ! maudit soit un séjour qui jamais ne cessa d'être funeste ! Hélas ! des voyageurs plus heureux, ou du moins plus prudens, n'ont point daigné visiter cette île ; ils ont cru n'y trouver que des rochers, et moi

j'y trouve à la fois tout ce que la nature a de plus vivant et de plus enchanteur.

« Est-il une beauté plus attrayante, plus sage, plus instruite que Lucrèce ! et je partirais sans lui dire adieu ? Non, je la verrai : plût au ciel qu'il fût onze heures ! Les paroles de miel qui sortiraient de sa bouche appaiseraient le trouble de mon ame. Que dis-je ? ne suis-je plus Spartiate, et Lucrèce ne l'est-elle point elle-même ? Ne savons-nous pas l'un et l'autre que le devoir doit l'emporter sur tout le reste ? »

C'est ainsi que parlait Stephanopoli. Jamais il n'avait desiré le jour avec tant d'impatience. Aux premiers rayons de l'aurore, il se lève, sort de la maison, se répand dans la campagne : « Là, dit Stephanopoli, dans sa relation manuscrite, que nous traduisons littéralement du grec, par respect pour le goût antique et naturel qu'elle respire ; là je découvris les véritables traits de la déesse, source de la beauté ; là je cherchai des vestiges de son ancien temple et du bois sacré qui l'environnait ; mais en vain j'interrogeai là-dessus les habitans des hameaux ; ils ne connaissaient pas même la terre qu'ils habitaient.

« Je fus plus heureux en me promenant à quelque distance de Potamos ; je vis deux femmes qui cueillaient le coton, et qui, tout en travaillant, répondirent à mes questions avec cette douceur qui fait le charme du sexe de cette île. D'un œil attentif, je parcourais jusqu'aux plus petits objets, persuadé, comme le dit Thucydide, que si, dans toute la Grèce, on ne peut faire un pas sans marcher sur des histoires, c'est sur-tout à Cythère qu'on doit chercher celle des cœurs. Il me fut bientôt démontré qu'en cette île, où nos aïeux avaient placé le trône des amours, la nature avait tout disposé avec un soin particulier, semant des rochers au milieu des côteaux fertiles, symbole du plaisir, qu'on ne peut obtenir qu'à force de peines.

« Mais ce qui fixa le plus mon attention, ce furent les débris d'un ancien édifice, dont je contemplai toutes les pierres pour y trouver quelque trace, sinon de sa fondation, du moins de sa ruine ; mais, hélas ! je n'apperçevais rien qui pût m'en donner la moindre idée. Cependant je ne désespérais point : peut-être serai-je assez heureux, me disais-je, pour découvrir dans

ces ruines la demeure de Cythérée ; mais non, je n'y trouverai que les marques de la cruauté des corsaires barbaresques qui, après avoir égorgé ou mis dans les fers les habitans de cette île, auront réduit ce monument en cendres.

« Je portai plus loin mes pas, et j'allais monter sur une petite colline par le sentier le plus court, quand tout à coup s'offrit à mes regards un vieillard, dont la barbe et les cheveux blancs retraçaient l'image d'un patriarche du temps d'Homère. Il marchait d'un pas lent et majestueux, appuyé sur un vieux soppa, bâton au bout duquel on remarquait comme une espèce de tête : sa camisole, son gilet croisé, sa culotte étaient de toile de coton blanc ; son bonnet était de la même toile avec un rebord bleu ; à ses pieds il portait des bottes de peau de cochon, que lui-même avait faites. Il me semble voir encore sa figure longue, ses sourcils blonds, ses yeux noirs, moyens et vifs, sa grande taille : — Que cherches-tu, me dit ce vieillard, en s'approchant de moi, et quel est ton pays ? — Je cherche à mettre à profit le peu de temps qui me reste à séjourner ici, pour

monter sur cette colline, d'où j'espère contempler à mon aise les parties de l'île, que je n'ai pu voir dans mes courses ; je viens en même temps jouir du doux zéphyr qui souffle continuellement en ces lieux, et tâcher d'y découvrir, s'il est possible, quelques traces d'anciens monumens. Quant à ma nation, je suis Français. — Tu es Français ! s'écrie avec transport le vieillard. A ce mot, il s'élance dans mes bras, et me pressant contre son sein, il répète par trois fois : — Tu es Français ! que je suis heureux de serrer en ce moment dans mes bras un Français ! Tu es donc l'un de ces deux envoyés, dont la présence occupe tous les esprits dans notre île. Pour vous voir, j'étais parti du sommet de cette colline, et dans l'instant, qu'accablé de fatigue, je m'assieds pour me reposer un peu, tu t'offres à mes regards ! Que je suis heureux ! c'est le plus beau jour de ma vie. O mon fils ! permets-moi de t'embrasser encore une fois. On dit qu'on peut vous parler librement (1). Mais pardonne si, en voyant un

(1) Le vieillard fait cette remarque, attendu que, pour obtenir une audience des gouverneurs ou des commissaires vénitiens, il fallait la payer.

citoyen de l'invincible nation, je sens tout mon corps trembler; avançons, et allons nous asseoir sur cette pierre, que j'ai quittée au moment que je t'ai apperçu.

« Nous nous assîmes, et après quelques instans de repos : — Je vois, me dit le vieillard, que tu as une grande envie d'aller plus avant sur le sommet de cette colline; mais, pour mieux satisfaire ta curiosité, allons plutôt sur celle que tu vois vis-à-vis, environnée d'arbres et entourée de débris de murailles; comme elle est plus élevée, de son sommet tu pourras voir toute l'île, et trouver ce que tu cherches. Là sont épars des débris d'anciens édifices; là, sur les arbres et sur les pierres, sont gravés des chiffres, que je ne comprends pas, ne sachant ni lire ni écrire, et dont tu me donneras l'explication. Heureux jeune homme! tu es le premier qui visites ces arbres, ces ruines : jamais ici, depuis que j'existe, et j'ai quatre-vingt-quatre ans accomplis, ni du temps de mes aïeux, nous n'avons entendu dire qu'aucun étranger ait daigné s'arrêter à Cerigo; eh! dans le premier étranger que je vois, je trouve aussi l'avant-coureur de notre délivrance du joug de ces

gouverneurs, qui étaient autant de tyrans. Que je suis satisfait! Mais tu n'es pas seulement Français, tu es Grec aussi; tu parles notre langue, comme si tu étais né parmi nous. Plein de confiance en toi, je te demande une faveur : la colline est très-haute, le chemin pénible, et mes jambes faibles; à mon âge, on a besoin d'appui ; daigne me prêter ton bras, et, dans le chemin, me raconter quelque chose sur la guerre de l'Italie. Je lui donnai le bras, et me hâtai de lui faire un précis des victoires qu'avaient remportées les Français, guidés par Buonaparte. A chaque mot que je proférais, c'était pour ce vieillard un nouveau sujet de joie; mais elle redoubla lorsque j'eus prononcé le nom de ce général, qu'il voulut apprendre par cœur : pour mieux le graver dans sa mémoire, il ne cessa de le répéter pendant tout le reste du chemin.

« Près d'arriver à cette colline, que dans le pays on nomme *Aplunori*, je sentis courir dans mes veines un feu qui m'annonçait quelque chose de surnaturel ; à chaque pas naissaient en moi une plus vive ardeur et une plus forte envie de reconnaître ce lieu; mais cachant mon trouble :

Stephanopoli del. Guyot

Vue de la Colline appelée Aplumori.

— Pourquoi, dis-je à mon vénérable compagnon, m'as-tu voulu conduire à cette colline plutôt qu'à l'autre ? J'avais oublié qu'il m'avait dit les motifs de cette préférence. Hélas ! nous étions également distraits l'un et l'autre : tandis qu'il ne cessait de répéter le nom de Buonaparte, je ne cessais de songer à Lucrèce. — Ce n'est que du haut de cette colline, répond le vieillard, que tu pourras entièrement découvrir notre île : par sa hauteur et sa position, elle semble vouloir commander l'Univers. De là, l'on découvre la Morée et tous les bâtimens qui vont aux Echelles du Levant, ou qui en reviennent. Si la vue pouvait s'étendre comme la pensée, on verrait l'Archipel et la plus grande partie de la Méditerranée. Mais nous voilà près d'arriver au sommet et d'entrer dans le bois ; en y arrivant, nous nous reposerons un moment pour contempler toute la partie occidentale de l'île.

Quel fut mon étonnement de trouver, à l'entrée de ce bois, les débris d'une ancienne arcade, avec cette inscription engrec : ΚΑΡΔΙΩΝ ΘΕΡΑΠΙΑ, Guérison des cœurs !

« Je demandai au vieillard si c'était lui

qui avait mis cette inscription. — Comment l'aurais-je fait, ne sachant, ainsi que je te l'ai déjà dit, ni lire, ni écrire? — Quoi! mon père! tu ne connais pas le lieu que tu habites? — Je suis né sur le sommet de cette colline; j'en connais les environs : quant au reste de l'île, je n'y ai pénétré que dix fois pour des affaires. Je lui adresse différentes questions. — Es-tu marié? — Je n'ai jamais pensé à me marier, vu qu'il est dit, dans notre famille, que l'aîné aura la succession des biens, pourvu qu'il ne se marie point, et que, pendant toute sa vie, il s'engage à garder ce bois. — Tu n'es donc pas chrétien, puisque, obligé de rester ici toute ta vie, tu ne peux descendre dans le village voisin pour y aller entendre la messe? — Je suis chrétien, par la grace de Dieu; mais, à l'égard de la messe, ma place m'en dispense : d'ailleurs, on peut bien être chétien sans entendre la messe. Retiré dans ce lieu, j'y suis les ordres et les instructions de mes pères; ils se bornent à ne faire du mal à personne, et à faire du bien à tous. C'est sur ces deux principes que j'ai fondé ma raison, et que j'ai vécu jusqu'à présent. Je me suis toujours fait un devoir de les

suivre, puisqu'ils émanaient de la volonté de mes pères. — As-tu des parens dans l'île? — Oui, et c'est par un de mes neveux que j'ai appris hier au soir, en revenant de Potamos, que nous n'appartenions plus aux Vénitiens, mais aux Français. Je lui demandai ce que c'était que les Français : « Ce sont, me dit-il, des hommes humains et braves, qui, après avoir secoué le joug de l'esclavage, vont briser celui des autres peuples, et sont parvenus jusqu'à nous. Ah! si vous voyiez mon oncle! ils savent aussi bien que nous notre langue, puisque je viens de parler à deux d'entre eux, qu'on nomme commissaires. Tout le monde peut les aborder, leur adresser la parole; ils répondent à tout le monde, et chacun peut les voir. » — Quel est le pays qu'habitent les Français, ajoutai-je? — Leur République est près de celle de Venise, dont ils se sont rendus les maîtres. Leurs premières lois sont de vivre en hommes égaux, en frères, et de faire cause commune pour le maintien de leur liberté.

« D'après ce récit de mon neveu, continua le vieillard, je brûlais de vous connaître, et de vous parler pour m'instruire de toutes ces merveilles; mais, puisque j'ai eu le

bonheur de vous rencontrer dans le moment que j'allais exprès à Potamos, expliquez-moi, je vous prie, ce que vous entendez par deux mots que m'a souvent répétés mon neveu, République et démocratie. — Je lui donnai, de ces deux mots qu'on a toujours mal définis, l'explication qui me parut le plus à sa portée. Mais le moment du rendez-vous approchait : il était déjà huit heures. « Pénétrons, lui dis-je, dans ce bois ; parcourons le sommet de la colline. » Il se rendit à ma prière.

CHAPITRE XIII.

Entrée de STEPHANOPOLI *dans l'ancien bois sacré de Vénus. Tombeau couvert d'un marbre antique, avec une inscription remarquable. Mention de quatre différens temples élevés en l'honneur de Vénus à Cythère.*

Nous voilà donc entrés dans le bois sacré de Vénus. Je n'en doutais plus d'après l'inscription que j'avais déchiffrée à son entrée, sur les débris de l'ancienne arcade, qui, vraisemblablement, servait de com-

munication du bois au temple. Je marchais lentement, et parcourais tout avec l'attention la plus scrupuleuse ; je m'arrêtais à chaque arbre d'une grosseur moyenne, dans l'espoir d'y trouver des traces de quelque ancienne inscription. Vaines recherches ! Leurs écorces flétries ne me laissaient rien entrevoir à cause de leur décrépitude. Le vieillard me fixait attentivement; et voyant que mes regards s'attachaient jusqu'aux plus petits morceaux de pierre : « Ce n'est « point ici, me dit-il, que tu trouveras les « chiffres et les inscriptions dont je t'ai « parlé, mais bien un peu plus haut; aide-« moi, mon fils, pour arriver au sommet « de la colline, où tu verras ces inscriptions, « ces chiffres, ma cabane, le tombeau de « mes pères, et le lieu où ils se délassaient « le soir en revenant de leurs travaux. »

— Comment ton père, lui dis-je, pouvait-il habiter ce lieu, étant marié? N'est-il pas défendu, par les dernières volontés de tes aïeux, à celui qui hérite de la succession, de se marier ? — Il est une circonstance où le mariage est permis et même commandé ; c'est lorsqu'il n'y a qu'un fils. Mon grand-père n'eut qu'un seul enfant ; et, comme les

fils des sœurs ne pouvaient pas hériter, il fut obligé de se marier : mais mon père ayant eu deux enfans, en ma qualité d'aîné, j'héritai, et je restai célibataire... Soutiens-moi, mon fils ; nous arrivons au terme de notre course : pardonne, si tu vois couler des larmes de mes yeux ; elles ont un motif bien légitime, le souvenir de mes aïeux qui dorment sous ce marbre.

Il voulait continuer ; mais les sanglots et les soupirs lui coupent la parole : je mêle mes pleurs aux siens ; il s'approche, tout tremblant, de ce tombeau, se prosterne, lève les mains vers la pierre, et parle en ces termes : « Pardonnez, manes généreux, si j'ose troubler votre repos et outre-passer vos ordres, en conduisant dans ces lieux ce jeune étranger ; cela m'est défendu par vos dernières volontés, je le sais ; mais, manes généreux, ce jeune étranger n'est point un esclave de la tyrannie ; au contraire, c'est un membre de l'invincible nation ; c'est un Français. Eveillez-vous pour voir en lui un messager de notre régénération et de notre liberté ; éveillez-vous pour voir vos enfans délivrés du joug de l'esclavage de tant de siècles, pour les voir se réjouir

avec leurs bienfaiteurs, et rendre graces à la divine bonté, du moment où Buonaparte a jugé convenable de les mettre sous les étendards de la grande nation. Plus d'une fois j'ai tremblé pour vos cendres ; désormais, reposez en paix, et pardonnez encore une fois, si je suis assez téméraire que de violer votre défense, en faisant parcourir à ce jeune étranger cette enceinte ! »

Ainsi parla ce respectable vieillard ; et revenant à moi : « Approche, me dit-il ; ap- « proche, mon enfant, et lis ces mots gravés « sur le marbre qui couvre les cendres de mes « ancêtres. » J'étais ému jusqu'aux larmes ; mon ame était pénétrée d'une sainte et profonde vénération : jamais cérémonie religieuse, quelle que fût sa pompe, quel que fût son objet, ne m'avait fait une impression si vive, que le spectacle et les paroles de ce vieillard prosterné sur la tombe de ses pères. J'approche respectueusement ; et, portant mes regards sur le marbre, j'y découvre de grandes lettres initiales que le temps avait entamées, mais qu'il n'avait point effacées. Quelles furent ma surprise et ma joie en lisant cette inscription ! N̂G. ÂΦ. ΘG. K̂PA. KΩ̂N. KAI΄ ΠANTOG

K͂MOT. Comme elle était en abrégé, il me fut d'abord impossible d'en deviner le sens; mais, la reprenant mot par mot, j'en trouvai bientôt la signification. J'étais au comble de la joie; je gardais cependant un profond silence, que respecta d'abord le vieillard; mais, tout-à-coup, s'apercevant d'une extrême altération dans les traits de mon visage : « Quoi! s'écria-t-il, aurais-tu découvert, en ce que tu viens de lire, les noms de quelques-uns de mes aïeux? J'ai lieu de le croire à l'émotion que tu éprouves. » — Non, je n'ai point fait une découverte particulière qui te regarde, mais bien une découverte générale, par laquelle tu connaîtras désormais le lieu que tu habites, et combien il était en vénération du temps de nos ancêtres. Tu vois les mots grecs qui sont gravés sur cette pierre. — Oui; mais j'ignore ce qu'ils signifient. — Ces mots sont en abrégé; en voici l'explication : Ναός Αφροδίτης θεας Κυρία Κυθηρείων, και παντος Κόσμου, Temple de Vénus, déesse, maîtresse de Cythère (1) et de l'Univers entier. Point de

(1) Le mot grec signifie : Des Cythéréens. On trouve cette même expression dans Dapper, au chap. sur les médailles de Cerigo.

doute que ce ne fût le marbre qui se trouvait au-dessus de la porte du temple de cette déesse. Le vieillard resta pendant quelques momens tout interdit au nom de Vénus ; mais revenant à soi : « Comment, me dit-il, peux-tu savoir que ce lieu était en si grande vénération pour nos ancêtres ? comment as-tu pu lire ces mots et en deviner le sens ? » — D'après l'inscription que j'ai lue sur l'arcade, à l'entrée de cette enceinte : moyennant cette clef, il m'est aisé de te retracer exactement l'histoire du lieu que tu habites ; mais, avant que de commencer ce récit, laisse-moi m'approcher pour voir plus à mon aise les débris de ce temple. J'avance. Quel spectacle pour moi, tout à la fois d'allégresse et de douleur ! Quoi ! me disais-je, n'est-ce pas ici que, du temps de Sparte, d'Athènes, de Corinthe et des autres parties de la Grèce, les jeunes cœurs venaient chercher un remède aux peines causées par l'amour, et reprendre une nouvelle vie, en se réunissant par des liens indissolubles ? N'est-ce pas le séjour qu'habitait cette déesse, qui, devenue amoureuse de Pâris, le suivait par-tout ? Oui, c'est ce même lieu ; mais quelle main barbare a pu

détruire un monument où tout ce qu'il y avait de plus vaillant sur la terre venait déposer les armes ? Serait-ce le temps ? Non sans doute, puisque les matériaux auraient pu le soutenir encore pendant tant de siècles. Serait-ce la foudre ? Comment aurait-elle osé pénétrer dans la demeure d'une déesse qui lui commandait ? Il n'appartenait qu'à des hommes d'y porter une main sacrilége. Insensés ! ne trembliez-vous pas en démolissant ce lieu sacré ? Mais non, malheureux fanatiques ! vous avez cru, ainsi que vous l'assuraient vos ministres, remporter, par cet acte barbare, une victoire sur le diable. Vous méritez l'exécration de tous ceux qui connaissent l'histoire, et sur-tout la mienne. Hélas ! dans ce temple, j'aurais trouvé peut-être quelque soulagement au tourment que j'éprouve ; j'aurais offert mes hommages à la divine beauté. Vous m'avez ravi cette consolation. Eh bien ! je les offre à ces ruines mêmes, à ces pierres que vous n'avez pu ensevelir sous la terre, et que le temps, moins dévorateur, moins atroce que vous, m'a permis de reconnaître.

C'est ainsi que j'exhalai mes regrets et témoignai mon indignation; cependant cette

afin de l'associer à sa vengeance ; le troisième au port d'Avlemona, où était la célèbre et riche Scandie, construit aux dépens des contributions pécuniaires des jeunes filles, jalouses d'avoir près d'elles l'autel de la déesse ; et le quatrième, près de Potamos.

CHAPITRE XIV.

Quatre allées d'arbres remplaçant ceux du bois sacré qui environnaient le temple de Vénus. Déjeûner sur une pierre, où Vénus est représentée couronnant deux jeunes amans. Impossibilité d'obtenir du vieillard cette pierre. Sa tendresse filiale. Son récit des amours de ses père et mère.

A DIX pas de ce tombeau, en parcourant, du côté du levant, le sommet de la colline, on trouve quatre allées d'oliviers et de cyprès, qui remplacent, pour ainsi dire, de père en fils (1), des arbres de la même qua-

(1) La précaution de remplacer les arbres de ce bois peut être regardée comme une loi héréditaire, puisque, d'après

lité, plantés, suivant les anciens, par de jeunes amans à leur arrivée dans ce lieu sacré, ou lorsqu'ils en sortaient. Ma conjecture est appuyée sur l'inscription suivante, que je déchiffrai avec beaucoup de peine sur l'un de ces arbres : ΣΥΜΙΟΝ ΑΓΑΛΙΑΓΕΟΣ, Symbole de réjouissance. Sur d'autres arbres on voit encore quelques traces de lettres ; mais il me fut impossible de les lire, malgré tous les efforts que je fis avec mon microscope.

Ces quatre allées sont parfaitement carrées, et composées de six arbres chacune ; à l'orient et au couchant sont les cyprès, les oliviers sont au nord et au midi ; ils n'offrent plus que quelques petites branches ; trois d'entre eux ont des cavités, qui forment autant d'espèces de ruches pleines d'abeilles ; tous ces arbres conservent leurs feuilles dans un état de verdure perpétuelle. Outre ces vingt-quatre arbres, on en voit deux autres fort anciens, dont je ne pus reconnaître la qualité ; ils sont placés à une cer-

---

le témoignage du vieillard, c'est l'aîné de sa famille qui est chargé d'en avoir toujours soin ; prévoyance des anciens habitans de Cythère, d'autant plus admirable, qu'elle prouve leur attachement aux monumens de l'antiquité.

taine distance l'un de l'autre, sur une même ligne, et vraisemblablement les premiers auxquels ils ont succédé, et qu'ils représentent, ombrageaient les deux côtés de la façade du temple, dont l'entrée, s'il faut en juger par leur emplacement, était du côté du levant.

Au milieu de ces allées se trouvent de vieilles murailles, des fragmens de marbre; il ne reste d'entier que les bancs de marbre qu'on avait placés d'un arbre à l'autre : c'est là qu'était le temple de Vénus, qui, par l'élévation de ce lieu, semblait commander l'Univers, puisque, de quelque part qu'on se tournât, on voyait en même temps la mer, la terre et toute l'île (1). Je voulus, mais inutilement, mesurer sa longueur; je ne pus compter que trente-trois

(1) Les artistes, les amateurs de l'antiquité sauront bon gré à Nicolo Stephanopoli d'avoir donné, le premier, les plus amples détails sur la situation et les ruines de l'ancien temple de Vénus à Cythère. Il a rempli la lacune qu'avait laissée Dapper dans sa description de cette île, en disant seulement, d'après le témoignage de Kootwyck, que, sur une montagne située à trois lieues, à l'occident du port Saint-Nicolas, on voyait plusieurs bâtimens ruinés, et, tout près de là, de fort beaux monumens d'un ancien temple, qu'on estimait avoir été consacré à Vénus.

(Descript. de l'Archip. pag. 377 et 378.)

pieds : je présumai que ce n'était que le diamètre du temple, le sommet de la colline ayant autant de circonférence que le jardin du Palais Egalité.

Après avoir pris tous ces renseignemens, j'allais m'asseoir avec le bon vieillard sous un antique reposoir, pour y jouir du doux zéphyr, qui continuait à souffler; j'avais bien besoin de ce repos, de ce souffle rafraîchissant : je portais dans mon cœur deux fardeaux brûlans, Vénus et Lucrèce.

Là je m'empressai de communiquer au vénérable patriarche la cause de tant de recherches de ma part. « Ce n'est pas sans raison, lui dis-je, si je viens de parcourir avec tant de vénération et de curiosité le lieu que tu habites; c'était autrefois le séjour de la déesse de la beauté. C'est là que, de toutes les parties de la Grèce, les jeunes cœurs venaient lui rendre hommage et s'offrir en holocaustes; ces arbres sont autant de gages qui rappellent l'union réciproque des amans qui les ont plantés. — Comment! tous ces arbres ont été plantés par les mains de nos ancêtres? Que je les chérirai désormais! » Il les fixe attentivement et avec admiration, comme si c'eût été pour la pre-

mière fois qu'il les eût apperçus. — « Ah ! dit-il, en soupirant, je connais maintenant le motif des dernières volontés de mes ancêtres ; ce n'est pas sans raison qu'ils m'avaient recommandé d'avoir un soin tout particulier de ce bois. » Ici j'interrompis le vieillard. N'ayant presque point mangé la veille, venant de passer la nuit sans dormir, et marchant depuis le lever de l'aurore, j'étais pressé par la faim. Je lui demandai quelque chose pour déjeûner. Il m'amène à sa demeure : c'était une cabane toute travaillée en bois et couverte de jonc. Je voulus m'asseoir, afin de me reposer plus à mon aise ; il m'en empêcha, et prenant dans sa corbeille du pain et du miel : « Suis-moi, me dit-il, nous allons nous asseoir sur la pierre où mon père et ma mère faisaient tous leurs repas. » Cette pierre nous servit à la fois de chaise, de nappe et de table : jamais déjeûner ne fut pour moi plus desiré, ni plus gênant ; il fallut rester jusqu'à la fin, les pieds croisés à l'usage des Grecs, position que le costume italien rendait très-pénible. Uniquement occupé à satisfaire mon appétit, ou distrait par les grands souvenirs dont m'avait rem-

pli ce que je venais de voir, je n'avais point encore attaché mes regards sur la pierre, quand tout-à-coup, au moment où il se disposait à la remettre dans sa cabane, j'apperçus au milieu de cette table antique une gravure, qui me parut de la main de l'un des artistes les plus habiles de l'antiquité. C'était Vénus ayant à ses genoux deux jeunes amans, qu'elle unissait ensemble en leur posant sur la tête une couronne de myrte (1). Elle était revêtue d'une longue tunique, attachée au haut de l'épaule gauche à côté du cou; à l'exception de cet endroit, l'épaule et le bras gauche étaient nus au-dessus de la ceinture. La tunique ne couvroit que le sein gauche; le sein, l'épaule et le bras droits étaient également nus; quelques-uns de ses cheveux étaient tressés, les autres descendaient en boucles. Le jeune homme était appuyé sur son bouclier, et la jeune fille était revêtue d'une tunique; mais elle avait seulement son bras gauche à moitié découvert. Elle offrait à Vénus

(1) Cette gravure sert à confirmer que c'était Vénus *Aphrodite*, qu'on adorait dans le temple situé sur la colline Aplunori.

deux tourterelles. Je fus à la fois pénétré de joie et de douleur : cette image acheva de me convaincre de la justesse de mes conjectures sur la situation du temple de Cythère. Mais quels furent mes regrets de ne pouvoir, à quelque prix que ce fût, obtenir cette pierre (1)! « La donner, disait le viellard, eût été troubler le repos de ses ancêtres ; il ne pouvait, d'après leur défense précise, la porter à quelques pas de sa cabane, que pour ses repas. » Je fus un moment tenté de l'enlever de vive force ; la reconnaissance, les cheveux blancs, le préjugé même de ce vieillard vénérable, retinrent mon bras. Je me contentai d'en prendre le dessin. Cette

(1) Il y a quelque chose de bien surprenant dans la vénération de ce vieillard pour ce tombeau et ces ruines. D'où peut venir, de père en fils, l'ordre de garder ce bois, cette enceinte ? Qu'il me soit permis de hasarder là-dessus mes conjectures. Avant que la Grèce ne fût conquise et démembrée, ses habitans étaient, sans contredit, bien plus instruits que ceux qui leur ont succédé. Ils connaissaient le prix des monumens dont leur pays était enrichi ; mais, de peur que les Turcs, les Vénitiens ou d'autres conquérans ne vinssent s'en emparer, il est vraisemblable qu'ils auront voulu donner le change même à leurs descendans, en leur faisant envisager, comme une vénération pour les morts, ce qui n'était réellement qu'une sauve-garde pour les monumens.

pierre formait un rectangle de six pieds de longueur et de trois de largeur.

Avant que de rentrer dans la cabane, le vieillard se prosterne devant la pierre, l'embrasse, la baise avec une vénération profonde, et la baigne de ses larmes. Du fond de son cœur s'élève et sort un soupir entrecoupé de quelques sanglots; il s'approche de moi, et me serrant la main : « O mon fils! me dit-il, que cette émotion de « ma part ne t'étonne point: depuis soixante « ans je l'éprouve au moins deux fois par « jour, ou plutôt chaque fois que je prends « de la nourriture, et je n'en prends que sur « cette pierre; elle servait de table, comme « je te l'ai déjà dit, aux auteurs de mes jours. « Il me semble les voir encore : ici était assis « mon père, là ma mère. Il y a soixante ans « que je les ai perdus presqu'en même-temps; « car ils n'ont pu survivre à la perte l'un « de l'autre, et je crois que c'était hier, « qu'après leur dîner, ils me prodiguaient « tour à tour leurs caresses. Oui, leurs entre- « tiens seront éternellement gravés dans ma « mémoire. Pardonne, ô mon fils! si je te fais « un récit qui me soulage. C'est peut-être « pour la dernière fois que je parle. »

— Mon père, nos regrets sont communs. J'en éprouve, en ce moment, bien plus que vous n'en avez jamais éprouvés vous-même. Continuez. » Je regardais la pierre, et je pleurais aussi. Le vieillard reprend : — « O ma bien-aimée ! disait mon père à son épouse, pourquoi te fatiguer de la sorte ? N'est-ce pas assez pour toi d'avoir soin de tes deux enfans et de notre petit jardin ? Tu ne crains donc pas de te rendre malade, et de me causer ainsi plus de peine ? C'est à moi seul de travailler : mais toi, ma tendre amie, la nature ne t'a point donné assez de forces pour me seconder, du matin au soir, dans mes travaux. Contente-toi de l'emporter en prudence et en sentimens. Combien de fois, ô ma compagne ! ô ma guide fidelle ! tes conseils ne m'ont-ils point fait réussir en des entreprises où j'aurais échoué, si je n'avais consulté que mes lumières ? Combien de fois, par tes douces représentations, n'as-tu point désarmé ma colère et dessillé mes yeux ? Est-il un homme plus heureux que moi, un époux qui possède un pareil trésor ? — O ma tendre moitié ! répondait ma mère, ton langage m'afflige ! Quoi ! je pourrais être assez barbare pour te voir

courbé, du matin au soir, sous le poids du travail, sans chercher à te seconder ! Tu crains pour ma santé, lorsque je partage tes fatigues. Ah ! si jamais j'étais malade, ce serait de ne point les partager. Cette privation serait ma plus grande fatigue. Pourquoi veux-tu me priver de ce qui fait mes premières délices ? Au contraire, laisse-moi travailler pour t'épargner, s'il est possible, la moitié de la peine. — O la plus douce, la plus aimable des compagnes ! que tu m'enchantes quand tu me tiens ce langage ! Pardonne si le mien t'a causé du chagrin ; je ne songeais qu'à ménager la délicatesse de tes membres ; mais, comme tu trouves tant de plaisir à partager mes travaux, continue, et ne crains plus désormais que je te dise, à cet égard, la moindre chose qui te fâche. A ces mots, ils s'embrassaient, et, tour-à-tour, couvraient de leurs baisers chacun de leurs enfans. »

Le vieillard se tut ; et moi, saisi d'admiration et de respect, je gardai, comme lui, un silence que bientôt je rompis par cette exclamation : « L'heureux mariage ! faut-il qu'une si douce union soit si peu connue sur la terre ! » Cependant il était près d'onze

heures : mon devoir et la parole donnée à Lucrèce me rappelaient à Potamos. Je ne voulus point quitter ces lieux sans revoir tant d'objets si chers à mon souvenir. Je parcourus une seconde fois cette enceinte, et fis mes adieux aux ruines du temple, au bois sacré, et sur-tout à l'arcade à laquelle je devais toutes mes découvertes, puisqu'à l'aide de l'inscription dont elle était revêtue, et que j'avais déchiffrée avec tant de peine, j'étais parvenu à deviner les autres.

Ce qui coûta le plus à mon cœur, ce fut le moment où je dus me séparer de ce bon vieillard. Il m'embrassa trois fois ; trois fois il essaya vainement de me parler ; enfin, d'une voix basse, entrecoupée de soupirs : « Ce jour, me dit-il, est le premier et le dernier de ma vie ; j'ai trouvé et perdu dans le même instant mon bonheur. — C'est moi, lui répondis-je, qui perds tout, puisque, si je n'avais point de devoirs à remplir, ce séjour et votre présence feraient toute ma félicité. Avec quelle satisfaction je passerais avec vous le reste de mes jours ! »

Enfin je m'arrachai de ce lieu ; et, à quelque distance, regardant en arrière, j'aperçus le vieillard debout, immobile

à l'endroit où je l'avais quitté. Je tire un mouchoir de ma poche, et le fais flotter dans les airs, comme pour lui dire de nouveaux adieux. Il me répond en levant aussi son bâton. A peine l'avais-je perdu de vue, que je rencontrai des hommes qui venaient me chercher. Je leur racontai tout ce que je venais de voir et d'entendre. — «Vous êtes bien heureux, me dit l'un d'entre eux, d'avoir échappé à de si grands dangers : l'enceinte que vous avez parcourue est habitée par le diable. — Je lui répondis froidement : Mon ami, ce ne sont point des diables qui habitent cette colline, mais bien des dieux.» Nous redoublâmes de vîtesse, et bientôt nous arrivâmes à Potamos, où, pour moi, la fin du jour devait être bien différente de son commencement.

CHAPITRE XV.

Lettre qui avertit Dimo *du danger qui le menace au moment où il veut partir. Combat de tendresse et de générosité entre l'oncle et le neveu. Sacrifice de la part de* Stephanopoli.

Stephanopoli avait manqué le moment précis du rendez-vous avec Lucrèce, et chaque minute après onze heures lui semblait un siècle; il espérait cependant aller sur-le-champ remplir sa parole, et passer, comme un éclair, à Potamos. Mais à peine y fut-il arrivé, que son oncle, dissimulant l'inquiétude que lui avait causée sa longue absence, ne lui dit que ces mots : « Nous partons. — Sans avoir fait nos adieux aux autorités constituées ! sans avoir vu les officiers municipaux ! — Nous partons, réplique Dimo d'un ton de voix plus impératif; tout est vu. Les matelots m'ont averti que les vents sont favorables, et notre visite la plus essentielle est pour Maina. — Mon oncle, au moins, accordez-moi demi-heure; je ne

puis quitter ces lieux sans voir encore une fois ce bon Cosmà, qui m'a montré tant d'amitié. — Pas une minute ; au surplus, vous êtes le maître de rester; il ne vous en coûtera point de me quitter, puisque ni hier, ni aujourd'hui, je ne vous ai presque point vu.»

Le neveu se disposait à répondre, quand, tout-à-coup, un événement inattendu met un terme à cet entretien pénible, et lui fait succéder une scène touchante. C'est la réception d'une lettre du consul de la République Française à Cerigo, adressée à Dimo Stephanopoli à Potamos. Elle était ainsi conçue :

A Cerigo, le 16 fructidor, l'an 5 de la République Française.

«Je viens d'apprendre, Citoyen, d'une personne arrivée hier de Coron, que les Turcs de Gargaliana, village de la Morée, vis-à-vis de Zante, ont prévenu les beys de Coron que deux émissaires français, partis de Zante, devaient aller à Maina pour y opérer une révolution. Cette même personne m'assure que les beys de Coron ont donné les avis nécessaires afin d'arrêter et sacrifier ces envoyés, s'ils mettaient le pied sur

le territoire de Maina, ou dans une autre partie de la Morée. Je m'empresse de vous communiquer cet avertissement, vous invitant à prendre, dans votre sagesse, toutes les précautions convenables pour échapper à ces recherches. J'attendrai votre réponse avec impatience.

« *Signé*, LIUVRY. »

Cette lettre, loin de ralentir le courage de Dimo, ne fait que l'enflammer. « Le génie tutélaire, dit-il, qui m'a sauvé à Lesina et sur les autres côtes de la Dalmatie, ne m'abandonnera point en ce moment, le plus important de mon voyage. Quoi qu'il en soit, rien ne peut m'arrêter, encore moins me faire rétrograder. Mais toi, d'après cet avis, tu peux rester à Potamos jusqu'à mon retour. — Moi, rester ! moi, vous quitter ! moi, vous laisser partir seul ! Oui, si vous ne me croyez pas digne de mourir à vos côtés. Il n'est rien qui me retienne : partons. » C'est alors qu'entre l'oncle et le neveu s'élève un combat de sensibilité, de tendresse. — A ce sublime dévouement, reprend Dimo, je reconnais ton amitié pour moi, et ton zèle à remplir tes devoirs ; mais

ce même zèle t'aveugle. En t'arrachant au sein de ta famille, j'ai répondu de tes jours. On ne me reprochera point de les avoir sacrifiés gratuitement. Je n'ai presque rien à perdre; j'ai presque entièrement parcouru ma carrière, et ma mort ne sera devancée que de quelques instans : mais toi, tu n'as pas encore payé ta dette à la patrie; tu n'es qu'à la fleur de ton âge, et tu ne peux, sans crime, exposer ta vie. » Inutiles remontrances! Stephanopoli n'écoute que la voix de la nature et son devoir; son sacrifice est d'autant plus grand, que Lucrèce est continuellement présente à son imagination, et lutte sans cesse contre son départ. Cependant, ne pouvant plus cacher son trouble, il passe dans une chambre voisine; et, donnant enfin l'essor à ses regrets, il s'écrie : « Partir sans la voir! sans lui dire adieu! »

Il allait continuer, lorsqu'il entend la voix de son oncle. « Stephanopoli, mon cher Stephanopoli, lui dit-il, après la marque d'amitié que tu me donnes, il n'est rien que je puisse te refuser; tu m'as témoigné le desir de voir Cosmà : va! nous ne partirons que demain. Pendant ton absence, je vais

songer aux mesures les plus propres à nous sauver. » Le neveu cherche à lire dans les yeux de son oncle si ce ne serait point une ruse pour l'éloigner et partir seul. Il est soudain rassuré par la certitude que Dimo ne saurait le tromper, et vole au rendez-vous.

CHAPITRE XVI.

Nuit affreuse pour LUCRECE. *Visite de* STEPHANOPOLI. *Leur entretien, leurs adieux, leurs présens réciproques.*

RIEN de plus cruel que la première nuit d'un premier amour, lorsqu'après avoir coulé des momens délicieux avec l'objet qu'on adore, on se trouve seul au milieu des ténèbres. Celle qu'avait passée Lucrèce avait été, pour le moins, autant agitée que celle qu'avait passée Stephanopoli. Le sommeil n'avait point approché de ses paupières, ou, si par affaissement, elle s'était un moment assoupie, les rêves les plus sinistres, le spectacle le plus horrible avaient tourmenté son imagination; elle avait cru

voir son amant tantôt s'engloutissant dans les flots, tantôt massacré par les Turcs. La lumière du jour, qui soulage toute espèce de tourmens, n'avait fait qu'accroître son martyre : « Il va partir ! disait-elle, il va me quitter pour jamais ! » Le souvenir d'un rendez-vous prochain, l'espoir de le voir, de lui parler encore une fois, adoucissaient un peu sa souffrance; mais lorsqu'elle eût vu s'écouler deux heures après celle du rendez-vous, sa douleur fut au comble : elle s'abandonnait à son désespoir, quand tout-à-coup parut l'objet si desiré.

A son aspect, telle est son émotion, qu'elle ne peut d'abord supporter sa présence; elle entre précipitamment dans sa chambre, se jette dans les bras de sa tante, et se fond en larmes. Stephanopoli la suit; et feignant d'être surpris d'un trouble dont il connaissait bien la cause : « Est-ce moi, lui dit-il, qui fais couler tes pleurs? — Mes pleurs, répond Lucrèce, sont de joie et non de douleur; j'ai percé à travers tes sentimens : dans le premier entretien que nous eûmes ensemble à l'église, en présence de ma grand'maman, je connus que je pouvais sans crainte te donner mon cœur. » Ste-

phanopoli, tout en lui témoignant l'intérêt que lui inspirent tant de vertus et tant d'affection pour lui, tâche de la détourner d'un attachement aveugle; lui représente de nouveau qu'il est étranger, qu'il ne fait que passer, que son devoir l'appelle ailleurs. Il n'est aucune représentation que l'amour écoute; Lucrèce est sourde à tout ce qui ne flatte point sa passion. — « Si tu refuses ma main, dit-elle, j'irai m'ensevelir pour jamais dans un cloître, plutôt que de m'unir à tout autre qu'à toi. — Lucrèce, je ne veux point te rendre malheureuse; de bonne foi, tu ne connais pas mes principes, mon caractère; tu ne sais pas s'ils conviendraient à tes sentimens. — En toi, tout me convient. Tes principes! ton caractère! qu'ai-je besoin de les étudier, quand je vois un jeune homme de vingt ans chargé d'une si grande mission, par des hommes qui ne donnent leur confiance qu'à des hommes? Eh! quand tu n'aurais point auprès de moi cette recommandation, n'es-tu pas un Spartiate, mon compatriote? N'est-ce pas à ce titre que je me fie à toi sans inquiétude? Mais que dis-je? à quoi sert de me fier, de m'attacher, de me donner? n'est-ce point

inutilement, hélas ! Je ne demandais au ciel qu'une compagne douée de talens et de sentimens; je la trouve, et, quand je crois me l'associer pour jamais, je la perds. — Tu l'as dit, je suis Spartiate ; et, chez moi comme chez mes ancêtres, mon devoir l'emporte sur mon attachement : je pars. Cependant je ne suis point insensible à tes charmes : mais non, ce ne sont point tes charmes qui m'ont captivé ; ami de la vertu, je ne cherche que la vertu. Aussi tu ne m'as point vu, par des idées perfides et voluptueuses, attenter à ton innocence; je n'aurais pu te chérir sans t'estimer. Si mon estime pour toi est au-dessus de toute expression, comment pourrai-je t'exprimer combien je te chéris, et te chérirai toujours ?

— Tu me chéris, et tu me quittes ! Je t'appellerais ingrat, si je ne respectais le nom sacré que tu portes, et ton attachement à tes devoirs ; mais il est un moyen de les concilier avec ma tendresse : consens à m'épouser; ou, si tu crains de m'unir à toi par les nœuds de l'hyménée, permets-moi du moins de m'attacher à ton service et de te suivre. Je prendrai l'habillement d'un jeune garçon, et t'accompagnerai par-tout.

A table, je te couperai le pain, je t'offrirai le vin, et tu ne craindras pas d'être empoisonné. Les jeunes garçons, je le sais, ne dorment jamais près de leurs maîtres; mais, pendant toute la nuit, ils font sentinelle dans la chambre voisine. Eh bien! je respecterai cette coutume. Mais non; elle n'est faite que pour de vils mercenaires, que pour des cœurs insensibles. Quand tu seras plongé dans les douceurs du sommeil, je m'approcherai doucement de ton lit; là, je contemplerai tes traits, où se peignent la candeur et la vérité; je contemplerai cette main droite, destinée à frapper les tyrans de la Grèce. Avec quel plaisir je verrai palpiter ce cœur spartiate, dont les émotions enivreraient de courage le plus lâche des hommes! C'est moi qui serai la première enivrée: peut-être alors oserai-je voler un baiser sur tes lèvres de rose; tu me pardonneras ce larcin: on n'est point coupable, quand, ce qu'on a pris, on s'engage à le rendre au centuple.

« Où m'entraîne mon égarement! je ne mesure point mes forces avec mon courage. Que dis-je? ce ne sont point les forces qui me manquent, c'est le consentement de ton oncle.

Ton oncle est généreux, aimable et tendre; mais il ne tarderait pas à s'appercevoir de mon déguisement; à chaque instant ma voix, mes yeux me trahiraient. » A peine elle achevait ces mots, que de profonds soupirs lui coupent la parole. Stephanopoli commençait à lui répondre, elle l'interrompt, et avec cette fermeté qu'elle tient des anciennes Spartiates : « Tu me préfères ton devoir, je ne m'en plains pas; au contraire, je t'en estime davantage : va, pars; puissent les vents t'être toujours favorables! puisse Minerve, te couvrant de son égide, te conduire à ta destination! Je n'ai plus rien à te dire, à te demander; seulement, quand tu seras loin de ce rivage, souviens-toi de moi; dis quelquefois : J'ai trouvé un cœur à la fois sensible et fier; à sa tendresse, je n'ai point opposé mon ingratitude, mais seulement mon devoir, et c'est à la voix seule du devoir qu'il s'est sacrifié lui-même.»

— Lucrèce! reprend Stephanopoli..... Lucrèce ne lui laisse point le temps de continuer; d'une voix basse, mais fière, elle ajoute : « Tu pars; tu ne peux m'associer à toi, ni comme ton épouse, ni comme ton serviteur; eh bien! malgré ton oncle, malgré toi-même,

je serai sans cesse avec toi. Tu emportes ce qui fait toute ma vie, un cœur qui s'est identifié avec le tien. Voilà ma consolation, ma jouissance ; quant à ce corps, qui bientôt ne sera qu'un squelette effroyable, je l'abandonne ; le lendemain de ton départ, j'en ferai le sacrifice, et m'irai, pour jamais, ensevelir dans un cloître. »

—« Non, réplique vivement Stephanopoli, ce n'est point à seize ans que tu dois te priver de ta liberté. De quel droit veux-tu disposer de toi, quand tu n'es plus en ta puissance ? Est-ce donc pour me fuir éternellement que tu te serais identifiée avec moi ? Je ne puis, il est vrai, m'unir à toi en ce moment ; mais je suis bien loin de perdre l'espoir de te posséder un jour. Un jour viendra, je l'espère, où je pourrai faire ton bonheur. Encore une fois, je suis Spartiate, mais je ne suis point insensible. »

Ici, des yeux de Stephanopoli, tombent quelques larmes, qu'il s'efforce en vain de retenir. Pendant quelques minutes, ils gardent tous deux le silence ; mais leurs yeux sont plus expressifs que leurs paroles. « Lucrèce, ne m'accuse point d'ingratitude, reprend Stephanopoli : je pars ; j'emporte

avec moi le plus mortel regret, celui de ne point te posséder ; mais ton image sera toujours présente à ma pensée. Tes talens, ton innocence, ta sincérité, seront toujours gravés dans mon souvenir. Tu m'as donné ton cœur ; eh bien ! reçois en ce moment le mien ; reçois le serment que je vais te faire. Je te jure, foi de Spartiate, un éternel attachement, une fidélité inviolable. Si telle était ma destinée que, de retour en Italie, je fusse obligé d'aller en France, j'entretiendrais avec toi la correspondance la plus active jusqu'au moment de notre union ; et si j'étais privé de tes nouvelles, je jure d'attendre plusieurs années, sans former nul autre engagement. »

Il est déjà nuit ; l'instant fatal de la séparation est arrivé. Stephanopoli s'approche de Lucrèce ; il ne peut que prononcer faiblement ces mots : « Lucrèce ! adieu ! » Lucrèce ne l'entend point ; elle s'est évanouie entre les bras de sa tante. Il n'essaie point de lui donner des secours ; il n'a que la force d'écrire deux lignes, qu'il remet sous le schall qui couvre son sein ; il prévoit qu'il va succomber lui-même, et se précipite hors de la maison. La tante ne s'apperçoit pas de sa fuite ; ses regards sont uniquement attachés

sur sa nièce. Elle semble un peu revenir à la vie : « Ouvre les yeux, Lucrèce ! lui dit-elle ; ma chère Lucrèce ! ouvre les yeux ! vois ton amant ! vois ton ame ! » Au nom de son amant, deux fois elle s'efforce d'ouvrir les yeux, regarde autour d'elle, ne voit point Stephanopoli, pousse un long soupir, et retombe évanouie.

Que faisait cependant l'objet de tant de souffrances ? Il n'était point dans une situation moins déplorable. A peine sorti de la maison de Cosmà, il était tombé sur le chemin. Quatre hommes l'avaient porté chez lui presque mourant. A ce spectacle, qui pourrait exprimer la surprise et la tristesse de son oncle ? Il avait présumé que l'empressement de son neveu à se rendre chez Cosmà avait pour objet une visite plus intéressée ; mais il était loin d'en prévoir une si funeste issue. Dimo connaît l'art précieux de guérir, ou du moins de soulager les maladies du corps ; mais celles du cœur ne se guérissent que par un cœur.

Quand Stephanopoli eut recouvré l'usage de ses sens, le premier objet qui s'offrit à ses regards, ce fut le père de Lucrèce : « Je viens, dit-il, te chercher ; ma fille est dans un conti-

nuel délire, et n'appelle à son secours que son bien-aimé : ta présence peut seule lui rendre la vie.» Ils prennent, pour un moment, congé de Dimo. Dans le chemin, le jeune amant ne s'entretient que de Lucrèce. « O le plus heureux de tous les pères ! s'écrie-t-il dans un transport qu'il ne peut contenir, quel trésor je te laisse ! mais ce n'est que momentanément. Ton fils aîné, je le sais, a juré la mort de sa sœur, plutôt que de la laisser s'unir à moi : il la destine à mon plus grand ennemi ; mais apprends que si mon devoir m'eût permis de contracter ce lien sacré, et que j'eusse éprouvé, soit de ta part, soit de la part de ton fils, une opposition contraire à mes vœux, j'aurais usé de mon pouvoir pour t'enlever ta fille. »

A peine Lucrèce avait-elle appris que son père était allé chercher Stephanopoli, que la seule espérance de le revoir l'avait tirée de sa léthargie. Elle avait lu son billet, ainsi conçu : « Ton évanouissement me ravit aussi mes forces ; je m'éloigne un moment pour t'épargner un triste spectacle, quand tu seras revenue à toi : je ne pars point ce soir ; je reviendrai te réitérer mes adieux. » Dès qu'elle apperçoit son amant, les roses de la

beauté reviennent, par degrés, colorer son visage, semblables aux rayons du jour, lorsqu'ils reparaissent après les ténèbres. Son sein brûle et palpite; son ame est toute entière dans ses yeux, ou plutôt elle s'envole au-devant de celle qu'elle cherche. Vainement elle voudrait parler; elle est si troublée, que les mots expirent sur ses lèvres. Cependant elle lui remet une réponse en ces termes : «Je t'aime ; tu as des devoirs à remplir, pars ! Je suis contente. Si tu es un vrai Spartiate, tu te souviendras de tes sermens. »

« Oui, je m'en souviendrai, dit Stephanopoli; puisses-tu les garder comme moi ! » Lucrèce se tourne vers son père, et d'une voix touchante : « Permets-moi, lui dit-elle, de l'embrasser ! » Cette faveur est accordée ; elle s'élance entre les bras de son amant, le serre de toutes ses forces, et lui fait entendre tout bas ces douces paroles : « Va ! le plus cher des époux; va ! j'ai marié mes sentimens avec les tiens ; reçois ce gage de ma fidélité. » A ces mots, elle tire de son sein une petite clef dorée, la lui donne en disant : « C'est la clef de mon cœur; c'est à toi seul qu'elle appartient. A cette clef étaient attachées quatre espèces de rubans; un blanc, un rouge, un

vert et un bleu, couleurs favorites des amans de l'ancienne Grèce : d'autres donnent à ces couleurs diverses significations ; ainsi les expliqua Stephanopoli : Le blanc, dit-il, exprime la candeur ; le rouge, la fidélité ; le vert, l'espérance ; et le le bleu, un attachement inviolable.

Stephanopoli voulut aussi laisser à Lucrèce un gage de son amitié. Il lui donna une montre d'or à répétition : « De toutes ces heures, lui dit-elle, il n'en est qu'une qui me sera chère, celle de ton retour. » Elle l'embrasse encore une fois, et cet embrassement est le plus tendre, le dernier peut-être qu'il reçoit de Lucrèce. Enfin, ils se séparent. Cosmà ne quitte point Stephanopoli ; il le ramène chez son oncle, pâle, morne, abattu, sans voix et presque sans vie.

CHAPITRE XVII.

Départ des voyageurs. Tableau politique et moral de Cerigo. Démentis donnés à ceux qui ont parlé de cette île sans la connaître. Mention d'un temple de Vénus bâti sur le cap Spati. Hermite chargé de surveiller la côte.

Ils se trompent grossièrement ceux qui prétendent qu'il n'est point de contrée où l'amour exerce plus spécialement sa tyrannie. L'antique Cythère est un exemple de cette préférence. Là, de toutes parts, sous des traits délicieux, se retracent de voluptueux souvenirs, dont les jeunes cœurs voudraient en vain se défendre, et qui bientôt, d'une imagination ardente et vierge, font un volcan, d'où sort l'explosion la plus terrible. C'est ce que vient d'éprouver Stephanopoli. Son oncle, à qui, par crainte ou par pudeur, il avait fait un secret de sa passion, feignit d'attribuer à une cause ordinaire l'altération des traits de son visage, et le trouble dont il le voyait accablé. Plus heureux que Mentor,

il n'eut pas besoin de précipiter le nouveau Télémaque dans la mer. Mais, persuadé que la fuite était l'unique remède qu'il dût appliquer à ses maux, quoique le soleil eût déjà terminé sa carrière, il voulut partir sur-le-champ.

Les habitans de Potamos accompagnèrent les deux commissaires bien loin au-delà du rivage, en répétant ces cris : « Bon voyage et prompt retour ! » Ils s'attendaient à les revoir incessamment. « Les Français, disaient-ils, ont conquis les îles vénitiennes ; mais ils ne peuvent les conserver sans la conquête de la Morée, et la prise de cette dernière entraîne celle de toute la Grèce. » Après les adieux de la reconnaissance et de l'amitié, la multitude se retira. Il ne resta que trois députés, chargés par la commune d'accompagner jusqu'à la mer les deux commissaires, et de ne point les perdre de vue qu'ils ne fussent éloignés de la terre.

Arrivés à l'endroit où le bateau les attendait, les vents étant tombés et la mer calme, ils passèrent la nuit sur le rivage, à l'abri des rochers qui dominent le port et la pointe occidentale de l'île. Stephanopoli succombe sous le poids de sa lassitude, et s'endort. Son

oncle s'entretient avec les députés sur les principes fondamentaux de la République Française, et leur demande des renseignemens concernant l'état politique et moral de leur pays : ce n'est point qu'il eût jusqu'alors négligé de s'en instruire ; mais il aimait à comparer les diverses relations. Celle-ci lui parut la plus exacte : « Les habitans de Cerigo, lui dit l'un d'entre eux, sont naturellement bons et sans vices. Sous le gouvernement vénitien, lorsque le peuple des îles Ioniques était si corrompu, si vindicatif, si altéré de sang, ici nous vivions comme des frères; arrivait-il qu'un passant trouvât quelque chose de perdu sur le chemin ou ailleurs, il restait là pendant deux heures, pour attendre si le propriétaire ne viendrait point la réclamer ; et, s'il ne voyait personne, il avait soin de remettre ce qu'il avait trouvé chez le curé, afin qu'il en donnât connaissance, en pleine assemblée, à l'église. Hélas ! ce ne sont pas les plus vertueux qui sont les mieux traités. Ce peuple si bon était souvent molesté par des corsaires barbaresques, qui fondaient sur leurs ports, exigeaient des provisions sans les payer, ravageaient leurs bestiaux et les fruits de leurs terres. Vous

avez vu Avlemona, le plus ancien, le premier port de cette île. On y remarquait jadis l'antique ville de Scandie, l'une des plus célèbres de la Grèce par le commerce des Phéniciens qui l'habitaient; aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert.

« Quoiqu'une grande partie de Cerigo soit couverte de cailloux et de rochers, elle renferme cependant beaucoup de terrain propre à l'agriculture : lorsque dans le printemps la pluie est abondante, on recueille assez de blé, assez d'orge, pour la nourriture des habitans; les vignes n'y sont point en grand nombre, mais elles produisent un vin rouge excellent, sec, plein de chaleur, de la même force que le vin *Asciutto* des environs de Rome. Autour de ces vignes et dans les champs, on voit une grande quantité de mûriers, dont les feuilles servent à nourrir des pépinières de vers à soie, dont le produit est la principale ressource de cette île; cette soie est travaillée dans des ateliers par des femmes. Aux environs de Potamos sur-tout se trouvent beaucoup d'oliviers, dont l'huile ne le cède en rien aux meilleures huiles de France. Du sein des montagnes s'écoulent dans les vallons des

sources d'eau vivante, qui bientôt forment comme autant de petites rivières, assez fortes pour faire mouvoir, dans tous les temps, des moulins à eau. Au bord de la mer, de tous côtés, ce ne sont que précipices, que rochers; mais au milieu de ces rochers naissent des légions de cailles, de perdrix, de bécasses, et surtout de tourterelles, oiseau favori des amours. L'intérieur de l'île est parsemé de jardins, où règnent, presque sans interruption, des fleurs et des fruits exquis. Les hommes y sont les plus hospitaliers, et les femmes les plus douces, les plus aimables de la Grèce. »

D'après ce tableau fidellement dessiné sur les lieux, est-il étonnant que la déesse de l'amour eût choisi Cythère pour sa demeure? Par les rochers mêmes qui bordent cette île, n'avait-elle point voulu faire entendre, qu'avant d'arriver au bonheur, il fallait surmonter les plus grands obstacles? Aux jeux de Cythérée la nature mêle aussi ses jeux : ici l'on voit des poissons pétrifiés ; là des cristallisations, que viennent visiter les savans des îles voisines. Les montagnes ont leurs richesses ; on y trouve une grande quantité de porphyre, et de là vient le nom de *porphyreuse*, qu'Aristote donne à cette île.

Qui ne serait point pénétré d'indignation, en lisant ce que dit de Cerigo un de nos plus savans ingénieurs de la marine (1), sur la foi d'une relation faite, en 1735, par un vaisseau du roi, qu'il copie? « Le terrain de l'île de Cerigo, dit-il, du côté de la cale S. Nicolas, m'a paru mauvais, pierreux et sans culture : on m'a *dit* que le reste de l'île n'était pas si mauvais ; mais c'est, à tout prendre, un mauvais pays, et une île de peu de valeur. Il y a cinq cents personnes environ dans la ville, qui porte le même nom que l'île, et *peut-être* trois à quatre mille habitans tout au plus répandus dans toute l'île, etc. » C'est ainsi qu'avec des *on dit*, des *peut-être*, on rend le compte le plus inexact des lieux qu'on ne daigne point visiter. Trois ou quatre mille habitans dans toute l'île ! et le seul village de Potamos compte quatre mille ames. « Cette île, ajoute le même ingénieur, a cinq ou six lieues de longueur, et presque autant de largeur. » Son étendue n'a certainement point diminué, depuis que Coronelli et

(1) Belin, Description géographique du golfe de Venise et de la Morée, pag. 209.

les meilleurs géographes lui ont accordé soixante-six milles de circuit.

Quelques momens avant l'aurore, Stephanopoli se réveille ; il se lève, et parcourt, à la faveur de la clarté de la lune, la pointe occidentale de l'île. Ses regards s'attachent sur-tout au cap *Spati*, dont les rochers menaçans respirent encore Vénus toute entière. C'est là qu'Achille, à son départ pour Troye, fit, dit-on, bâtir un temple à cette déesse, sous le nom d'*Uranie*. Ce temple était vis-à-vis l'île de Cranaë, comme si ce héros eût voulu forcer Vénus *la Céleste* d'avoir continuellement sous les yeux l'endroit fatal où Pâris avait enlevé l'épouse de Ménélas, et l'associer à la vengeance de la Grèce.

De ce monument il ne reste que des ruines, sur lesquelles on a construit une chapelle, qu'habite un de ces solitaires, dont la principale occupation est de surveiller les côtes, en observant au loin les vaisseaux qui arrivent. Stephanopoli se plaît à contempler ce vieillard ; il lui reproche en secret son célibat, mais il ne peut s'empêcher de lui porter envie. « Heureux solitaire ! s'écrie-t-il, si tu ne connus jamais les douceurs de l'amour, jamais du moins tu n'en connus les tourmens. »

CHAPITRE XVIII.

Danger qu'éprouvent sur mer les voyageurs avant d'arriver à Maina. Ils abordent à Marathonice. Leur accueil par un Mainote. Comment ils apprennent qu'ils sont logés chez le fils du bey, à qui est adressée la lettre de Buonaparte, et se font reconnaître pour de vrais descendans des Spartiates.

Aux premiers rayons du jour, quoique la mer fût calme, le patron voulut partir; en vain Dimo lui fit-il les représentations les plus sages, lui exposant la nécessité d'attendre un vent favorable pour les jeter à Maina, et le danger qu'ils auraient à courir, dans un trajet de quatorze lieues, de la part des Turcs établis sur les côtes : « Je n'ai pas moins à craindre que vous, répondit le patron; nous irons lentement à force de rames; si le vent qui se lèvera dans la matinée nous est favorable, nous continuerons notre route; s'il nous est contraire, nous retournerons à ce même port. » Il fallut céder. Après avoir

embrassé plusieurs fois les trois députés, les commissaires s'embarquent.

A trois milles du rivage, la mer commence à pousser un sourd mugissement ; les vagues, qu'agite un vent contraire, se mesurent, se balancent, sans se frapper encore. Le patron, ne découvrant aucun bâtiment, avance : à midi, le vent devint si violent, qu'il leur aurait été impossible, en retournant en arrière, de regagner Cerigo ; ils auraient été poussés du côté de Naples de Romanie. Ils pouvaient prendre terre à Monembasia ; mais le danger de tomber entre les mains des Turcs, dont cette côte était remplie, força le patron d'aller en avant vers Maina, d'y arriver ou de périr sous les flots. Peu de temps après, la tempête est si forte, et la mer si agitée, que les eaux frappent la proue, s'élancent dans les airs, retombent, couvrent les voyageurs, inondent le bateau.

Le patron et les matelots luttent de toutes leurs forces contre les vagues ; Stephanopoli seconde leurs efforts ; mais Dimo, ne voyant dans cette agitation des flots que l'expression d'une volonté supérieure, que le mouvement du bras qui les soulève et les calme à son gré, lève ses mains au ciel, et

d'une voix où respire la confiance : « Grand Dieu ! s'écrie-t-il ; ô toi ! que n'implorent jamais en vain les amis de la liberté, verrais-tu d'un œil irrité la mission sublime dont m'a chargé le grand homme que tu fis naître pour anéantir les tyrans de la terre ? Serait-il dans la destinée des malheureux descendans du premier peuple du monde, d'être à jamais privés de l'héritage de leur gloire, et de vivre éternellement en butte aux attentats du despote le plus féroce ? Non, tant de vertus, tant de courage, méritent une autre récompense, et tu ne saurais voir d'un œil indifférent l'envoyé de Buonaparte. C'est toi qui, dans la Dalmatie, m'as arraché aux poignards d'une horde effrénée d'assassins ; c'est toi qui me sauveras maintenant de la fureur des flots et des bourreaux qui m'attendent. »

Il dit. La tourmente dure encore près de quatre heures ; le vent souffle avec la même violence ; néanmoins, à mesure qu'on avance vers Maina, la mer s'abaisse : bientôt à l'abri des montagnes, on est à l'abri du naufrage. Mais de nouveaux dangers se présentent. La lettre, dont est porteur Dimo, est pour le chef du peuple libre de Maina, non pour

le bey actuel, ennemi des républicains, mais pour l'ex-bey, résident à Marathonice. C'est là que les commissaires vont aborder ; mais, à cet endroit même, ils ne sont point exempts de crainte. A qui s'adresser, n'étant point connus ? et, s'ils se font connaître, qui leur répond qu'ils ne tomberont point entre les mains des partisans du bey ?

Enfin ils arrivent, à neuf heures du soir, au port de Marathonice. Il était déjà nuit. Les commissaires se hâtent de quitter leur bateau, prêt à être submergé sous le poids de l'eau dont il était rempli. Descendus à terre, ils ne savaient où diriger leurs pas, quand, tout-à-coup, ils sont abordés par un homme qui les salue en langue italienne, les prenant, à leur costume, pour des Italiens : « Vous êtes accablés de fatigue, leur dit-il, veuillez bien me suivre, et venir vous délasser dans ma maison. » Les commissaires le suivirent, mais non sans crainte, ne sachant ni où ils allaient, ni par qui ils étaient conduits. Leurs soupçons redoublèrent, lorsque, de distance en distance, ils virent se joindre à lui des hommes tous armés de pistolets et de poignards. Pendant le chemin, il fit à Dimo diverses questions

sur les guerres d'Italie. Dimo répondait, mais d'un air distrait : il était bien moins occupé à parler qu'à regarder autour de lui. La crainte des commissaires fut au comble, quand ils se virent conduits dans une tour à pont-levis. « Vous êtes étonnés, dit leur hôte, avec une extrême affabilité, de vous trouver dans une tour fortifiée, et de nous voir tous armés, prêts à nous battre ; mais c'est pour notre sûreté. Nous sommes ici sur la frontière, et, quoiqu'en paix avec les Turcs, nous n'avons que trop appris à nous méfier d'une nation qui n'a rien tant à cœur que de nous asservir. Combien de fois n'a-t-elle point envoyé contre nous des forces considérables, que nous avons toujours repoussées et quelquefois détruites ? » Il allait continuer, mais il fut interrompu par l'affluence des Mainotes qui venaient voir les deux étrangers. Chacun s'empressait autour d'eux, les interrogeait sur les affaires d'Italie. Lorsqu'ils entendirent que les Français volaient de victoire en victoire, la tour retentit de cris joie. Bientôt on s'aperçut que la voix des commissaires s'affaiblissait à cause des fatigues qu'ils avaient éprouvées. Tout se retira.

C'est alors que parut une grande, belle et majestueuse femme qui, d'un air plein d'affection et de dignité, s'approche des deux envoyés, et leur dit : « Soyez les bienvenus ! » Les traits de son visage, sa modestie, son costume, ses manières, leur firent connaître qu'ils étaient chez une famille distinguée de Maina. Ils n'en doutèrent plus, lorsqu'elle appela l'hôte, dont elle était l'épouse, Beyzandé, c'est-à-dire, *fils de prince*. On les introduisit dans un petit salon, sans faste, mais décemment orné, où se trouvait une table avec trois couverts seulement, sans doute afin qu'on pût parler plus à son aise. On fit asseoir les commissaires sur de grands coussins; la table n'était élevée que d'un demi-pied; un seul domestique les servait et leur versait à boire à tous trois dans le même verre, après l'avoir néanmoins rincé chaque fois dans un seau d'eau.

Stephanopoli mangea peu, ne dit mot; son esprit, rempli des aventures de la veille, était moins à Maina qu'à Cerigo. Dimo brûlait de savoir qui lui donnait l'hospitalité; mais il craignait de sortir des bornes de la discrétion. Lorsque les premiers besoins

furent appaisés, l'hôte renvoya son domestique ; et s'adressant à ses convives : « Je ne saurais vous exprimer, leur dit-il, la joie que j'éprouve de vous voir ici à ma table. Ici, vous n'avez rien à craindre. Vos têtes sont mises à prix, je le sais ; mais tous les Turcs, dont la présence infeste la Grèce, viendraient-ils à la fois vous assaillir, vous seriez les derniers sacrifiés ; ils auraient à passer sur les cadavres de tous les Mainotes avant de vous atteindre. — Je suis, répond Dimo, pénétré jusqu'au fond de mon ame, de tout ce que vous venez de dire : aujourd'hui nous avions contre nous les deux élémens, la mer qui menaçait de nous engloutir, la terre où presque tout nous était suspect. Nous abordons à ce rivage moins vivans que morts, et nous trouvons un hôte si généreux, un si consolant asyle ! Il n'est point d'expression qui puisse vous rendre notre reconnaissance. Mais quel est donc notre crime pour avoir mis nos têtes à prix ? Nous sommes donc bien coupables ?

— « Oui, mes amis, vous l'êtes aux yeux de tous les ennemis de la liberté, et sur-tout des Turcs. Ces derniers, depuis que les

Français sont maîtres des îles Ioniques, sont si tremblans, que le vol d'une mouche les épouvante. Vous, ainsi que tous les Français, êtes coupables. Le pacha de Tripolizza reçut, il y a dix jours, quatre lettres, que lui envoyait le cadi de Gargagliana, écrites par des nobles de Zante. On le prévenait de l'arrivée de deux Français, dont l'un jeune, blond, grand et bien fait; et l'autre vieux, mais extrême partisan des principes innovateurs, ayant encore tout le feu de la jeunesse. Ces émissaires, disait-on dans ces lettres, après avoir parcouru toutes les îles Ioniques, doivent passer dans la Morée pour y soulever les Mainotes et les autres Grecs de cette péninsule. Leur dessein est, quand ils auront mis le trouble dans le pays, d'appeler les Français, sous le prétexte apparent de l'appaiser, mais dans le but réel de s'emparer de toute la Grèce. A ces nouvelles, le pacha furieux se hâta d'envoyer des gardes le long des côtes avec votre signalement, et l'ordre de vous égorger où l'on vous verrait aborder.

«Les hommes libres ont par-tout des amis. Je fus aussitôt averti de cet ordre impie: dès ce moment, je ne quittai point le rivage,

persuadé que ce serait sur la frontière des Mainotes que vous auriez la sage précaution d'aborder. En vous voyant, jugez quels ont été mes transports; jugez de ceux que j'éprouve en vous possédant. — O le plus sensible, le plus tendre, le meilleur des hommes! réplique Dimo, quelle reconnaissance pourrait jamais égaler un si grand service! Pardonnez une curiosité que chaque minute, chaque mot augmente; daignez nous apprendre le nom de notre bienfaiteur. Mais que dis-je? vous n'êtes point un homme, vous êtes pour nous un dieu tutélaire. — Ce que je fais pour vous, il n'est aucun de mes compatriotes qui ne l'eût également fait. Mon nom de famille n'est rien; content de celui de Mainote, je n'en veux point d'autre. Quant aux louanges que vous me prodiguez, elles ne me sont point dues. Les descendans des Spartiates remplissent leurs devoirs, et voilà leur récompense. De plus grands intérêts excitent ma curiosité: Que fait l'armée d'Italie? que fait Buonaparte?

— « Ce général, répond Dimo, après quatorze batailles, et autant de victoires, est sous les murs de Vienne, et cependant négocie, dit-on, la paix avec l'Empereur.

— La paix avec l'empereur ! s'écrie le Mainote. L'empereur l'acceptera pour mieux se préparer à la guerre (1). Peut-on compter sur la parole des rois ? Le cabinet de Turin a fait aussi la paix. Qu'en est-il résulté ? l'assassinat des Français dans les villes, sur les grands chemins, l'organisation de nouvelles trahisons, de nouvelles armées pour fondre sur vos braves à la première occasion favorable. »

Etonné de trouver dans un pays isolé, et, pour ainsi dire, sans aucune communication avec le reste de la terre, une personne si instruite, Dimo lui demanda d'où il avait acquis tant de lumières sur les affaires d'Italie. Le Mainote lui répondit que, frappé de la renommée de Buonaparte, son père l'avait envoyé, l'année dernière, à Milan, auprès de ce général pour le féliciter, au nom des descendans de Sparte ; mais qu'étant arrivé durant la chaleur de la guerre, au moment où ce grand homme était par-tout, et ne se trouvait nulle part,

(1) L'accomplissement de la prédiction de Beyzandé prouve combien les hommes qu'on nous représente comme des ignorans, des sauvages, l'emportent quelquefois en prévoyance sur les hommes les plus éclairés.

il lui avait écrit une lettre, et s'en était retourné sans aucune réponse.

— Quoi ! s'écrie Dimo, c'est vous qui écrivîtes à Buonaparte cette lettre, qu'il fit traduire du grec en italien, et que j'ai lue imprimée à Milan ! Vous êtes donc le fils du bey ? — Oui, je le suis. A ces mots, ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre, se serrent mutuellement les mains, et gardent un moment le silence. — Buonaparte, reprend Dimo, n'a point laissé votre lettre sans réponse ; c'est nous qu'il a chargés de vous l'apporter, et de vous la remettre en mains propres : la voilà !

Le Mainote reçoit la lettre, reste accablé d'étonnement et de joie; il lit l'adresse : « *Au chef du peuple libre des Mainotes.* » Je sais, dit-il, que c'est la réponse à ma lettre; mais, quelle que soit mon impatience, comme elle est adressée à mon père, je ne l'ouvrirai point; demain matin il doit descendre de son château, et me venir voir avec mes frères ; je la lui remettrai.

La nuit était bien avancée ; et la conversation allait s'éteindre, quand Dimo reprend la parole : « J'ai à vous révéler un secret dont vous serez sans doute agréable-

ment surpris. Nous sommes Français par attachement et par adoption, étant Corses ; mais nous sommes aussi Grecs, et non seulement Grecs, mais vos compatriotes. Nos parens sont des Mainotes. Vous allez en juger à la manière dont nous parlons votre langue. Le fils du bey fut saisi d'une admiration nouvelle, entendant les deux commissaires parler aussi bien que lui leur langue vulgaire; ce qui l'étonnait davantage, c'était la facilité avec laquelle, si jeune encore, s'annonçait Stephanopoli. Dès ce moment, plus de réserve. La conversation allait devenir plus animée. On avait tant de choses à se dire ! mais la fatigue et l'approche du jour mirent un terme à un entretien d'autant plus intéressant, qu'il avait été rempli d'incidens imprévus, et qu'il préparait la voie aux grandes mesures, relatives à l'accomplissement de la mission la plus importante.

CHAPITRE XIX.

Le bey ouvre la lettre du général Buonaparte. Dimo *la traduit de français en grec. Portrait de ce général. Quelques détails sur les victoires des Français en Italie.*

Depuis quelque temps Dimo et sur-tout Stephanopoli n'avaient point goûté les douceurs du repos, ou n'avaient eu qu'un sommeil agité; mais, à dix heures du matin, ils dormaient encore profondément, quand le bey vint les réveiller, accompagné de ses trois fils et de plusieurs Mainotes. On ne leur donne point le temps de se lever; mais on se précipite sur leurs lits; on se dispute le plaisir de les embrasser. Dès qu'ils furent levés, le premier soin du bey (1) fut d'ouvrir la lettre de Buonaparte. Elle était en français, ainsi conçue :

(1) Il n'avait plus la qualité de bey, comme nous l'avons dit plus haut, mais il en conservait le nom chez les Mainotes.

Le général en chef de l'armée d'Italie, au chef du peuple libre de Maina.

CITOYEN,

« J'AI reçu, de Trieste, une lettre dans laquelle vous me témoignez le desir d'être utile à la République Française, en accueillant ses bâtimens sur vos ports. Je me plais à croire que vous tiendrez votre parole avec cette fidélité qui convient à un descendant des Spartiates. La République Française ne sera point ingrate à l'égard de votre nation; quant à moi, je recevrai volontiers quiconque viendra me trouver de votre part, et ne souhaite rien tant que de voir régner une bonne harmonie entre deux nations également amies de la liberté.

Je vous recommande les porteurs de cette lettre, qui sont aussi des descendans des Spartiates. S'ils n'ont pas fait jusqu'ici de grandes choses, c'est qu'ils ne se sont point trouvés sur un grand théâtre.

« Salut et fraternité.

« *Signé*, BUONAPARTE. »

Dimo traduisit sur-le-champ cette lettre

de français en grec. Il en donna plusieurs fois la lecture. Buonaparte, vu de près, n'est qu'un héros. A Maina, il semblait quelque chose de plus. « Quel est donc, s'écria le plus jeune des enfans du bey, quel est donc ce Buonaparte qui, du bruit de sa renommée, remplit toute la terre? Est-ce un Grec? — Non, répond Stephanopoli, c'est un Corse, né dans la même ville que nous : il est pourtant Athénien pour la politique, Spartiate pour la valeur, et Thébain pour la manœuvre militaire.—Est-il vrai que la victoire ne l'a jamais abandonné? — Oui, parce qu'il commandait à des Français. » Alors tout le monde, d'une voix unanime, invita Dimo à donner quelques détails sur les dernières victoires d'un peuple si célèbre.

« Les détails que vous me demandez, répond Dimo, sont gravés en traits de feu dans le cœur de tous les Français; ils sont un sujet d'entretien pour toute l'Europe; mais il est peu de personnes qui puissent en rendre un compte fidèle. Je n'ai point eu le bonheur de porter les armes sous Buonaparte. Stephanopoli, plus heureux que son oncle, a partagé les travaux de ce grand homme. C'est à lui qu'il appartient de satis-

faire votre curiosité. — Rien de plus doux pour moi, dit le jeune commissaire, que de retracer à des hommes libres l'immortel tableau des nouveaux triomphes de la liberté.

« Les armées coalisées de l'Empereur et du roi de Sardaigne s'avançaient par la rivière de Gênes, et menaçaient la France d'une invasion. Les phalanges républicaines, malgré leur bravoure, n'étaient point en état de résister à des forces supérieures. Ce fut alors que Buonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Italie. Il part de Paris comme un éclair, arrive, trouve nos braves dans un dénuement absolu de munitions et de vivres. Le soldat et les officiers n'avaient, pour toute ration, que neuf onces de châtaignes par jour; pour lit, que la neige; et pour boisson, que la glace qu'on faisait fondre dans des marmites.

« Un des premiers soins du général fut d'approvisionner l'armée de farine, de reconnaître la position de son armée et de celles des coalisés. Il commence par fondre sur l'armée impériale, forte de quarante mille hommes, sous le commandement du général Beaulieu. Il la défait, et la met en fuite, secondé par ses braves grenadiers, qui d'abord avaient

refusé le combat, mais qui, témoins de ses dispositions, tombent à ses pieds, et jurent de laver leur faute dans leur sang. Cette victoire fit connaître au soldat le génie du chef qui le commandait.

« Vainqueur des Impériaux, Buonaparte marche sur les phalanges du roi de Sardaigne : des forteresses hérissées de canons, des retranchemens formidables, des défilés occupés, rien ne lui résiste ; et, dans peu de temps, il force le roi à lui demander la paix aux conditions qu'il veut bien lui imposer.

« Cependant six armées autrichiennes marchent contre lui ; il se précipite, comme un torrent au-devant d'elles, franchit tous les obstacles, gagne quatorze batailles, fait plus de cent mille prisonniers, s'empare de la Lombardie, de Mantoue, de Rome, de Venise, est aux portes de Vienne. L'empereur demande la paix ; il se fait une suspension d'armes ; et, lors de notre départ de Milan, Buonaparte s'occupait de ce traité.

« Les victoires consécutives de l'armée d'Italie seront un problême très-difficile à résoudre pour nos descendans ; ils en attribueront avec raison la principale gloire au

général en chef et aux autres généraux qui commandaient sous ses ordres ; mais il n'est aucun de nos braves qui n'ait aussi sa portion de gloire à réclamer. A la bataille de Lodi, tandis que Buonaparte parcourait les phalanges républicaines, un boulet de canon tue sous lui son cheval ; il marche à pied : un grenadier le prenant par son habit, le tire en arrière : « Général, lui dit-il, tu me *barres* le chemin. — Ce n'est pas là ton poste, ajoute un autre grenadier, mais le nôtre : eh ! si tu nous étais enlevé, que deviendrait l'armée ? » Des soldats plus éloignés, témoins de la chûte du général, crurent qu'il était mort : « Il est mort, s'écrient-ils ! » A ces mots, ne consultant que leur rage, ils fondent sur les ennemis qui déjà prenaient la fuite, en font un carnage effroyable. Le général remonte à cheval, paraît dans les rangs, et s'écrie : « Camarades ! c'est assez de sang versé. » Général ! disent-ils : « Ce ne sont pas des Françaises qui les ont enfantés. » Ce n'est pas que nos braves fussent altérés de sang, mais ils étaient insatiables de gloire.

« Qui pourrait, même avec la mémoire la plus fidelle, raconter tous les traits d'hé-

roïsme et de générosité, qui ont illustré l'armée d'Italie? Elle avait ses héros dans tous les âges. A la bataille d'Arcole, dont Beyzandé vous a sans doute rendu compte, un tambour, qui n'avait encore que douze ans, tandis qu'il battait la charge, a la cuisse droite emportée d'un boulet de canon; appuyé sur le genou gauche, il continue de battre. Un grenadier veut l'emmener à l'hôpital: « Marche à l'ennemi, dit l'enfant; va, fais ton devoir; pour moi, je ne cesserai point de faire le mien. » En effet, il bat la charge jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang, il tombe, la tête sur sa caisse, et meurt.

« Ce dévouement, cet enthousiasme étoient les fruits de la conduite militaire et politique du général qui, sans cesse, conduisait nos braves à la victoire. C'est le même héros qui nous envoie vers vous pour vous témoigner l'estime qu'il porte au peuple de la terre, qui, seul, est demeuré libre au milieu d'une servitude universelle. »

— « Cieux! quel nouveau jour luit sur la Grèce! s'écrie un vieillard. Des commissaires de Buonaparte à Maina! les îles Ioniques au pouvoir des Français! Ah! dites au libérateur de l'Italie, que les Mainotes

n'attendent que son apparition dans ces parages pour fondre sur les tyrans, qui, depuis près de quatre siècles, dévastent la Grèce ; dites-lui que les descendans des Spartiates disputeront aux Français la gloire de concourir à l'affranchissement de tous les pays du Levant.

CHAPITRE XX.

Précis des changemens opérés dans l'état politique de Maina, et du gouvernement actuel de ce pays. Réfutation des reproches qu'on fait communément aux Mainotes.

Les commissaires, après avoir exposé dans un précis rapide les derniers travaux des Français en Italie, témoignèrent à leur tour le desir de connaître les changemens qui s'étaient opérés dans l'état politique de Maina, et le gouvernement actuel de ce pays. « Comment se fait-il, dit Stephanopoli, que vous ayez reconnu pour maître le despote de Constantinople, du moins en apparence? — Vous dites bien, en apparence, répond le fils du bey : nous, les escla-

ves d'un Turc ! Non, jamais les Mainotes n'ont souffert, ni ne souffriront de maître. Nous n'avons point cessé de nous gouverner nous-mêmes, et les Turcs ne mettent le pied dans Maina, que lorsque nous voulons bien le leur permettre. Nous payons, il est vrai, une rétribution à la Porte Ottomane, mais elle est volontaire. Eh ! savez-vous comment elle est parvenue à nous l'arracher ? Ce n'est point par la valeur, mais bien par les armes ordinaires des tyrans, la ruse et la perfidie.

Trois ans après la malheureuse expédition des Russes dans la Morée, le capitan Hassan pacha vint avec son armée navale pour chasser les Albanais qui avaient inondé tout ce pays, et ne comptaient plus l'abandonner. Lorsqu'il les eut expulsés de la Morée, il se présenta sur nos ports comme un ami, nous remercia des services que nous venions de lui rendre, en secondant son expédition contre les Albanais ; et, pour resserrer davantage les liens de la prétendue amitié entre son maître et nous, il invita les principaux des Mainotes à un dîner qu'il donna sur son bord. Repas funeste, où plût à Dieu qu'aucun des Mainotes n'eût

assisté ! Quelques-uns étaient d'avis de se refuser à cette invitation. « Qu'y a-t-il de commun, disaient-ils, entre nous et l'agent du premier despote de la terre ? Que veut-il? Nous remercier d'avoir, en sa faveur, cimenté l'esclavage de nos frères ! Que leur sert d'avoir chassé les Albanais, s'ils restent sous le joug de la Turquie ? Le pacha demande notre amitié? Qu'il commence par recouvrer lui-même sa liberté, et qu'il la rende à tous les habitans de la Grèce. Jusqu'alors nous ne devons rien accepter de sa part; les mets qu'il nous offrirait ne peuvent être qu'empoisonnés. »

Ce discours, dicté par la sagesse, fut applaudi ; mais les sollicitations de *Mavrogeni*, drogman du capitan pacha, l'emportèrent, et l'invitation fut malheureusement acceptée. Pendant le dîner, la conversation roula sur le gouvernement des Mainotes : enfin le pacha se déclare ; et, d'un ton de voix qui respirait l'orgueil et la perfidie : « Ce fantôme de gouvernement, dit-il, ne peut plus exister dans un pays entièrement soumis à mon maître : il n'en veut point à votre liberté ; il est trop jaloux d'avoir pour sujets des hommes tels que

vous ; mais l'exemple de votre fierté, de votre isolement, de votre prétendue indépendance, est outrageant pour le grand-seigneur, et funeste aux autres peuples ; conservez vos droits, c'est la récompense de vos vertus ; mais reconnaissez le souverain qui règne sur toute la Grèce ; consentez à lui payer un tribut, sinon. . . . »

Les chefs des Mainotes lancèrent sur le capitan pacha des regards foudroyans : s'ils n'eussent consulté que leur courage, leur réponse eût été sur-le-champ négative ; mais ils prirent en considération leurs familles et le reste de leurs compatriotes. Ils tremblent que, par une surprise, par une trahison nouvelle, ils ne soient tout-à-coup attaqués et taillés en pièces : « Pacha, dit l'un d'entre eux, ce que tu demandes n'est point en notre pouvoir ; nous ne devons, ni ne voulons rien contracter sans le consentement du peuple. Et nous aussi nous avons un souverain ; mais, ce souverain, c'est nous. Laisse-nous consulter la volonté du peuple ; tu ne tarderas point à connaître sa réponse. » Ce langage était moins un signe d'obéissance qu'une menace. « Je vous permets, répond avec orgueil le capitan

pacha, de consulter votre peuple ; mais vous ne sortirez d'ici qu'après m'avoir donné chacun vos enfans pour otages. » A ces mots, des larmes de feu se précipitent des yeux des Mainotes ; ils poussent tout à la fois ce cri d'horreur : « Tu les auras. » Aussitôt ils font venir leurs fils, et les laissent à leur place.

Descendus à terre, ils convoquent le peuple, lui font part du stratagême infâme et des volontés du pacha. « Vous n'accepterez point ces conditions, disent-ils ; périssent nos enfans, plutôt que de payer un tribut ! Eh ! qu'importent qu'ils vivent s'ils doivent être esclaves? Allons plutôt attaquer cette flotte odieuse ; brûlons ses bâtimens ; brûlons ce capitan perfide ; brûlons jusqu'à nos enfans ! Est-il pour eux une mort plus glorieuse ! Ils périront pour la liberté. » Le peuple fut vivement touché d'un si beau dévouement ; mais il ne voulut point consentir à ce cruel sacrifice. « Nous aimons tous également la liberté, dit un vieillard, dont la prudence était connue ; nous la préférons tous à la vie ; mais les jours de nos enfans ne sont point à notre disposition ; ils appartiennent à la patrie :

vous craignez de tomber dans l'esclavage? Rassurez-vous; ces mains ne sont point accoutumées à porter des chaînes; elles les auraient bientôt brisées. N'avons-nous plus nos pistolets, nos poignards, nos rochers, nos montagnes? Ayons le courage d'entendre les conditions qu'on nous impose; rachetons nos enfans, c'est sauver notre liberté. » Il dit; et, malgré l'opposition des chefs, son avis fut suivi.

Telle fut la capitulation : Les Mainotes consentirent à reconnaître un bey parmi leurs compatriotes, au choix du peuple, et un capitaine à chaque district, chargé de maintenir l'ordre, et de percevoir les impositions qu'ils feraient remettre au pacha de la Morée. Moyennant ces conditions, il fut convenu qu'ils resteraient libres comme par le passé, et maîtres de ne laisser entrer dans Maina aucune armée turque. Les habitans de Vitulo furent les seuls qui ne voulurent point reconnaître chez eux un capitaine, ni payer aucun tribut. Ce village est le plus considérable de Maina. Il appartient aux deux familles Médicis et Stephanopoli. Le capitan pacha ne se contenta pas d'avoir remporté ce léger triomphe : pour garant

du traité, il emmena ces enfans à Constantinople, où on les retint enfermés dans les Sept-Tours.

— A ces traits, qui ne reconnaît le génie ottoman, reprend Dimo? Ce n'est que par l'astuce et la violence que s'est formée et que se maintient cette puissance monstrueuse. — Gardez-vous bien de croire, dit le bey, que cette espèce de révolution ait introduit le moindre changement dans le caractère et les mœurs des Mainotes : ils sont toujours les mêmes; seulement à une liberté sans bornes a succédé chez eux une forme de gouvernement qu'ils n'avaient point connu jusqu'alors. Auparavant il n'y avait à Maina, pour tout tribunal, que l'opinion publique. S'il s'élevait un procès, les parties s'adressaient à un arbitre, qui, pour l'ordinaire, était un vieillard : son jugement était sans appel. Les jeunes gens sur-tout étaient châtiés avec sévérité. Avaient-ils commis une bassesse? ils n'étaient plus admis dans aucune société, ni aux exercices de leur âge : cette punition était d'autant plus rigoureuse, qu'ils étaient forcés de s'expatrier, pour se dérober au mépris de leurs concitoyens.

Les homicides étaient condamnés à un exil perpétuel, à moins que les parens du mort ne consentissent à les rappeler. En ce cas, le père qui avait perdu son enfant, invitait son assassin à dîner, l'embrassait, et lui parlait ainsi : « Tu m'as privé de mon « fils, je t'ai rappelé pour le remplacer ; je « t'adopte en ce moment. » Il n'arriva jamais que le père eût à se repentir de cette adoption.

A la vérité, pendant le temps que nous avons joui d'une liberté absolue, nous avons beaucoup souffert des dissentions intestines. Des querelles particulières entre deux familles puissantes de Maina partageaient ses habitans, nourrissaient des haines invétérées, allumaient des guerres qui cependant se terminaient toujours par l'entremise d'une autre famille puissante ; mais dans la chaleur même de ces guerres, s'il arrivait que le Turc osât s'approcher, toutes les haines particulières étaient oubliées, tous les Mainotes se réunissaient pour repousser l'ennemi commun. Quelquefois il se présentait avec des forces si considérables, qu'il n'aurait pas été possible de se mesurer en face. Que faisaient alors les Mainotes ? Ils conduisaient leurs

familles dans des lieux inaccessibles, avec les provisions et le peu de meubles qu'ils avaient ; ils laissaient entrer les ennemis sur leur territoire : c'est alors que, sortant de leurs rochers, de leurs souterrains, ils les surprenaient, les détruisaient en détail, et les forçaient à précipiter leur retraite après de grandes pertes ; aussi n'ont-ils jamais espéré de les subjuguer par les armes : toutes les forces de l'empire ottoman (et le capitan pacha le savait bien) auraient échoué dans l'entreprise de les asservir. Un moment d'imprudence a plus fait pour le Turc, que toutes ses armées. Ce n'est point qu'il nous ait ravi la liberté ; le tribut volontaire auquel nous avons souscrit, n'est qu'un garant momentané de la paix avec des hommes que nous regardons toujours comme nos ennemis, et à qui nous ne permettons jamais de mettre le pied sur nos frontières avec des armes.

Le bey et les quinze capitaines choisis pour maintenir la police dans l'intérieur de Maina, quoique investis de pouvoirs illimités, comme dans tout le reste de l'empire, n'en abusent point ; ils savent que le peuple a sans cesse les yeux ouverts sur

leur conduite, et, loin de lui porter ombrage, ils ne cherchent qu'à se concilier son estime et son amour : aussi le peuple, toujours reconnaissant envers ceux qui le gouvernent avec sagesse, leur fait-il un traitement dont la nature et la modicité honorent autant ceux qui le reçoivent, que ceux qui le donnent. Le principal revenu des Mainotes consiste dans le produit de leurs oliviers ; ils sont convenus d'en vendre l'huile à leurs capitaines respectifs, à un prix tel, que ces fonctionnaires publics trouvent, dans ce marché, un gain proportionné à leurs besoins ; ainsi le peuple et les capitaines, tout est content.

Le territoire de Maina est, du moins en grande partie, pierreux, et par conséquent peu fertile : nous ne vivons point dans un état d'abondance, comme les autres peuples de la Morée ; mais nous savons nous contenter du modique produit d'un travail opiniâtre. Le travail, un air pur, la santé, la concorde, la liberté, voilà nos biens. Avec eux nous sommes la nation la moins ambitieuse, et par conséquent la plus riche de la terre. »

— Voilà pourtant, s'écrie Dimo, voilà

les hommes qu'on calomnie dans tous les écrits et chez tous les autres peuples ! voilà ces prétendus brigands, qu'on représente comme des sauvages sans lois, sans mœurs, sans humanité !

— « Les autres peuples ! reprend avec transport le fils du bey, ils ne sont point nos juges compétens. Ce n'est point à des esclaves à juger les hommes libres. Eh ! qui pourrait nous connaître et nous rendre justice ? Un Allemand ? il fléchit les genoux, se traîne et rampe sous le bâton. Un Italien ? il se nourrit de messes, de miracles, de préjugés serviles. Un Espagnol ? il pâlit devant son inquisiteur. Un Anglais ? il ne calcule le poids d'un peuple que d'après celui de ses richesses. L'or est son premier juge comme sa seule idole. J'ai parcouru les différentes contrées de l'Europe ; elles sont toutes gouvernées par des maîtres plus ou moins apparens, alliés au tyran de Constantinople, par conséquent nos ennemis nés, puisqu'ils sont les amis de notre ennemi le plus implacable.

« On nous taxe de piraterie ? Est-on pirate pour vouloir défendre sa liberté ? Faudrait-il recevoir à genoux ces superbes

voisins, qui, dans tous les temps, se sont fait un jeu de dévaster la Grèce; ces religieux Maltais, dont les corsaires ont, pendant des siècles, pillé, ruiné, ensanglanté les îles de l'Archipel, sous prétexte que ses habitans étaient schismatiques, l'évêque de Rome les ayant séparés de son église, parce qu'ils n'avaient point voulu concourir à l'établissement du purgatoire, source de richesses pour sa cour et ses druides? Quand des bâtimens grecs, munis d'un passe-port du grand-maître de Malte, pris par ses corsaires et conduits dans ses ports, sont déclarés prise valable et légitime, quel est, entre ce grand-maître et nous, le vrai pirate? Interrogez *Pathmos*: quoique ce soit une des plus petites îles de l'Archipel, elle avait cependant sur mer plus de trente bâtimens marchands. Que sont-ils devenus? la proie des forbans de Malte, qui, au mépris du droit des gens, les ont tous pris. (1)

(1) Les corsaires maltais, pour détruire le commerce de Pathmos, usèrent d'un stratagême infâme. Les bâtimens de cette île, pour des services rendus à celle de Malte dans les circonstances difficiles, avaient reçu du grand-maître des passe-ports valables pour tous les temps. Que firent les cor-

« Et ce petit roi sarde, qui nous accuse aussi de brigandage, est-il moins coupable que les Maltais qu'il imite ? N'a-t-il pas aussi ses pieux voleurs, qui viennent, au nom du ciel, ravager et piller la Grèce ? Eh ! si nous armons, ce qui nous arrive fort rarement, un petit chébeck pour la secourir, il nous accuse, et nous donne des titres que lui seul mérite ! Grand Dieu ! est-ce là la récompense réservée aux enfans de cette nation qui répandit par-tout tant de lumières ? Mère infortunée des Lycurgue, des Phocion, des Aristide, tu donnas l'exemple de trop de vertus, pour n'être pas en butte aux persécutions du crime : le crime est monté sur le trône, et tes enfans n'ont eu d'appui que leur courage, et d'alliés que les ombres de leurs ancêtres. En effet, la Grèce opprimée a-t-

---

saires et les juges maltais, leurs complices ? A mesure qu'on s'emparait d'un bâtiment de Pathmos, ne pouvant disputer la validité du passe-port, on avait recours à cette ruse. On faisait comparaître les chefs du bâtiment devant les tribunaux ; on leur faisait l'interrogation suivante : « Credete Dio ? — Si. — Credete il papa ? — Nò. — Bona presa ; bona presa. » — « Croyez-vous à Dieu ? — Oui. — Croyez-vous au pape ? — Non. — Bonne prise ; bonne prise. » C'est ainsi qu'ils capturèrent tous les bâtimens de Pathmos.

elle quelquefois réclamé des secours? on l'a rebutée, que dis-je? blâmée de ne point souffrir assez patiemment le joug de son tyran, qui, de son côté, finissait par l'écraser, de manière à l'empêcher de relever la tête. Eh! croyez-vous que la France fût mieux traitée, si elle venait à succomber dans sa lutte contre les rois?

« Nous, qui sentons couler dans nos veines un sang tout différent de celui de nos voisins; nous que la nature, l'éducation, les localités, et sur-tout l'union, rendent inaccessibles à la tyrannie, devons-nous être étonnés que les tyrans nous accusent? Eh! pensez-vous que cette accusation soit dictée par un motif d'humanité? Voyez, depuis sept ans, l'état de la plus grande partie de l'Europe. A peine la nation française a-t-elle voulu briser ses fers, que des serpens couronnés ont enveloppé le berceau de sa liberté naissante; mais l'Hercule gaulois a pris sa massue, et les a tous écrasés. Puisse-t-il parvenir jusqu'à nous! Ce n'est que dans sa loyauté, que dans ses principes, que nous pouvons avoir confiance: il nous en a trop coûté de nous en rapporter à d'autres. »

En prononçant ces derniers mots, le bey pousse un soupir : Dimo en devine aussitôt la cause. « Il n'est point de Grec, dit-il, il n'est point d'homme ami de la justice et de la sincérité, qui ne partage vos regrets. Vous n'avez parlé jusqu'ici que des Maltais, que des Turcs ; mais les Russes..... Le bey ne laisse point achever Dimo. — Les Russes, s'écrie-t-il, sont nos plus cruels ennemis. Dans la dernière guerre, ils nous ont trahis, livrés, sacrifiés. — Des écrivains français, reprend le commissaire, ont osé imputer à votre lâcheté, et à celle des autres habitans de la Morée, la retraite précipitée des Russes. Je sais que tout ici dément cette assertion perfide ; mais, sur la foi de ces historiens infidèles, la terre entière est trompée : c'est à vous à rétablir les faits. Nous n'avons, jusqu'à ce jour, entendu que les récits des deux cours vos ennemies, ou de leurs partisans ; parlez à votre tour, et, quoi qu'il en coûte à votre sensibilité, daignez-nous raconter la cause et les détails de la catastrophe dont plus de cent mille Grecs ont été les victimes. »

CHAPITRE XXI.

Détails inconnus sur la conduite du comte ORLOW *dans l'expédition de la Morée. Massacre que font les Albanais-Turcs de ses habitans, même dans une église. Conduite d'*ORLOW *en d'autres contrées du Levant, opposée aux intentions favorables de* CATHERINE *envers les Grecs. Dévouement héroïque et sort d'*ANDRUZZO, *livré par les Vénitiens au Grand-Turc.*

« ET moi aussi, dit le Bey, j'ai combattu sous les drapeaux du comte Orlow; il nous avait promis d'arracher au Turc la Morée, et de la rendre indépendante. Certes, nous aurions dû suspecter ses intentions, dès le premier moment qu'il se présenta sur nos parages, que nous allâmes le voir et reconnaître la force de son armée. Pour accomplir ses prétendus desseins, il n'amenait avec lui qu'un petit nombre d'hommes: sa principale ressource était donc dans notre dévouement et notre courage. Qu'on

parle aux Grecs de liberté, soudain tout s'arme, tout vole. Hélas! ce ne sont point les despotes, ni leurs généraux, qui la donnent.

« Le comte feignit d'applaudir à notre zèle, et d'écouter nos avis : il fut convenu que les chefs de Maina et ceux du reste de la Morée se concerteraient ensemble, et prendraient les mesures nécessaires pour occuper les postes les plus importans, et sur-tout le passage de l'isthme de Corinthe; que les Russes occuperaient le golfe de Lépante par quelque frégate ou vaisseau de ligne, afin de couper le passage par mer aux Albanais-Turcs. Orlow accueillit ces propositions. Le perfide ! ses regards semblaient fixés sur la Morée, tandis que son cœur était tout entier dans la Crimée. Séduits par ses promesses, nous descendons à terre. Quelle est notre surprise ! Le même jour, sans attendre la réunion des Grecs, sans nous prévenir en aucune manière, il attaque la ville de Coron, marche sur Navarin et sur Modon: à cette nouvelle, nous ne dissimulons point notre étonnement et nos craintes ; mais nous faisons aussi une sortie : nous nous

rendons maîtres de Calamata, de Misitra, et marchons sur Tripolizza, lieu de la résidence du pacha.

«Le succès avait couronné les premières attaques des Russes; Navarin était tombé en leur pouvoir, et Modon était sur le point de se rendre, quand tout-à-coup cent cinquante mille Albanais-Turcs fondent sur la Morée, mettent à feu et à sang tout ce qui se présente. Orlow s'embarque précipitamment, et nous laisse aux prises avec ces hommes féroces, devant lesquels nous sommes forcés de battre en retraite, mais toujours en combattant. Que de ravages, que d'atrocités signalèrent le passage de ces tigres! Les habitans de l'intérieur de la Morée, qui ne s'attendaient point à un assaut si imprévu, qui même n'étaient point instruits du débarquement des Russes, étant la plupart désarmés, ne purent opposer aucune résistance, et furent taillés en pièces. Les barbares ne respectèrent pas même la maison du seigneur : pendant qu'un missionnaire prêchait dans une église où il avait attiré un grand concours d'auditeurs, ils arrivent : les auditeurs, le missionnaire, tout est massacré, à l'ex-

ception de cinq hommes. Au carnage il n'échappa qu'un petit nombre de Grecs, qui eurent le temps de s'embarquer et de se réfugier dans les îles Ioniques, ou de gagner les villages situés sur les montagnes, où les Turcs n'osèrent les attaquer.

« D'après cette conduite des Russes, comment des historiens, un peu jaloux de la vérité, ont-ils pu jeter sur les habitans de la Morée toute la faute de cette expédition malheureuse ? La suite des événemens ne leur prouvait-elle pas assez que le comte Orlow n'avait paru dans l'Archipel que pour y opérer une diversion, y tenant les Turcs en échec, pour affaiblir leur armée du côté de la mer Noire? Après avoir brûlé la flotte de l'ennemi dans le port de Zessimé, qui l'empêchait de s'emparer de la Morée, de Candie, de Négrepont et de la Romélie même, s'il avait voulu encourager les Grecs? Mais au contraire, s'il a paru sur leurs côtes, ce n'était que pour les soulever, et les abandonner ensuite à la fureur des Turcs; perfidie d'autant plus atroce, qu'elle contrariait formellement les intentions de l'impératrice, bien connues par l'aveu du prince Suvalow en plein sénat de Ve-

nise. Sur l'invitation du sénat tendante à faire accorder aux Grecs, par Catherine, quelques soulagemens : « Vous ne sauriez croire, répondit ce prince, combien l'impératrice est affectionnée envers eux. Qui ne sait avec quelle prédilection elle a toujours traité tous les Grecs (1)? témoins les cinq cents enfans, que, conformément à à son vœu, le comte Orlow, dès son arrivée aux îles de l'Archipel, choisit dans la Grèce, et fit envoyer à Pise, pour y être élevés aux frais de l'impératrice, et transportés, après leurs études, à Pétersbourg, où ils ont été promus au grade d'officier. » Mais les agens, les généraux de Catherine, sur-tout le comte Orlow, étaient bien loin d'avoir les mêmes dispositions envers nous.

« N'est-ce pas avec la même perfidie que

(1) Dans toutes les circonstances, Catherine a témoigné le plus grand attachement aux Grecs. On lui reproche même de l'avoir quelquefois poussé jusqu'à la faiblesse, notamment envers un prince grec, qu'elle avait reçu dans sa cour, et comblé de ses faveurs. Ce favori en abusa ; il commit une faute impardonnable : au lieu de le faire punir suivant la rigueur des lois, l'impératrice ordonne de lui donner l'argent nécessaire pour sortir de ses états. Elle ne pouvait se résoudre à punir un Grec.

ce général s'est comporté envers les malheureux habitans de *Lemnos* ? Il y débarque avec sa flotte, les fait insurger, ne leur permet pas de s'emparer de l'unique forteresse que les Turcs possédaient dans cette île, et tout-à-coup met à la voile, en les abandonnant à la merci des Turcs. Le capitan pacha fond sur Lemnos, condamne à la mort l'évêque et les trois cents principaux habitans de l'île.

« A *Cos* débarquent quatre-vingt-huit Grecs, qui se joignent sur mer aux Russes, combattent les Turcs, enlèvent leur camp et sept pièces de canon. Ils s'avancent pour aller battre le fort : les Russes partent. Que pouvaient faire quatre-vingt-huit hommes contre huit cents Turcs à cheval et mille hommes d'infanterie ? Déterminés à périr plutôt que de se rendre, ils font des Turcs un carnage horrible, et meurent tous, les armes à la main.

« Que de fois ce même Orlow n'a-t-il pas joint envers nous le mépris à la perfidie ? Un bâtiment grec marchand, armé en guerre, ayant à son bord un détachement de Russes, commandé par un lieutenant de cette nation, rencontre six galiotes

turques sur les côtes de l'île de Mytilène; le lieutenant, épouvanté à l'aspect de forces si supérieures, veut se rendre : « Si tu parles de te rendre, lui dit le capitaine grec, en lui montrant son pistolet, je te brûle la cervelle. » Le combat s'engage ; deux galiotes sont coulées à fond ; les autres, bien maltraitées, prennent la fuite. Comment fut récompensé ce dévouement sublime? Orlow donna le grade de capitaine au lieutenant russe, avec la croix de Saint-Georges ; au capitaine grec, il ne présenta que six piastres, que ce brave marin refusa hautement ; il tourna le dos au général, et jura de ne plus servir de tels hommes.

« Ce général, accoutumé à commettre de pareilles injustices, l'était aussi à de pareils refus ; dans le temps qu'il bombardait le fort de Mytilène, il débarqua, entre autres, un jeune Grec à la tête de cent de ses camarades ; celui-ci battit les Turcs, prit la queue et le drapeau du pacha. Orlow lui demande son nom, son pays. — Je suis natif de la Morée, répond le jeune homme: — Tiens, voilà cent piastres pour ta récompense, mais à condition que tu ne diras point que tu es Moraïte. — Je suis Moraïte

pour la vie, réplique fièrement le Grec; garde tes piastres. » Il dit, et se retire.

« La conduite d'Orlow était bien loin d'avoir l'approbation de tous ses collègues. L'armée russe étant réunie à *Paros*, le général *Spiritow*, après lui avoir reproché le bombardement de Mytilène : « Quelle est donc ton intention, lui dit-il, en portant ainsi par-tout le fer et la flamme, en nous déshonorant même à la face des Turcs ? » Orlow, pour toute réponse, s'embarque, vient en Toscane, et partage, au milieu des plaisirs, entre Livourne et Pise, les trésors qu'il avait pris dans le Levant.

« On ne doute point que, si le général Spiritow eût eu le commandement en chef de l'armée russe, la Grèce n'eût été délivrée ; mais Orlow, loin de songer à tirer ses habitans de l'esclavage, n'avait d'autre but que celui de les dégoûter de la liberté, ou plutôt de les sacrifier à l'accomplissement de ses vues ultérieures. Quant à son expédition de la Morée, il est démontré qu'il ne s'y était présenté que pour faire prendre le change à la Porte Ottomane, pour aller ensuite envahir la Crimée, et se rendre maître de la mer Noire. Le dirai-

je? les Turcs mêmes ont montré dans cette guerre beaucoup plus de franchise et de loyauté envers les Grecs, que les généraux de Catherine. De part et d'autre, les meilleurs matelots étaient des Grecs. Un bâtiment grec, au service des Turcs, sauva la vie au capitan Hassan pacha, qui avait échoué en voulant se sauver. Le capitan n'oublia jamais ce trait de générosité ; en reconnaissance de ce service, il protégea les Grecs dans toutes les occasions, tandis que le capitaine Panagiotti Alexopulos, qui brûla la flotte ottomane à Oxzaxow, mourut, quatre jours après, d'une mort violente.

« Eh! que ne pardonnera-t-on pas au cabinet de Pétersbourg et de Constantinople, quand les Vénitiens eux-mêmes donnent l'exemple de la plus atroce perfidie ? Ces mortels ennemis des Turcs, pour leur sacrifier un Grec, n'ont-ils pas violé tous les droits ?

« Leur conduite envers Andruzzo n'est-elle pas un des premiers chefs du long acte d'accusation contre ce gouvernement, d'autant plus tyrannique et féroce, qu'il empruntait le masque de la liberté. Andruzzo,

à la vérité, méritait, plus que tout autre, leurs persécutions : c'était un des hommes les plus braves, les plus justes de nos jours. Né dans la Livadie, il avait déployé, dans sa jeunesse, de vrais talens, et sur-tout un grand courage ; il obtint la charge de capitaine en chef des Armatollis, gardes des champs, corps de troupes chargées de maintenir le bon ordre dans les campagnes, à la solde de la Porte Ottomane.

« Ses qualités militaires et morales ne tardèrent point à lui susciter des jaloux : on le représenta sous les couleurs les plus suspectes au gouvernement. Le visir connaissant les talens d'Andruzzo, et l'influence qu'il avait sur tous les habitans de l'Albanie grecque et de l'Epire, n'osa le persécuter ouvertement ; il attendit le moment favorable pour s'en débarrasser, à la manière des tyrans, par la trahison. Andruzzo n'ignorait point les dispositions du visir à son égard ; mais il attendait aussi le moment propice pour venger les Grecs des outrages de la Porte. Il avait médité un vaste plan d'insurrection contre les Turcs ; mais il se gardait bien de le communiquer au gouvernement vénitien, qui, par la suite,

n'a que trop justifié ses soupçons. Il en retarda l'exécution jusqu'à l'arrivée des Russes dans la Morée ; alors il choisit cinq cents jeunes Grecs des plus braves, se met à leur tête, pénètre dans cette péninsule, se porte à Maina pour s'unir aux forces coalisées contre les Turcs. Il arrive ; mais les Russes n'y sont déjà plus ; ils ont fait voile vers Livourne, où ils sont allés se délasser, au sein de la volupté, d'une guerre qu'ils ont insidieusement allumée, et dont les Grecs devaient être les seules victimes.

« Obligé de retourner sur ses pas, Andruzzo se rend à Tripolizza, demande un passeport au pacha, qui le lui accorde pour lui et pour les braves qui l'accompagnent ; mais il donne en même temps des ordres secrets de leur couper la retraite, et de les tailler en pièces. Il part, s'avance vers l'isthme de Corinthe, le trouve occupé par un grand nombre de Turcs, tant cavaliers que fantassins, qui l'attaquent avec leur impétuosité naturelle. Andruzzo, sans se décourager ni perdre son sang froid, se replie adroitement vers la plaine ; les Turcs, le croyant battu, le poursuivaient et le chargeaient plus vivement, quand tout-à-coup Andruzzo

fait prendre aux siens une position avantageuse, et leur adresse ces paroles : « Mes amis, mes camarades, voici le moment de nous distinguer ; fondons sur l'ennemi avec le courage ordinaire qui nous guide, et nous le détruirons. » Il dit, marche, attaque, enfonce ces nombreuses phalanges, les bat, les tue ou les disperse.

« Andruzzo, après cette victoire, se replie sur Maina, et, sans s'arrêter un instant, continue sa route pour Patras, dans l'espoir de s'embarquer. Eh ! que de flots de sang coûta ce trajet aux Turcs ! Ils s'étaient réunis en grand nombre pour détruire, à quelque prix que ce fût, cette poignée d'hommes. Andruzzo, toujours les armes à la main, voyant la difficulté de se rendre à Patras, se porte à Catacolo, où, après trois jours et trois nuits de combats, le lendemain du quatrième jour, au lever de l'aurore, il mit en pleine déroute l'armée ennemie, et ne s'empara que de ses vivres. S'étant mis dans une position où il n'avait rien à craindre, il fit le dénombrement de ses guerriers, trouva qu'il n'en avait perdu que cent, tandis que le nombre des ennemis tués, de leur propre aveu, s'élevait à

quatre mille. Content d'avoir battu l'armée ottomane, et las de fatiguer ses braves en les faisant marcher encore une fois à travers les combats pour passer l'isthme, il attendit l'arrivée de bâtimens pour les transporter à Zante, à Cefalonie ou à Preveza, où il débarqua lui-même avec une partie de sa troupe. Là, pendant quelque temps, il vécut en paix au sein de sa famille, environné de soupçons, mais inaccessible à la crainte; enfin, quinze ans après, sorti de ses foyers pour aller faire un voyage en Russie, il fut arrêté par les Vénitiens aux bouches du Cataro, et livré aux Turcs, qui le conduisirent chargé de fers à Constantinople : là le visir le fit mettre au bagne, où il est encore maintenant.

« Où donc sont les hommes sur lesquels nous pouvons compter, que nous pouvons sans crainte recevoir dans nos foyers? Qu'ils se présentent libres, ils seront accueillis en frères. Si l'on calomnie les Mainotes, c'est qu'on les redoute. Il n'est point de gouvernement arbitraire qui ne soit intéressé à notre perte. Ce n'est point à nos possessions qu'ils en veulent, ce n'est qu'à nos vertus, qu'à nos principes. Nous bravons la féro-

cité de la Porte; mais nous ne sommes pas exempts d'inquiétude. Nous craignons que la paix conclue entre deux puissances, jusqu'ici rivales, ne soit durable; qu'elles ne finissent par contracter une alliance offensive et défensive contre la France, ou, pour mieux dire, contre la liberté, qu'ils regardent comme leur plus mortelle ennemie. Si les peuples se sont coalisés pour renverser les trônes, que faut-il attendre des premiers despotes de la terre, si ce n'est une coalition monstrueuse pour les défendre? Ah! si le directoire français connaissait, comme nous, les gouvernemens turc et russe, il ne leur donnerait pas le temps d'exécuter leur projet; le pavillon tricolor aurait bientôt flotté sur la Morée et sur le reste de la Grèce, sans laquelle vous ne pouvez conserver les îles Ioniques. »

Stephanopole et G. del.

Guyot dir

Vue du Village de Marathonice et des Ruines de Gythium

CHAPITRE XXII.

Visite des monumens de Maina. Débris d'un ancien pont. Situation et maisons de Marathonice. Figures en marbre dans les greniers de Beyzandé, entre autres, la statue de la liberté, donnée à Paris au général BUONAPARTE. *Discours énergique du jeune fils de Beyzandé. Détails du dernier combat contre les Turcs.*

LES discussions politiques, la direction des ressorts secrets qui font mouvoir les destinées des peuples, sont un sublime et délicieux amusement pour le sage, dont la première étude est le bonheur de ses semblables; mais elles sont loin de remplir un cœur que l'amour possède. Aussi le malheureux amant de Lucrèce, après avoir payé le tribut de joie et d'affection que tout homme sensible doit au pays natal de ses aïeux, se sent-il dévoré d'une flamme d'autant plus cuisante, qu'elle venait d'être plus long-temps concentrée. C'est en vain qu'il avait recueilli toutes ses forces pour

lutter contre cette passion funeste ; sa résistance même ne servait qu'à l'irriter et l'accroître. Les deux premiers jours après son arrivée à Maina, son imagination, puissamment distraite, avait mis un frein à ses regrets ; le troisième jour ils l'emportèrent.

Le soleil était déjà sur le point de terminer sa carrière ; Stephanopoli s'adresse à Démétrius, second fils du Bey : « Allons, dit-il, allons voir la campagne ; la promenade m'est nécessaire. » Démétrius s'aperçoit de son trouble, mais il en respecte la cause, que Dimo lui avait secrètement fait connaître ; il le prend par le bras, et l'entraîne comme un malade. Le grand air, l'aspect des productions de la nature, dissipent, ou du moins soulagent la mélancolie. Stephanopoli l'éprouve : ses premiers regards s'attachent aux chaumières qui composent le village. « Pourquoi, dit-il, des habitations si étroites, si peu commodes ? — Pour ne point tenter l'ambition des Turcs. Exposés chaque jour à leurs attaques en quittant nos foyers, nous n'avons presque rien à perdre. »

Ils s'avancent du côté de la mer, dans

l'ancienne île de *Cranaë*, qu'on appelle aujourd'hui *Marathonice*, en français, île de *Fenouil*. A trois pas du bord de la mer, on voit les débris d'un ancien pont, qui servait de communication de l'île à la terre ferme, et dont la destruction remonte à une époque inconnue. Quelle solitude ! quel silence ! Ce n'est plus cette île bruyante où se tenaient, à l'abri des vents, les vaisseaux et les galères de Lacédémone, où le perfide Pâris vint jouir des premiers fruits d'un enlèvement qui mit en feu l'Europe et l'Asie ; c'est un désert qui sert de port au village de Marathonice.

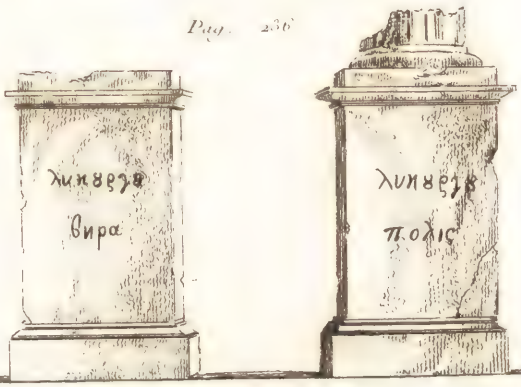
La situation de ce village est la meilleure preuve de la sagesse et de la prévoyance d'un peuple, que des écrivains infidèles représentent comme ignare et sauvage : il est bâti sur des rochers qui dominent la mer, et qui le rendent imprenable du côté de la terre : ses maisons sont de pierres et de terre rouge ; elles n'ont qu'un étage : il en est même plusieurs qui n'ont que le rez-de-chaussée. Au-dessus de cette barrière de rochers s'élève une colline, où l'on est forcé de gravir de cailloux en cailloux. Stephanopoli ne connaît point d'obstacles

lorsqu'il s'agit de s'instruire ; il veut parvenir jusqu'au sommet de la colline : là, quel spectacle s'offre à ses regards ! deux vastes plaines, dont l'une est couverte de moissons, de cotonniers et de peupliers, le long d'une petite rivière qui la traverse ; l'autre est parsemée de ruines (1) jusqu'à la mer. « On prendrait ces ruines, dit Stephanopoli, pour celles d'une ville. — Vous ne vous trompez point, répond Démétrius ; ce sont les débris de Paléopolis. — Quoi ! de cette ville autrefois si fameuse sous le nom de Gythium ? Hâtons-nous de descendre vers ces ruines ; il n'est rien qui m'intéresse davantage. » Il ne songeait point qu'il était déjà nuit ; il fallut remettre au lendemain cette visite.

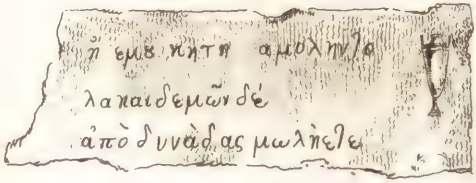
A leur retour, au milieu des rochers dont ces sentiers étaient hérissés, Stephanopoli cherchait s'il ne trouverait point quelque inscription, qui lui indiquât la pierre connue sous le nom d'*Oisive*, et qui, suivant le témoignage des anciens,

(1) Choiseul ne fit qu'entrevoir ces ruines, en côtoyant sur mer cette frontière de Maina, d'après le témoignage d'un savant qui voyageait avec lui.

Pag. 236



Pag. 238



Canot sculp.

devait être aux environs de Marathonice. On dit qu'Oreste dut au bonheur de s'asseoir sur cette pierre la guérison de sa démence. « Eh ! quand je la trouverais, se disait l'amant de Lucrèce, elle ne mettrait point un terme à ma souffrance. » Néanmoins il s'arrêtait à chaque morceau de marbre dont les formes antiques paraissaient devoir exciter sa curiosité. — « Puisque vous témoignez tant d'empressement à voir des pierres de cette nature, dès notre arrivée, je vous en montrerai, dans nos greniers, de bien plus précieuses. » En effet, dès qu'ils furent rentrés à la maison, Démétrius le conduisit à l'un de ces greniers, où Stephanopoli, entre autres bustes, remarqua celui d'un guerrier à cheval, avec une pique à la main, foulant à ses pieds un ennemi renversé, sans aucune inscription; sur d'autres marbres on voyait des traces d'armure, une tête, un bras, avec des inscriptions que le temps avait effacées. «O ciel ! que vois-je? s'écrie tout-à-coup Stephanopoli en s'élançant sur un morceau de marbre, la statue de la Liberté! » Elle tenait à sa droite une longue pique, et à sa gauche un code surmonté d'une cou-

ronne de laurier, ayant ces mots pour devise : νίκη, ἢ θάνατος, *la victoire ou la mort*. A cette inscription, il reconnut que c'étaient les armes de Lacédémone. Elle était dans une petite niche, et on l'avait trouvée au temple de la Victoire, dans les ruines de Gythium. Sur-le-champ il emporta cette petite statue, et se hâta de l'aller montrer à son oncle. Dimo l'embrassa avec la même joie et la même vénération qu'on embrasse une mère ; il pria Démétrius de la lui donner, pour en faire un présent au général Buonaparte : sa demande fut accueillie ; et Dimo, de retour à Paris, s'est empressé de la remettre au héros qui sait si bien propager le culte de cette déesse. (1)

La conversation roula sur ces marbres : les deux commissaires sont très-versés dans la connaissance de l'histoire ancienne de leur pays ; mais, du temps de Sparte, les événemens mémorables se succédaient en si grand nombre et avec tant de rapidité,

(1) Le général Buonaparte, en recevant cette statue de la Liberté, dit à Dimo : « Elle a l'air d'une sainte. — Vous ne vous trompez point, reprit le vieillard ; c'est la première de toutes les saintes. »

Chiaiopoli del. Guyot f. Sculp.

qu'il est presque impossible d'assurer ce que représentent ces monumens, vu que les inscriptions sont effacées, et qu'ils n'ont point ces attributs distinctifs, que l'histoire ou la fable donne à des hommes ou à des sujets connus. Cependant Stephanopoli forme des conjectures; il passe en revue tous les grands hommes, tous les beaux traits qui ont honoré Lacédémone. Comme il ne fait que de sortir de ses études, il les a, pour ainsi dire, sous sa main; il ne néglige aucun détail qui puisse diriger son jugement. « Où étaient ces morceaux de marbre, dit-il à Démétrius, et quelle était leur position, lorsque vous les avez trouvés? — Ils étaient ensevelis au milieu des ruines que nous irons visiter demain, et placés dans des niches, pareillement bâties en marbre, que vous verrez, ainsi que de grandes colonnes et des statues plus dignes peut-être d'exciter votre curiosité. »

On soupe. Vers la fin du repas, on porte des toasts : « A la santé des convives! à l'affermissement de la grande République, et sur-tout à la délivrance de la Grèce! » Le fils de Beyzandé prend le verre : « Et moi, dit-il, je bois à la santé des Mainotes, les

seuls hommes. » Il fut vivement applaudi de tout le monde; seulement son père lui représenta que les Français aussi étaient des hommes. — Aujourd'hui, réplique le jeune enfant : « Mais nous. . . . » On fut très-étonné de voir tant d'érudition et de sagacité dans un enfant de quatorze ans. — « Quoi ! vous ! dit Stephanopoli, en lui adressant la parole : Eh ! qu'êtes-vous pour traiter ainsi les autres? — Libres. — Crois-tu qu'il n'y ait que les Mainotes qui jouissent de la liberté ? — Je le crois, d'après ce que j'ai entendu dire à deux vieillards qui s'entretenaient sur cette matière, et prétendaient que, de tous les peuples, nous étions les seuls qu'on n'eût jamais pu subjuguer. — Tu regardes donc Maina comme imprenable ? — Sans doute, puisque nous y sommes. — Il te fallait arriver quinze jours plus tôt, et tu ne m'aurais point fait cette question. » Il dit, regarde son père, rougit, et n'ose continuer.

D'après la demande de Stephanopoli et la permission de son père, il reprend la parole. « Il y a quinze jours que les Turcs, au nombre de six cents, vinrent attaquer notre village, où il ne se trouve que cent cinquante hommes en état de porter les armes. Nous

n'attendîmes point leur attaque ; nous allâmes à leur rencontre ; et, sans perdre aucun des nôtres, nous les battîmes et les repoussâmes, après en avoir mis à mort plus de la moitié. Vois-tu, dit-il à Stephanopoli, vois-tu ces armes que je porte ? Ce sont celles d'un Turc que j'ai tué. » Il montre deux pistolets, un sabre et un poignard, le tout garni en argent. Son père, à l'invitation des commissaires, entre dans de plus longs détails sur cette expédition, et sur plusieurs autres qui l'avaient précédée. « Il n'y a pas long-temps, dit-il, que ce village existe ; c'est mon père et moi qui en conçûmes le plan pour mettre à l'abri d'une invasion cette frontière de Maina. Les Turcs des environs n'ont point vu, sans ombrage, s'élever ces maisons, et sur-tout cette forteresse, nouveaux garans de notre indépendance. Ils n'ont point osé d'abord nous attaquer ; mais bientôt, soit envie, soit séduction de la part des agens de la Porte Ottomane, ils ont fondu sur nous, comme un torrent qui se précipite du haut des montagnes. Nous en avons tué la moitié, et poursuivi le reste jusques dans leurs cabanes, que nous avons mises en cendres. Trois jours

après, même attaque, même défaite. Depuis ce moment, nous ne craignons plus nos voisins; mais nous sommes en garde contre les autres Turcs de la Morée. — Quoi! vous craindriez une attaque générale, dit Stephanopoli? — Nous l'attendons sans la craindre; mais qu'ils viennent, qu'ils paraissent, nous aurons bientôt offert en sacrifice à *Mahomet* ces nouvelles hordes de ses adorateurs. »

CHAPITRE XXIII.

STEPHANOPOLI *continue la recherche des monumens à l'entrée d'un défilé. Rocher où se trouve une inscription antique. Colonne de marbre que des ouvriers tirent d'une fosse. Amphithéâtre taillé dans le rocher, avec des inscriptions. Pierre sépulcrale. Récit de* STEPHANOPOLI. *Transports des jeunes Mainotes. Apparition et disparition soudaine de trois galiotes ottomanes.*

IL n'est point de passion, quelque forte quelle soit, qui ne s'amortisse un peu, sitôt que l'âme se partage entre elle et une

autre passion également violente. Pendant toute la nuit, dans l'esprit de Stephanopoli, l'image de Lucrèce eut à lutter contre celle des marbres qu'il avait vus la veille, et des ruines qu'il devait aller voir le lendemain: sa curiosité était égale à son amour. Il trouva cette nuit deux fois plus longue que les autres. A la pointe du jour il se lève, et vole à l'appartement de Démétrius: tout respire en lui son impatience. Démétrius se dérobe aux douceurs du repos, et s'apprête à le conduire à la plaine célèbre par les ruines de l'antique sœur de Lacédémone; mais, avant de sortir, il prend ses pistolets et son sabre: « Quoi! dit Stephanopoli, on a besoin d'être armé pour parcourir l'intérieur de Maina? — Non; mais nous sommes ici sur la frontière, et continuellement exposés à des combats imprévus. » Le commissaire prend aussi ses armes.

De Marathonice à la plaine, où se trouvent les ruines de Gythium, il y a tout au plus trois cents pas de distance; avant d'y entrer, il faut parcourir un défilé de trente pas, unique endroit par où l'on puisse pénétrer dans le village du côté de la terre:

à droite est la mer ; à gauche une chaîne de rochers qui s'étendent jusqu'à la forteresse du Bey, à un mille de distance du village : deux hommes de front seulement peuvent à la fois passer ce défilé. « C'est ici, dit Démétrius à Stephanopoli, qu'a péri dernièrement, par la main de nos femmes, un grand nombre de Turcs, qui s'obstinaient à forcer le passage ; ils ont été assommés à coups de pierres. » Cette remarque fit observer plus attentivement ce défilé à Stephanopoli ; il reconnut que ce n'était point la nature, mais la main des hommes qui avait ouvert ce passage, et vraisemblablement celle de Lycurgue. Sa conjecture fut appuyée sur cette inscription qu'il trouva sur ce même rocher, à la sortie du défilé : λυκέργε θύρα, *Porte de Lycurgue.* Le jeune commissaire jeta ses regards sur toutes les grosses pierres des environs, dans l'espoir d'y découvrir quelque autre inscription ; il n'en trouva point ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'en montrant à Démétrius celle qu'il avait découverte, il s'apperçut que ce Mainote ne connaissait pas même le nom du législateur de Sparte ! — « Comment, s'écrie-

t-il, vous ne connaissez point Lycurgue ! Vous, les vrais descendans des Spartiates, vous n'avez point conservé, par tradition, le nom de ce grand homme ! — Non. — Mon ami, ne perdons point le temps destiné à visiter les ruines : ce soir, je vous parlerai de Lycurgue.

En sortant du défilé, ils s'avancent vers la gauche, laissant la mer à la droite. Ils rencontrent d'abord des ouvriers occupés à tirer des entrailles de la terre une colonne de marbre, que la faux du temps avait respectueusement conservée : là, s'étaient réunis, à l'invitation de Démétrius, une vingtaine de jeunes Mainotes, enflammés du desir de s'instruire. Stephanopoli examina vainement cette colonne dans toutes ses parties, afin d'y découvrir quelque mot, quelque lettre. Il fut obligé de se contenter d'en prendre la mesure : sa longueur est de quatre toises, et son diamètre d'un pied et demi.

Près de cette fosse, est une espèce d'amphithéâtre taillé dans le rocher, et dont le frontispice conserve encore l'empreinte de plusieurs figures effacées par le temps. Stephanopoli était désespéré de ne trouver aucune inscription, lorsque Démétrius l'ap-

pelle, et lui montre deux piédestaux, sur lesquels étaient gravés des caractères grecs, bien conservés. Il approche ; il lit, est transporté de joie. Ici se trouvent ces mots : « λυκόργυ πόλις ; λυκόργυ θύρα : Ville de « Lycurgue ; porte de Lycurgue. » Ces piédestaux étaient à une toise et demie de distance l'un de l'autre.

Stephanopoli ne put contenir son trouble. « D'où te vient tant d'agitation ? lui dit Démétrius. — Ah ! s'écrie le commissaire, tu ne sais donc pas lire ! C'était la ville ; . . . . . c'était la porte. . . . » Il ne peut achever ; il se précipite tour-à-tour sur la colonne et sur les piédestaux, les embrasse, les baigne de ses larmes. Démétrius et les jeunes Mainotes le contemplaient en silence, partageaient son enthousiasme, et versaient aussi des pleurs. « Que ces pleurs me sont chers ! dit Stephanopoli : brave jeunesse ! vous partagez ma joie, et vous en ignorez la cause ! Vous allez la connaître ; je vais, dès ce moment, vous donner, sur Lycurgue, les détails que je vous avais promis seulement pour ce soir. C'est ici que je dois parler de ce grand homme, ici où tout respire sa présence. Mais auparavant reçois mon hommage, dit-il, en

se tournant vers ces marbres : O le plus sage des législateurs ! ô Lycurgue ! ô mon père ! je ne doute point que ton ombre ne protége ces lieux, puisque j'y trouve les monumens de ta gloire. Oui, c'est ton génie tutélaire, qui, jusqu'à présent, a garanti tes descendans de l'esclavage ; mais ce n'est point assez qu'ils aient conservé leur liberté ; fais qu'ils la puissent donner au reste de la Grèce!»

Il dit ; et s'adressant aux Mainotes, il raconte laconiquement les passages les plus importans de la vie et des lois de Lycurgue. A peine a-t-il achevé, que ces jeunes gens se disputent à l'envi l'honneur d'embrasser ces morceaux de marbre, et d'attacher leurs lèvres brûlantes aux inscriptions qui retracent le souvenir du plus grand homme de la Grèce, pour ne pas dire de la terre entière. Ils invoquent son ombre, la supplient de leur pardonner leur ignorance, et lui jurent de mourir plutôt que de ne pas briser le joug de leurs frères. Stephanopoli sourit à leur serment ; cependant il s'avance vers ces ruines.

Tout-à-coup à sa joie succède un mouvement de tristesse. Il s'arrête, reste immobile, les yeux fixés sur une pierre sépulcrale, où se

trouve l'inscription suivante : « ἡ ἐμὲ κήτη αμὸλην7ο , λακαιδεμῶνδέ ἀπὸ δυνὰδας μωλῆε7ε : » « Mon tombeau est pur, mais Lacédémone est souillée par les Dynastes. »

Qu'on s'imagine l'embarras, l'impatience, le tourment d'un homme qui, venant de consulter un oracle, n'en a reçu qu'une réponse vague, incertaine, ambigue : tels sont les sentimens qu'éprouve en ce moment le jeune commissaire. On l'environne ; on respecte son silence ; on partage sa tristesse, comme on partageait sa joie. Il eut beau passer, pour ainsi dire, en revue l'histoire de Lacédémone, il ne put rien découvrir d'assez positif pour asseoir un jugement sur cette inscription. Il présuma que c'était là le tombeau d'un des derniers généraux de Sparte, tels que Machanidas ou Nabis, qui tous deux furent vaincus par Philopemen, lequel s'empara de Lacédémone, et la soumit aux Achéens, dont il était le général sous la CXCVIII^e^ olympiade, l'an 188 avant l'ère chrétienne.

Peut-être cette inscription, qui cependant porte le caractère de l'antiquité, ne remonte-t-elle qu'au temps où Lacédémone passa sous le joug de la Turquie. Elle fit la

plus vive impression sur l'esprit des jeunes Mainotes. Au nom de Dynastes, leurs yeux s'enflamment de colère. « Lacédémone sera vengée, s'écrient-ils tous à la fois. — Quoi ! dit l'un d'entre eux, les îles Ioniques sont libres, et le Grand-Turc met encore au rang de ses états la Morée ! Achevons ce qu'ont commencé les Français, et régénérons toute la Grèce. Stephanopoli, si tu descends des Spartiates, fais-le paraître, et marche à notre tête ! »

Rien de plus aisé que d'enflammer le cœur de ces jeunes gens, rien de plus difficile que d'appaiser leur effervescence : il fallut, pour la calmer un peu, tout l'ascendant de Stephanopoli. « Votre courage, leur dit-il, m'inspire une confiance sans bornes ; je suis sûr qu'avec vous et vos jeunes camarades, je ferais la conquête de la Morée et de toute la Grèce : mais le moment n'est pas encore venu ; il n'est pas loin ; le drapeau tricolor, qui flotte sur les îles Ioniques, vous l'annonce. Amis ! ce n'est point assez de conquérir, il faut pouvoir conserver le fruit de ses victoires. Que feriez-vous seuls contre toutes les forces de la Turquie et des autres nations ses alliées ? — Apprends, dit l'un

de ces Mainotes, que nous n'avons jamais compté nos ennemis, et que, si nous n'avions jusqu'ici respecté les conseils de nos vieillards, nous aurions porté le fer et le feu à Constantinople, et par-tout où règne la tyrannie. La guerre pour nous est un jeu, et la mort une gloire : nous n'en sommes plus étonnés, d'après ce que tu viens de nous dire de nos ancêtres; c'est leur sang qui coule dans nos veines. Que n'avons-nous un de ces grands hommes pour nous conduire ! mais que Buonaparte paraisse, nous lui promettons par-tout la victoire ! Il n'est pas un jeune Grec qui ne s'empresse de venir partager ses triomphes : l'expédition de la Grèce entière ne sera pour nous qu'une promenade. Si Buonaparte ne peut quitter le théâtre de la guerre en Italie, nous te le répétons, marche à notre tête, faisons la conquête de la Morée et des îles voisines; et, après avoir franchi tous les obstacles, conduis-nous à l'armée française, pour y continuer nos triomphes : Spartiate, tu n'auras avec toi que des Spartiates. — Je vous le répète, reprend Stephanopoli, il n'est pas encore temps. — Jeunes guerriers, dit Démétrius, je suis à même de tout con-

naître ; quand le moment sera venu, je vous l'annoncerai, et nous marcherons. » Ces mots parurent calmer leur sang bouillonnant ; cependant ils conservaient encore sur leurs visages les symptômes de leur colère : à leurs yeux enflammés, à leur dévouement héroïque, Stephanopoli croyait se voir au milieu des antiques légions spartiates, lorsqu'elles se mettaient en marche pour aller attaquer les Messéniens, ou la superbe Athènes.

Rempli de ces idées, il quitte ces marbres, et court vers les autres ruines. Sur ses pas, se présente le puits qui se trouvait au milieu de la ville de Gythium, où ses habitans puisaient l'eau qui leur était nécessaire. Ce qui fixe d'abord ses regards, c'est le morceau de marbre qui couvre ses bords. Il est usé par les cordes des seaux ; ses rides, si l'on peut parler ainsi, attestent son grand âge. « Heureuses ! s'écrie le commissaire, heureuses les mains des jeunes filles qui venaient ici puiser de l'eau pour l'usage de nos ancêtres ! » Les Mainotes se baissent, embrassent à l'envi ce marbre auguste en ajoutant ces mots : « Posons nos lèvres où posaient les mains des filles de nos

ancêtres : elles ne sont plus, mais elles vivent encore dans nos ames. »

En ce moment, un message vient, à pas précipités, annoncer à Démétrius que son père les attend tous sur-le-champ. Ils partent, arrivent au village, n'y trouvent personne, si ce n'est les enfans au berceau et les malades. On avait apperçu trois galiotes ottomanes, qui, venant du cap Matapan, menaçaient d'une invasion cette frontière; mais à peine les cent vingt Turcs qui les montaient avaient-ils vu le bey prêt à les recevoir, qu'ils s'étaient retirés. Les Mainotes retournèrent à leurs foyers avec autant de tranquillité que s'ils étaient revenus de la chasse. Stephanopoli, Démétrius et ses camarades n'auraient pu se consoler si le combat se fût livré pendant leur absence; mais, à peine arrivés, ils embrassèrent les vainqueurs, qui même n'avaient pas eu le plaisir de combattre : on vanta beaucoup le courage des assiégeans, et l'on se mit à table. On sut depuis que c'étaient des bâtimens à la poursuite des deux commissaires.

CHAPITRE XXIV.

Défi à la nage. Palme décernée à Démétrius. Continuation de recherches de monumens. Déjeûner champêtre servi par trois jeunes beautés de Maina. Découverte de quatre voûtes antiques, attachées les unes aux autres. Turcs mis à mort par le fils de Beyzandé. Ruines de Gythium *sur terre et dans la mer.*

Au déclin du jour il fut proposé, entre Stephanopoli et les jeunes Mainotes, un défi à la nage, et l'on prit le bey pour juge. Arrivés au bord de l'île de Marathonice, tous les concurrens se déshabillent, s'élancent dans la mer. Le commissaire, moins jaloux de vaincre que de satisfaire sa curiosité, s'enfonce au milieu des eaux pour reconnaître les débris de l'ancien pont : il en parcourt les piliers construits sur des rochers, continue ses recherches aussi longtemps que sa respiration le lui permet, revient sur la surface, et se rend au rivage,

d'où tous les joûteurs se précipitent à la fois dans l'eau, et s'acheminent vers le but désigné. C'est Démétrius qui l'emporta; mais le père, trop modeste pour accorder la palme à son fils, voulut attribuer la gloire du triomphe à Stephanopoli, qui s'empressa de rendre justice au vainqueur. On s'habille, on mange des pastéques (1), dont s'était muni le commissaire, et l'on se sépare, en se donnant rendez-vous pour le lendemain matin, afin d'aller visiter le reste des monumens et des ruines.

A peine le jour commençait-il à paraître, que Stephanopoli se lève, sort, trouve sur la place les jeunes gens qui l'avaient accompagné la veille. Ils traversent le défilé, saluent les rochers, les piédestaux, l'amphithéâtre qui retraçait le souvenir de Lycurgue, et s'arrêtent au puits. C'est là que trois jeunes Mainotes leur présentent une corbeille pleine de pain et de fruits. Le fils aîné du bey les avait envoyées : après avoir rempli leur mission, elles voulaient

(1) Ce sont des espèces de melons ronds, dont l'écorce est verte et lisse, et le dedans rouge, avec les pepins noirs; ils sont plus rafraîchissans que les autres melons.

se retirer ; mais, aux instances de Stephanopoli, elles restèrent. Leur modestie, la naïveté de leurs réponses, et sur-tout leurs graces à tirer de l'eau du puits, firent l'ornement et les délices de ce déjeûner champêtre. Le jeune commissaire ne fut point ingrat. Il alla dans la plaine cueillir des fleurs dont il fit, pour chacune d'elles, une couronne. C'est dans cette même campagne que Pâris avait aussi cueilli des fleurs pour Hélène. Mais combien était différent le motif du bouquet !

On quitte le puits ; on s'avance du côté du rivage. A cent pas de la mer, et à l'est du puits, se présentent quatre voûtes attachées les unes aux autres, bien conservées, mais vides, suivant le témoignage de Démétrius, qui avait fait ouvrir une voûte pareille où il n'avait rien trouvé. Stephanopoli les frappe tour-à-tour du pied ; et la manière dont elles retentissent confirme cette opinion. Comme ils marchaient vers d'autres monumens, ils rencontrent quatre Turcs armés, à qui Démétrius fait différentes questions. Sur ces entrefaites, un de ces Turcs dit au fils de Beyzandé : « Tu as là de bonnes armes. — Oui ; mais elles ne

sont pas pour toi, reprit le jeune homme. — Pourquoi non ? — Eh bien ! les voilà ! » A ces mots, il tire un coup de pistolet, abat le Turc ; les trois autres prennent la fuite vers Monembasia. « Sachez, s'écrie Démétrius, que lorsque vous insultez des Mainotes, ce n'est point à des Vénitiens que vous avez à faire. » Quelques momens après, les fuyards revinrent chercher leur compagnon, et l'emportèrent sur un cheval.

A la gauche de *Trinissa* est une haute colline, où l'on voit les débris des murs qui entouraient de ce côté la ville de Gythium : de là Stephanopoli découvre toute son étendue ; il la fait remarquer à Démétrius. « Vous n'en voyez que la moitié, lui dit celui-ci ; l'autre moitié se trouve au fond de la mer. — Au fond de la mer ! s'écrie le commissaire, et l'on peut encore la voir ! Hâtons-nous, prenons un bateau, et profitons du calme. » Pendant qu'on va chercher le bateau, il prend le dessin de ces ruines. Ils s'embarquent cinq. En partant de Trinissa, jusqu'à quarante pas de la tour du capitan Pierre, à-peu-près durant l'espace de quatre milles, on ne cesse de voir, au fond des eaux, des débris de murailles, des tours

renversées. Stephanopoli descend à terre, monte sur le rocher le plus élevé, pour découvrir les signaux qu'ils avaient laissés de distance en distance, afin de mesurer l'étendue de mer qu'ils avaient parcourue ; d'après les observations faites et les plans levés tant sur le rocher que sur la colline, il conclut que la ville de Gythium devait avoir environ douze milles de circuit.

CHAPITRE XXV.

Evolutions militaires de jeunes Mainotes. Manière dont le bey les fait manœuvrer. Moyens qu'il emploie pour repousser les Turcs, ou pour se soustraire à leur poursuite. Localités. Leçons de STEPHANOPOLI *sur l'art du canonnier.*

LES amans ordinaires cherchent la solitude et le silence, pour se livrer tout entiers à leur mélancolie ; mais Stephanopoli, digne descendant de ces grands hommes dont la gloire était la première idole, soupire après ces exercices bruyans qui la procurent : il veut connaître les évolutions militaires des

Mainotes. Les jeunes gens se rassemblent le lendemain sur la place, et il leur parle en ces termes : « Jeunes Spartiates, dont la bravoure m'est connue, je voudrais aussi connaître votre adresse, et la manière dont vous repoussez les Turcs chaque fois qu'ils vous attaquent. — Nous ne consultons que notre courage, et l'honneur de vaincre ou de mourir pour la patrie ; mais puisque tu desires d'être le témoin de nos évolutions militaires, prends tes armes, et rendons-nous au fort du bey; il nous disposera, selon sa coutume, par détachemens, et tu nous verras manœuvrer. »

Le bey vient à la rencontre du jeune commissaire, et l'introduit lui seul dans le fort : « Quoi ! s'écrie celui-ci, des canons ! des canons de gros calibre ! — Oui, répond le bey en souriant ; c'est une bonne compagnie, que ces frères-là. » Stephanopoli pénètre dans l'intérieur du fort; il est orné avec simplicité, mais bien pourvu de munitions de guerre et de bouche ; il monte sur une terrasse, d'où il ne peut rien découvrir; il y compte seulement quatre-vingts places destinées à des guerriers en cas d'attaque. Dans le fort se trouvaient soixante

jeunes gens qui composaient la garde du bey ; le commissaire les salue. « Vous voyez en ce Français, leur dit le bey, un Mainote comme vous. — Un Mainote ! s'écrient-ils avec surprise. — Oui, de la famille des Stephanopoli, de ces braves que l'ingratitude et la mésintelligence de nos pères ont forcés, dans le temps, d'abandonner leur patrie ; mais, quoique émigrés depuis cent vingt ans, ils ont conservé le même langage, la même simplicité de mœurs et le même caractère guerrier, étant, comme nous, à chaque instant, obligés de se mesurer avec des forces supérieures. » A peine a-t-il achevé ces mots, que ces jeunes gens s'élancent vers le commissaire et l'embrassent. « Il est donc vrai, disent-ils, que par-tout où se trouvent des Mainotes, ils sont obligés de se battre pour défendre leurs propriétés ? — Amis, répond Stephanopoli, savez-vous pourquoi nous sommes si détestés ? C'est parce que nous portons empreint sur tous nos traits le feu sacré de la liberté, et gravé dans nos cœurs l'amour de la patrie et du travail. Le travail nous a mérité la haine et les persécutions de nos voisins en Corse ; ils n'ont pu voir, sans jalousie, des terres,

jadis incultes et de nul produit, devenir fertiles, et remplir de leurs fruits nos greniers, nos caves; nous n'avons, à la vérité, que cinq villages contre nous; le reste de la Corse nous chérit et nous estime. — Vous avez donc aussi des envieux? dit l'un de ces Mainotes. Ah! si nous étions plus près! »

A ces mots, le commissaire et le bey descendent sur la place, pour y voir les évolutions militaires. La trompette sonne; aussitôt les guerriers volent à leur poste : dix d'entre eux restent pour garder le fort. Le bey fait la revue de ses troupes : le long des rochers, il a placé des détachemens, à trente pas de distance l'un de l'autre; cinq seulement ont ordre de faire feu; les autres ne doivent tirer qu'autant que l'ennemi voudrait forcer les postes. « Quand l'ennemi est beaucoup plus fort, dit le bey à Stephanopoli, on ne garde point cet ordre; on se met deux à deux, et l'on forme un cordon impénétrable; on a soin de nourrir un feu continuel, en ne tirant que l'un après l'autre.

Le commissaire témoigna le desir de connaître les endroits par lesquels les Turcs pouvaient pénétrer dans Maina : le bey le conduisit au sommet d'une colline très-élevée,

d'où l'on découvrait les frontières de Monembasia. « C'est sur ces côtes, lui dit-il, que les Turcs ont deux entrées, l'une près de ce hameau que vous voyez défendu par une tour nommée Trinissa, l'autre du côté de Vitulo. Si l'ennemi fait son attaque de ce dernier côté, c'est aux Vitulotes et aux habitans des villages voisins de le repousser; s'il se présente du côté de Trinissa, un détachement des nôtres va l'occuper : c'est là que s'engage la première action. Les Turcs, ordinairement, forcent ce poste, où ils n'éprouvent point une grande résistance : les nôtres se retirent, pour ne point perdre beaucoup de monde; c'est ici qu'ils viennent se placer. La nature nous a fait un rempart de ces rochers, dont elle a hérissé le long de ces montagnes ; ils sont garnis de combattans; chacun de nous sait le poste qu'il doit occuper; vous allez en être le témoin (il y avait çà et là une soixantaine d'hommes dispersés); d'un coup de sifflet, tous sont à leur poste. Ainsi rangés, ajoute le bey, ils font un feu continuel sur les ennemis, qui, pour pénétrer, doivent passer par ces défilés étroits, qui se trouvent d'un rocher à l'autre ; nous en faisons un grand carnage.

CHAPITRE XXVI.

Le bey montre à Stephanopoli *le village de Vitulo, lieu natal de ce dernier. Refus de l'y conduire. Deux Statues antiques sur le rivage de Portecaille. Ruines d'un temple de Neptune.*

Le bey ne vit point avec indifférence les leçons que donnait Stephanopoli aux jeunes Mainotes; il ne cherchait que les moyens de lui témoigner son contentement. Il le fait monter sur une hauteur, d'où l'on découvre deux collines, entre lesquelles se trouve un grand village; le commissaire en demande le nom. « C'est Vitulo. — Vitulo! le lieu natal de mes ancêtres! Il faut que je le voie, que j'en parcoure, que j'en embrasse les pierres, que je respire l'air qu'ont respiré mes aïeux! descendons! » Ainsi parle avec transport le digne rejeton des Stephanopoli. « Modérez cet enthousiasme, lui dit le bey; vous êtes ici inconnu; le moindre acte d'indiscrétion vous compromettrait vous et votre famille. — Quoi!

Stephanopoli del. Guyot Sculp

je ne verrais point les foyers qu'ont habités mes pères ! plutôt mourir !—Eh bien ! meurs, s'il le faut, réplique le bey avec fermeté ; mais, en mourant, veux-tu nous léguer, pour prix de ton imprudence, la guerre avec les Turcs ? As-tu donc oublié que ton signalement est donné dans toute la Grèce, qu'un pas, qu'un mot peut faire tomber ta tête, la tête de ton oncle, et celles de toute ta famille ? — Non, répond tout bas Stephanopoli : ce n'est pas là le vœu de mon cœur. » Il dit, soupire, et verse quelques larmes. Le bey le serre entre ses bras. « O mon fils ! lui dit-il, pardonne si je viens de te parler avec tant de sévérité ; je sens quelle est ta privation ; mais un jour viendra que tu pourras satisfaire ta juste curiosité : cependant je vais te dédommager, en te montrant deux chefs-d'œuvres de l'antiquité. »

A ces mots, il le conduit vers le territoire appartenant aux *Cacavouglis*, ou bien *Portecaillotes :* là, sur le bord de la mer, se trouvent deux statues antiques en marbre, dont l'une représente un homme assis qui joue de la lyre, et l'autre une femme armée de son carquois et de son arc, ayant

un chien à son côté. Elles sont placées vis-à-vis l'une de l'autre. Stephanopoli devina sur-le-champ cette dernière; il comprit que c'était Diane, déesse de la chasse; il motiva son opinion sur le témoignage des anciens, qui tous assurent que les environs du Ténare, aujourd'hui cap Matapan, étaient particulièrement consacrés à cette déesse, à laquelle on avait non seulement érigé des temples, mais encore élevé des statues sur le rivage.

La première statue, ne présentant qu'un homme avec le seul attribut de la lyre, jeta, dans l'esprit du commissaire, une incertitude qui n'est pas encore détruite; il crut d'abord que c'était Arion. On sait que ce célèbre musicien, suivant le témoignage d'Hérodote, s'étant précipité dans la mer pour se soustraire à la fureur des matelots qui en voulaient à ses trésors, fut reçu par un dauphin, qui vint le déposer au cap Ténare; mais comme, chez les anciens, on trouve souvent Apollon représenté vis-à-vis de Diane, peut-être serait-il inconsidéré de prononcer un jugement positif. Nous sommes cependant plus portés à croire que c'est Arion, vu qu'Apollon

Stephanopoli del. Guyot Sculp

joint ordinairement d'autres attributs à celui de la lyre.

Presque toujours les inscriptions indiquent les personnes, les choses, ou du moins éclaircissent des doutes; les deux suivantes ne servent qu'à les augmenter ; elles sont ainsi arrangées : On lit

Sur le piédestal de la statue de l'homme :	*Sur le piédestal de la statue de la femme :*
Ἀγνάδιαμου, ϰ̀ ἀγνάδιαστου Καλαβος εδῶ κύλαιπε.	Ἀγνὰδια εἰς τὸ φέγγαρι, ϰ̀ εδῶ μάλαμα, ϰ̀ λογαρι.
Vis-à-vis de moi et de toi, ici repose un vase.	Vis-à-vis de la lune, ici de l'or et des bijoux.

« Ces inscriptions, dit au bey Stephanopoli, ne sont point anciennes ; une partie de ces mots appartient au grec vulgaire. — Les statues, répond le bey, sont d'une haute antiquité ; mais, s'il faut en croire une tradition généralement répandue, il y a deux siècles environ qu'un moine moraïte effaça les inscriptions qui se trouvaient aux piédestaux, et leur substitua celles qu'on y lit actuellement, pour les rendre intelligibles aux Mainotes les moins éclairés. Ces statues sont les limites des territoires de Marathonice et de Porto-

caille : au milieu d'elles passe le chemin qui conduit de l'un de ces villages à l'autre.

« Pourquoi, dit Stephanopoli, n'a-t-on point cherché cet or, que l'inscription annonce? — C'est pour l'avoir voulu chercher qu'on n'a jamais pu le découvrir ; il excita, dans tous les temps, l'envie des habitans des deux villages voisins, dont les uns ont fait la guerre aux autres, sitôt que ceux-ci osaient s'approcher du trésor (1). Du reste, les hommes sensés n'ont regardé, dans ces inscriptions, qu'une annonce fabuleuse, hors de toute vraisemblance.

« Il est encore, dans cette partie de Maina, des monumens que les autres habitans du reste de ce pays ne pouvaient aller visiter, sans exposer leur vie. Tel est l'ancien temple de Neptune, situé sur la chaîne des montagnes, qui sépare le Cap Ténare du mont Taygette, vis-à-vis Portecaille. » Ste-

(1) Ici se présente une réflexion bien naturelle : « Pourquoi tout un village pour découvrir un trésor? Est-il vraisemblable que les *Cacavouglis*, ces hommes qu'on représente comme des harpies, n'aient pas été individuellement tentés de porter une main furtive sur ce trésor? S'il en est ainsi, on nous a donc trompés sur le compte des *Cacavouglis*, comme sur celui des autres Mainotes.

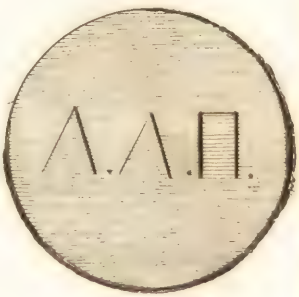
phanopoli, du haut d'une colline très-élevée, en apperçut les ruines; elles consistent en pierres taillées, éparses çà et là, en murailles dont une partie est encore debout, en façades tout entières, bien conservées, notamment celle du côté du nord.

CHAPITRE XXVII.

Pièces de monnaie lacédémonienne, en fer et en or; ce qu'elles représentent.

Dans un pays où l'on connaît peu de besoins, et par conséquent peu de desirs, où la fièvre de l'ambition est entièrement ignorée, où l'on est forcé d'être presque toujours sous les armes, on ne se livre point à ces spéculations, qui souvent, pour enrichir un individu, ruinent des familles, des nations entières. A Maina, il n'y a point, à proprement parler, de commerce; une partie des marchés s'y fait par des échanges de denrées. Cet usage est dans toute sa vigueur chez les *Portecaillotes*, qui n'achètent le peu qui leur est nécessaire qu'en donnant, en compensation, des productions de la nature, ou des animaux domestiques.

La monnaie turque est celle dont on se sert actuellement à Maina ; on y a cependant conservé beaucoup d'anciennes pièces de fer, dont on doit connaître le prix, puisqu'on les fait religieusement passer de père en fils, et qu'on y tient autant que le vieillard de Cerigo tenait à la pierre qui lui servait de table : on en voit beaucoup, et de plusieurs sortes dans le cabinet du bey. Quelques-unes représentent un cavalier d'un côté, de l'autre une couronne diamétralement traversée par une lance, qu'empoigne une main ; elles sont de la grandeur d'un décime. Ici, sur des pièces d'une même grandeur, d'un côté l'on voit une tête de femme, les cheveux épars, et de l'autre, deux enfans, qui, dans leurs mains, soutiennent au milieu d'eux un globe ; là, des pièces en or, de la grandeur de cinq francs, présentant, d'un côté, un cavalier, comme les autres pièces plus petites; de l'autre on lit ces mots : Λ. Λ. Π. Stephanopoli ne devina point d'abord la signification de cet exergue ; mais, en remarquant que ces pièces étaient d'or, il crut qu'elles remontaient au temps du roi de Lacédémone, qui, le premier,



Stephanopoli del Gayot Sculp

introduisit dans cette contrée l'usage de ce métal, et que ces deux Λ. Λ. et ce Π. signifiaient Λυσανδρος, Λακεδαίμον πεντηκόντ: Lysandre, chef des Lacédémoniens.

CHAPITRE XXVIII.

DIMO *raconte l'histoire de l'émigration de ses aïeux de Maina, et de leur établissement en Corse jusqu'à ce jour.*

TANDIS que Stephanopoli se livrait à la recherche des ruines et des médailles, plusieurs Mainotes, rassemblés dans la maison du bey, invitèrent son oncle à leur raconter l'histoire de l'émigration de leurs aïeux. « Volontiers, répond Dimo; je peux aisément vous satisfaire : c'est la première leçon d'histoire que nous enseignent nos pères.

« Les Turcs, pendant le dernier siècle, avaient construit sur les frontières de Maina, vis-à-vis le territoire de Vitulo, une forteresse dont vous voyez encore les ruines : cet établissement inquiéta beaucoup les habitans de Vitulo, et particulièrement les

deux familles de Stephanopoli et de Médicis, qui faisaient alors, comme aujourd'hui, la principale force du pays ; ils craignaient pour sa liberté ; aussi saisirent-ils le moment où les Turcs s'y attendaient le moins pour les surprendre ; ils y entrèrent, tuèrent une partie de la garnison, firent l'autre prisonnière, et démolirent presque entièrement la forteresse. Contens de retenir prisonniers le commandant et quelques autres officiers, ils renvoyèrent ceux pour lesquels ils n'attendaient aucune rançon.

« Le gouvernement turc envoya un commissaire, chargé de négocier avec les habitans de Vitulo le rachat du commandant et des autres prisonniers. Ils convinrent d'une somme d'argent, que le commissaire leur apporta bientôt après, en leur disant ces mots : « Voilà la somme que vous exigez pour la rançon des prisonniers ; mais je suis chargé, de la part de mon maître, de prendre un reçu de celui qui la percevra. » Personne n'osait l'accepter, lorsqu'un des Stephanopoli se présente : « C'est moi, dit-il, qui vais toucher la somme, et en donner le reçu. Dites à votre maître que ce sont

les Stephanopoli, qui, comme vainqueurs, lui font la loi.»

«On n'est pas impunément juste et brave aux yeux d'un despote : quelques années après, le Grand-Turc dirigea contre Vitulo une armée formidable. Les Médicis étaient en guerre avec notre famille ; dans tous les temps, vous le savez, ces deux maisons, les plus puissantes de votre territoire, ont entretenu des sentimens de jalousie et de rivalité, toujours funestes à Maina, sans leur être utiles à elles-mêmes. Les Médicis firent savoir au général turc qu'ils ne prenaient aucune part à la guerre avec son maître ; une grande partie de Maina suivit leur exemple : on ne voyait du moins aucun préparatif de défense. Les Stephanopoli, seuls dans ces momens pour soutenir le choc de l'ennemi, craignant, avec raison, d'être les seuls sacrifiés, prirent le parti de s'expatrier. Ils nolisèrent sept bâtimens : il s'embarqua deux cents familles, dont cent trente de celles de Stephanopoli; les autres les suivirent, soit par amitié pour elles, soit par haine pour le Grand-Turc et pour tout ce qui favorisait son parti : de ce nombre furent l'évêque, neuf moines et

quelques prêtres. Le reste de nos familles se dispersa dans Maina. Cette dispersion des uns, cette émigration des autres réveillèrent l'esprit des Mainotes; ils se rapprochèrent, se réunirent, se jetèrent sur les Turcs, les battirent, et les chassèrent de leur territoire.

«C'était en 1673 : notre colonie se rendit d'abord en Sicile, où elle espérait de s'établir; mais y trouvant la guerre allumée entre l'Empereur et l'Espagne, elle se rembarqua et fit voile pour la Toscane. Le grand-duc Médicis, descendant des Médicis de Maina (1), reçoit nos ancêtres avec joie, les invite à se fixer sur les côtes de l'Etrurie; mais le mauvais air les empêcha d'accepter ses offres; ils quittèrent le grand-duc avec regret, et se transportèrent à Gênes. Le sénat de cette république les accueillit en frères, leur proposa de les établir dans l'île de Corse, que de longues guerres avaient dépeuplée. La colonie envoya quatre commissaires dans cette île,

(1) Les Médicis de Toscane descendaient de ceux de Maina, suivant une ancienne tradition des Mainotes. Le premier qui s'établit à Florence, était un marchand sorti de Vitulo.

pour y choisir un emplacement convenable : ceux-ci jetèrent les yeux sur un espace de terrain situé à l'ouest de l'île, à trente milles de la ville d'Ajaccio. Les conditions de l'établissement étant stipulées et signées de part et d'autre, les Grecs se rendirent au territoire qui leur était destiné, y débarquèrent en 1676, et campèrent sous des tentes, jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de construire des maisons, qu'avec le secours de quelques maçons ils bâtirent eux-mêmes sur les ruines d'un ancien village appelé Paomia, sur une hauteur à deux milles de la mer.

« Ce pays était si désert, qu'au même endroit où l'on bâtissait les maisons, on coupait les arbres pour en tirer le bois nécessaire à leur construction. Qui pourrait exprimer ce qu'il en coûta de soins et de travaux à nos aïeux, tant pour défricher un terrain dès long-temps inculte, que pour se bâtir de chétives cabanes ? Aussi nos ancêtres ne tardèrent pas à se repentir de leur émigration, sur-tout lorsqu'ils apprirent la défaite des Turcs par les Mainotes. L'amour de la patrie se réveilla plus fort que jamais dans leur ame. Leur soli-

tude leur devint insupportable; ils formèrent le dessein de retourner dans leurs foyers. Le supérieur des moines fut chargé d'aller à Livourne chercher des bâtimens pour la Morée. Ce commissaire ne revint point. Sa disparition fut, pour les Grecs, un problême qu'ils n'ont jamais pu résoudre; mais dès ce moment tout sembla concourir à retenir nos aïeux en Corse. Le terrain, naturellement fertile, paya leurs travaux au centuple. Chacun commença de s'attacher à sa propriété. Dans une douzaine d'années, la colonie devint si florissante, qu'un voyageur anglais l'appelait le jardin de l'île de Corse. Les Grecs vivaient dans l'abondance, et se trouvaient heureux.

«Le bonheur de la colonie dura cinquante-trois ans, jusqu'en 1729, époque à laquelle commencèrent les troubles de cette île. Ses habitans, las de la longue oppression des Génois, se levèrent en masse pour en secouer le joug. Les Grecs, indécis sur le parti qu'ils devaient prendre, conservèrent, pendant quelques temps, une parfaite neutralité. La reconnaissance leur défendait de tourner leurs armes contre leurs bienfai-

teurs : leur intérêt et leur devoir leur commandaient de s'unir avec leurs nouveaux compatriotes. Cette dernière considération l'emporta. Après de longues et mûres délibérations, ils résolurent de suivre le sort du reste de l'île. Ils firent part de cette résolution à leurs voisins du district de *Vico*, qui, loin de partager leur dévouement, et d'en profiter, leur imposèrent la loi de remettre leurs armes. Des Mainotes, des descendans des Spartiates, remettre leurs armes! Persuadés que leurs voisins avaient bien moins à cœur de combattre les Génois, que de les chasser eux-mêmes de leur territoire adoptif, ils se préparent contre eux à la guerre. Tout-à-coup ils sont attaqués, se défendent, sans avoir eu le temps de porter leurs plaintes aux autres habitans de l'île, se battent en Mainotes, et repoussent leurs agresseurs. Pendant que ces derniers se disposaient à une seconde attaque, les Grecs embarquent leurs familles pour la ville d'Ajaccio; ils ne laissent dans leurs foyers que les hommes les plus propres à les défendre. Mais ceux-ci se voyant sur le point d'être assiégés par des forces bien supérieures, les habitans du canton de *Niolo*,

s'étant réunis à ceux du district de *Vico*, abandonnèrent le village, se réfugièrent à la tour d'Omignia, située sur le bord de la mer, dans l'intention de s'embarquer aussi pour Ajaccio : leur fuite même fut marquée par un nouveau trophée de leur bravoure ; ils emportèrent le drapeau de l'ennemi.

«L'ennemi se venge sur notre village ; il le dévaste, le met en cendres, s'avance jusqu'à la tour, en fait le siége. Les Grecs, à la faveur de leur position, n'avaient rien à craindre de la part des assiégeans : ils attendaient les bâtimens qui devaient venir les prendre ; mais ils eurent à lutter contre un ennemi plus puissant, la mer, qui retarda l'arrivée de ces bâtimens et de toute espèce de secours. Les assiégeans s'emparent d'une fontaine, seul endroit d'où nos aïeux puisaient de l'eau. L'eau, les vivres, tout leur manque à la fois. Il ne leur restait d'autre parti à prendre que celui de mourir de soif et de faim, ou de se rendre à discrétion. — « Se rendre ou mourir sans gloire ! s'écrie, au milieu de la nuit, un de nos ancêtres. Non. Les assiégeans sont en grand nombre ? Qu'importe ? Les Mainotes ont-ils jamais compté leurs ennemis ? Ils

sout braves. Les Mainotes auraient-ils cessé de l'être ? C'est là qu'est leur camp ; c'est là qu'il faut se précipiter, qu'il faut s'ouvrir un passage. Les ombres nous favorisent ; on ne s'attend point à une attaque : sortons. » Il dit. Son avis, qui n'était que l'effet du désespoir, fut suivi.

« Aussitôt on fait tous les préparatifs nécessaires. Ils étaient dans la tour cent cinquante, et n'avaient que quatre-vingts fusils. Ils se divisent en quatre colonnes, dirigées sur autant de points ; un coup de fusil, tiré par le chef de l'attaque, était le signal. Tout se trouve exécuté ponctuellement. A la pointe du jour ils fondent sur les ennemis avec tant d'impétuosité, que, les trouvant la plupart endormis, les autres déchaussés, et se chauffant auprès de grands feux, ils les mettent en pleine déroute, les dispersent, les poursuivent jusqu'au-delà de leur territoire, sans éprouver aucune perte ; seulement deux jeunes Grecs, partis d'Ajaccio pour aller à Paomia voir leurs parens, qu'ils croyaient trouver encore dans ce village, furent arrêtés et massacrés par l'ennemi dans leur fuite. Ce fut le premier objet qui frappa les regards des braves

sortis de la tour. A l'aspect de ces victimmes, dont le sang fumait encore, les Grecs s'approchent. Tout-à-coup un d'entre eux se précipite sur l'un de ces enfans, cherche sur ses lèvres un reste de vie, le presse contre son sein, l'appelle, et, sur ce corps inanimé, reste immobile. C'était son fils. Un de ses compagnons proposait de venger cette perte par la mort des prisonniers qu'ils avaient faits: « Non, s'écria ce père aussi généreux qu'infortuné, ces prisonniers sont un dépôt sacré; je les mets tous sous ma sauve-garde. »

« Ces Grecs, après avoir ramassé leurs bestiaux, se rendirent, par terre, à la ville d'Ajaccio. Ils traversèrent paisiblement le canton de Cinarca, ses habitans n'ayant point voulu participer à une guerre si injuste. A leur arrivée, ils reçurent l'accueil le plus favorable du commissaire génois, qui doutait de leur existence, n'ayant pu leur envoyer aucun secours. Dès ce moment, la colonie se rangea sous les drapeaux des Génois, et fit par conséquent la guerre aux Corses, pour défendre, en faveur de la République, les places qu'elle possédait dans cette île. Les travaux de Mars ne portèrent

aucun obstacle à ceux de Cérès. Les Grecs prenaient tour-à-tour le fusil et la pioche. Pour se délasser des fatigues militaires, ils s'adonnaient à la culture d'un vaste territoire qu'ils avaient trouvé en friche et presque désert, puisque, à quatre cents pas des remparts de la ville, on faisait la chasse du sanglier. La terre qu'ils cultivaient ne fut point ingrate; elle se couvrit de moissons.

«Trois ans après, une armée de vingt mille Impériaux mit encore une fois les Corses sous le joug des Génois; mais à peine eut-elle quitté ce pays, que les habitans recommencèrent la guerre. Ce fut alors que le cabinet de Versailles envoya contre eux une forte armée, qui les soumit aussi, et les désarma. Les Français partent; mais la Corse s'étant de nouveau soulevée, les Génois les rappellent, et ne pouvant, malgré leur médiation, contracter avec cette île une paix durable, ils la cèdent à la France, à condition qu'ils seraient, pendant dix ans, les maîtres de la reprendre, en remboursant au gouvernement français tout ce qu'il lui en aurait coûté pour la soumettre. Alors éclata cette guerre désastreuse de deux ans, qui finit par réduire sous la domination de

la France la Corse entière. Il n'avait fallu rien moins que la constance et la bravoure de vingt-huit mille hommes pour en faire la conquête. Depuis cette époque, la Corse conserva la paix jusqu'au commencement de la révolution française.

« Nos ancêtres n'avaient donc point quitté les armes depuis 1729 jusqu'en 1770. Ils n'avaient cessé de verser leur sang tantôt pour les Génois, tantôt pour les armées étrangères. Aussitôt après la guerre, le gouvernement français, pour récompenser leurs services, leur fit bâtir un village, non sur les débris de Paomia, mais sur le bord de la mer.

« On lui donna le nom de *Cargèse*. Il y eut une maison pour chaque famille, et le terrain fut partagé par portions égales. Là, nous ne tardâmes point à jouir d'une abondance qui étonna nos voisins. La jalousie nous en fit autant d'ennemis. A peine la révolution française eut-elle éclaté, que les habitans de cinq villages voisins se coalisèrent contre nous, usurpèrent d'abord la moitié de notre territoire, et finirent par descendre en masse pour nous en chasser entièrement, et se rendre maîtres du village

Deux fois ils furent repoussés ; mais enfin ils saisirent le moment où les Français et les Corses étaient occupés à chasser les Anglais de l'île, pour nous attaquer avec des forces supérieures : malgré leur supériorité, nous avons, pendant quelques jours, opposé une vigoureuse résistance, et nous aurions pu nous ouvrir un passage ; mais, craignant de laisser nos femmes, nos enfans à la discrétion de ces hommes égarés, que notre constance avait rendus furieux, nous consentîmes à une capitulation. Il nous fut accordé huit jours pour nous embarquer avec tous nos meubles et tous nos bestiaux.

« Nous nous rendîmes à la ville d'Ajaccio. Là, nous ne trouvâmes que des patriotes, et par conséquent que des frères. Tout ce pays respirait le grand homme auquel il avait donné la naissance. L'amitié de nos concitoyens nous dédommageait de nos pertes, lorsque Casabianca, commandant de la place, et Lucien Buonaparte, commissaire du directoire exécutif, nous ordonnèrent de retourner dans nos foyers, sur les instances de ceux-mêmes qui nous en avaient chassés. Depuis ce moment, nous avons

recouvré l'entière jouissance de nos biens et de nos droits. Nous ne quittons la charrue que pour prendre les armes, et soutenir la cause de la liberté. Que n'avons-nous pas souffert pour sa défense ! Les Anglais, chassés de Toulon, qu'ils avaient envahi par une trahison infâme, avaient fait voile vers la Corse, et s'y étaient emparés, sans coup férir, des places où l'on ne voyait pas flotter le drapeau tricolor : par-tout où se trouvaient des Français, il fallut employer la force, et se battre. Dépourvus de tout, ils firent des réquisitions de toute espèce ; mais la plus douloureuse de toutes les réquisitions, ce fut celle d'un détachement d'hommes.

« Nous ne pûmes contenir nos transports ; nos cœurs frémirent de rage : des hommes libres aller combattre des républicains ! aller immoler nos frères ! non ; telle fut notre résolution tacite, mais unanime ; aussi, à peine arrivés à l'endroit du blocus, tous ceux qui purent déserter, s'empressèrent de quitter les hordes ennemies. Ceux qui ne purent s'échapper, ne chargèrent leurs armes à feu qu'avec de la poudre et sans balles.

« Les républicains, non seulement se défendaient vigoureusement dans les places, mais encore ils faisaient, de temps en temps, des sorties fatales à l'ennemi. Dans une de ces actions, qu'on pourrait nommer *les enfans perdus de la guerre*, ils montrèrent tant de courage, qu'ils seraient parvenus à chasser les Anglais de leur territoire, ou à les anéantir, si ces derniers n'avaient été secourus par une frégate et deux chaloupes canonnières : de là fond, sur les républicains, la foudre qui les oblige à chercher leur salut dans la retraite. Il y eut un grand nombre de prisonniers, de morts et de blessés. Parmi les morts se trouvèrent le chef de bataillon et le tambour-major : c'étaient deux femmes; ce qui fit dire aux Anglais, que la garnison française n'était composée que de femmes.

« Quand l'ennemi se fut rendu maître du reste des places, faute de vivres, on envoya les garnisons à Toulon, et presque tous les prisonniers corses obtinrent la liberté, à l'exception de deux des nôtres, dont l'un était capitaine, et l'autre lieutenant des colonnes mobiles.

« Ceux-ci, du moment qu'ils avaient été

faits prisonniers, avaient été conduits à bord de la frégate, par un caporal et trois soldats anglais. Le premier soin de ces derniers fut d'instruire le capitaine, que l'un de ces prisonniers avait tué son fils aîné, que l'autre avait aussi donné la mort à trois de ses camarades.

« Le capitaine lance sur eux des regards foudroyans, tire son sabre, et va les frapper. Ses propres soldats l'arrêtent. Au même instant arrive un jeune officier; c'était celui qui les avait fait prisonniers : « Gardez-vous bien, dit-il au capitaine, d'assassiner ces braves : tout prisonnier est sacré; d'ailleurs, ces militaires ont si bien combattu, qu'ils méritent, non la mort, mais des éloges. S'ils avaient péri sous vos coups, je les aurais vengés. » Cette conduite de la part de cet officier était d'autant plus sublime, qu'il était le frère du capitaine tué, et qu'il parlait ainsi à son propre père.

« Tant que ce jeune officier put rester à bord, les prisonniers furent traités avec douceur; mais sitôt qu'il fut parti pour aller, à la tête d'un détachement, faire partie de la garnison, le capitaine les accabla de vexations inouies : il ne leur donna que dix

onces de pain bis pourri, par jour, que de la mauvaise eau, où quelquefois était mêlée celle de la mer. Pour tout lit, ils n'avaient que les rouleaux des cables. Tout ce qui pouvait leur rendre la vie insupportable, le barbare le mit en usage ; mais le génie de la liberté, qui franchit tous les obstacles, les arrache enfin à ce cannibale. La Corse est reconquise, et nous rentrons dans nos foyers. Telle est l'histoire de l'émigration de nos pères, de leur établissement et de nos destinées dans cette île. »

CHAPITRE XXIX.

Nouvelle apparition de galiotes ottomanes. Assemblée de Mainotes. STEPHANOPOLI *chargé du commandement des troupes. Dispositions militaires. Combat. Défaite des Turcs.*

CEPENDANT les trois galiotes ottomanes, qui, deux jours auparavant, n'avaient fait que se montrer, reparaissent avec des forces plus considérables. Deux mille Musulmans menacent les frontières de Maina : à

leur tête est le fils du bey de la Morée. Beyzandé en reçoit l'avis d'un Mainote de Trinissa, où se trouve un fort qu'on peut regarder comme une espèce d'avant-poste. Sur-le-champ il en instruit son père et les principaux du village. En s'adressant à Stephanopoli : « Vous verrez demain, lui dit-il, comment se battent les Mainotes. — Demain ! s'écrie le jeune commissaire; c'est à la pointe du jour, qu'il faut attaquer l'ennemi. »

La nuit a couvert l'horizon de ses ombres : le bey et les principaux du village sont rassemblés; on délibère, on décide que l'attaque sera faite à la pointe du jour. Stephanopoli gardait le silence ; le bey lui adresse la parole : « O vous, qui avez si glorieusement combattu sous les ordres du vainqueur de l'Italie, donnez-nous votre avis sur la résolution que nous venons de prendre ; ne considérez aucunement notre âge ni nos qualités. » Le commissaire se lève, et, ne pouvant modérer ses transports : « O mes pères ! s'écrie-t-il, de quel feu vous remplissez mon ame ! Dans vos yeux, sur votre visage, par-tout se retrace l'ardeur invincible qui ne vous a jamais

quittés. Permettez-moi cependant de vous demander quelles sont les forces que vous pouvez opposer. — Mille hommes, répond le bey ; ils vont tous se trouver ici avant minuit. — Ces braves une fois réunis, quelle est votre intention ? — D'en laisser trente au fort de mon fils, quarante à mon château, et de faire marcher le reste en masse contre les Turcs. — Vous ne consultez, je le vois, que le courage des Mainotes ; mais ne serait-il pas possible de mettre, dans vos dispositions militaires, un peu plus d'activité, d'adresse, de prévoyance? Vous le savez : il n'y a point d'harmonie entre les Turcs arrivés par mer, et ceux qui habitent la Morée. Le débarquement a été effectué trop précipitamment, pour laisser, à ces derniers, le temps de réunir leurs forces et de former une attaque générale ; en outre, par ces mesures, vous laissez votre village, quelque fort qu'il soit, à la merci de ces mêmes galiotes, qui, cachées dans une pointe, pourraient bien recommencer l'attaque. Mon avis serait de ne point mettre des hommes dans les forts, mais d'en placer cent sur la chaîne des rochers qui défendent Marathonice et le reste de Maina de

votre côté; cent autres seraient chargés de surveiller les galiotes; le reste irait, dès ce moment, se poster de manière à se trouver, aux premiers rayons du jour, à la portée du pistolet de l'ennemi, prêt à l'attaquer. Cette irruption imprévue le mettrait sur-le-champ, et presque sans coup férir, en déroute. Pour assurer le succès de cette opération, vous prendriez, avec vous, deux des petites pièces de deux qui se trouvent dans l'intérieur du château : rien de plus aisé que de les transporter ici, le terrain étant en pente; ces pièces une fois ici, on les embarquerait, sans les démonter, sur deux gondoles, pour ne pas fatiguer les hommes à les traîner dans le sable, et on les déposerait à Trinissa : de là deux cents hommes iraient occuper la colline σκλάβουνίμυ, *tombeau des esclaves ;* le reste se diviserait en deux corps, dont trois cents garderaient le détroit de Trinissa, et trois cents côtoieraient le rivage jusqu'à la pointe où la plaine commence, de manière qu'au signal convenu, on fondrait de tous côtés sur l'ennemi, qu'on envelopperait dans la petite vallée qu'il occupe. S'il faut en juger par les grands

feux qu'on y voit, il prendrait la fuite ou serait mis en pièces. C'est ainsi que je dirigerais l'attaque si j'avais l'honneur, non de commander, mais de conduire les Mainotes. »

« Vous les conduirez, répond l'assemblée d'une voix unanime; nous vous en conjurons au nom de votre propre gloire et pour l'amour que vous portez à votre patrie. » Le jeune commissaire, après un refus formel et des instances réitérées, accepte le commandement. Avant de partir, il embrasse son oncle; le vieillard se fond en larmes de joie. « Va, lui dit-il, montre-toi digne de tes ancêtres. L'honneur que tu reçois en ce moment est au-dessus même de la victoire que tu vas remporter. »

Dès que les Mainotes connurent la décision de l'assemblée, ils se disputèrent la gloire d'aller contribuer à l'attaque. On va chercher les deux pièces de canon; on se munit de poudre et de mitraille : tout est prêt. Fidèle au plan qu'il avait proposé, Stephanopoli laisse le bey et les principaux du village, avec deux cents hommes chargés de former le cordon et de surveiller les galiotes; il s'achemine, avec Beyzandé et

le reste de la troupe, vers Trinissa, où ils arrivent à une heure après minuit. Il fait faire halte, monte à la tour, d'où il apperçoit les feux de l'ennemi dans la petite vallée ; il descend, distribue ses braves, leur annonce que le signal sera le premier coup de canon tiré, laisse Démétrius à Trinissa avec une pièce de canon, et se porte, accompagné de Beyzandé, à deux cents pas en avant avec l'autre pièce, qu'il fait avancer, par mer, jusqu'à l'endroit où il s'est arrêté. Là il examine de plus près les positions de l'ennemi ; il reconnaît qu'elles ne lui étaient point avantageuses, puisqu'il ne lui restait qu'un endroit par où il pouvait faire sa retraite. Beyzandé était d'avis de la lui couper, en s'emparant de cette position. « Non, dit Stephanopoli ; jamais il ne faut exciter l'ennemi à se battre en désespéré. Il n'y a point de quartier entre vous et les Turcs : il est donc à propos de ménager le sang des Mainotes, en laissant aux Turcs des moyens de retraite. Nous allons leur porter un coup plus fatal : suivez-moi. » A ces mots, ils s'avancent vers le camp ennemi, et s'en approchent tellement, qu'ils voient tout ce qui s'y passe :

les uns sont endormis, les autres se tiennent auprès du feu, un petit nombre prépare ses armes.

Malgré l'impatience de Beyzandé, qui votait pour l'attaque sur-le-champ, on attendit encore trois heures. Dans l'intervalle, Stephanopoli fit avancer sa troupe en silence, et, à mesure qu'elle se portait en avant, les braves qu'on avait envoyés à la colline ou laissés à Trinissa, en faisaient autant. En moins d'une heure on se trouve en face, à la distance de la portée du pistolet les uns des autres. A quatre heures le jour commençait à paraître; le commissaire charge la pièce à mitraille, vise sur une troupe rassemblée autour d'un grand feu; le coup part; la moitié de la troupe est détruite; le reste se disperse : le désordre se met parmi les ennemis; ils ne s'attendaient point à une attaque, encore moins à une canonnade; au même instant ils sont chargés de tous côtés; la plupart prennent précipitamment la fuite, et repassent l'Eurotas à la nage. En vain le fils du bey de la Morée veut les forcer à faire face : désespéré, il se jette sur les Mainotes avec cinquante hommes des plus braves,

qui perdent la vie après l'avoir glorieusement défendue. L'attaque et l'action ne durèrent que six heures. Une perte de mille Turcs, et tout leur butin furent les fruits de la victoire. Douze Mainotes la payèrent de leur sang ; une trentaine furent couverts d'honorables blessures. Parmi les morts, se trouvait le beau-frère de Beyzandé.

CHAPITRE XXX.

Morts apportés au milieu de la place de MARATHONICE. *Discours de* STEPHANOPOLI. *Regrets de la femme de* BEYZANDÉ *sur la mort de son frère. Plan proposé par le jeune commissaire pour honorer la mémoire des Mainotes.*

POUR un guerrier instruit à l'école de Buonaparte, ce n'est point assez de vaincre, il faut mettre à profit la victoire. Stephanopoli trouve, dans celle qu'il vient de remporter, les moyens de donner un nouvel essor à l'esprit national, à frapper, d'une manière plus utile, les cœurs et les sens. Jusqu'ici, chez les Mainotes, il était d'usage

de laisser sur le champ de bataille les corps des braves que la faux du combat avait moissonnés. Là, ils étaient enterrés dans une fosse, et, chaque jour, on foulait, sans le savoir, les cendres d'un héros. Le commissaire ordonne d'apporter les blessés et les morts au milieu de Marathonice. Ils sont placés au centre de la troupe, accompagnés de cinquante hommes qui, chacun, au bout de leurs fusils, ont mis un turban turc. A mesure qu'ils s'approchent du village, des décharges réitérées annoncent leur triomphe et leur retour.

Les morts sont déposés au milieu de la place : autour d'eux tout est immobile et muet. Enfin Stephanopoli, après avoir payé le tribut de larmes qu'un guerrier, quel qu'il soit, ne peut refuser à l'amitié, rompt le silence en ces termes : « Généreux Mainotes ! le triomphe que vous venez de remporter n'a rien qui m'étonne. Un peuple qui défend sa liberté, est toujours invincible, et les descendans des Spartiates n'ont jamais dégénéré de leurs ancêtres. Mais que voulaient vos ennemis en formant contre vous cette nouvelle attaque ? éprouver votre courage ? Non sans doute : leurs perpétuelles

défaites leur en ont donné la mesure. Que voulaient-ils ? offrir à Mahomet une douzaine de victimes ? Ils ont réussi ; mais qu'ils tremblent ! les anciens héros de la Grèce sont sortis d'une poussière ingrate ; la guerre entre les peuples et les tyrans est déclarée, et tous les peuples sont Mainotes.

« O vous ! jeunes guerriers, dont le sang a scellé cette victoire, n'attendez point de nous des palmes passagères : à peine triomphans, vous avez conquis l'immortalité. Vous n'aurez point le bonheur de voir s'écrouler les trônes du despotisme, mais du moins vous en avez emporté dans la tombe l'heureux présage. Tous les amis de la liberté sont sous les armes, ou prêts à s'y mettre. »

Ce discours obtient un suffrage unanime. On embrasse les morts en leur disant : « Que vous êtes heureux ! vous avez péri pour la patrie ! » Onze d'entre eux venaient d'être enterrés dans l'église. On se préparait à inhumer le douzième, quand tout-à-coup, sur ces restes inanimés, se précipite une femme égarée : c'était l'épouse de Beyzandé. On avait eu soin de lui cacher jusqu'alors la mort de son frère, et de l'écarter de cette triste cérémonie. Mais qui pourrait tromper

une sœur ! Aux lèvres glacées de son frère, elle attache ses lèvres brûlantes. Pendant quelques minutes, elle reste sans mouvement et sans voix : elle n'a pas encore goûté la consolation de pleurer ; enfin, de son cœur déchiré par la douleur, s'échappe un long et profond soupir. Tout-à-coup de ses yeux tombe un torrent de larmes : elle est un peu soulagée ; elle ouvre ses yeux mourans, relève sa tête ; et tendant ses mains vers le ciel : « Grand Dieu ! dit-elle, si je perds en ce moment un frère, un ami, donne-moi, dans mes enfans, des héros qui lui ressemblent ! O mon frère ! ô le meilleur des frères ! ne m'accuse point de faiblesse, ne rougis point de mes larmes ; ta mort nous couvre de gloire ; mais cette gloire est achetée bien cher ! . . . »

Elle dit, retombe sur le corps de son frère, et reste comme inanimée. Beyzandé s'approche d'elle : « Paracesve ! lui dit-il ; ma chère Paracesve ! . . » La douleur l'empêche de continuer : il voudrait arracher de ce lieu son épouse ; il est lui-même sans forces. Son beau-frère était son meilleur ami. Qu'est devenue cette fermeté, cette vigueur de l'ame dont se glorifient les descendans des

Spartiates ? La nature, hélas ! rend les privations de l'amitié plus amères ; et les Mainotes, tout austères qu'ils se montrent, n'en sont pas moins sensibles.

Presque toujours, plus on cherche à soulager la douleur, plus on l'aigrit. La présence de Beyzandé, au lieu de diminuer celle de son épouse, n'a fait que l'accroître. Il est temps cependant de mettre un terme à cette scène déchirante. Le bey a conservé sur sa famille tout l'ascendant d'un père. Il saisit le bras droit de sa fille : « Paracesve ! ma chère enfant ! relève-toi ! lui dit-il d'une voix douce, mais ferme. » Elle obéit. Le bey l'arrache de ces lieux. On rend les derniers honneurs à son frère.

Cependant on dîne autour des vêtemens des morts étendus sur la place. On parle du courage qu'ils ont montré dans cette affaire, de celui qu'ils avaient déployé dans d'autres batailles. « Braves Mainotes ! dit Stephanopoli, les regrets que vous prodiguez à vos frères, sont les gages de votre justice et de votre reconnaissance ; mais les actions de ces héros sont perdues pour l'histoire. Il n'est chez vous ni imprimerie, ni historiographe. Il n'est cependant rien

de plus utile que de transmettre à la postérité leurs exemples. Imitez vos ancêtres ; qu'à chaque endroit où vient de mourir, les armes à la main, un de vos camarades, il soit dressé un trophée où soient retracés son nom, son âge, ses principales actions et sa mort : que ce soient les premiers objets qui frappent les regards des enfans ; que l'étude de ces trophées soit le premier ornement de leur mémoire. » Il dit. L'assemblée applaudit à cette proposition, et Beyzandé est chargé de l'exécution d'un projet aussi honorable pour les morts qu'utile aux vivans.

CHAPITRE XXXI.

Les voyageurs veulent aller en avant dans la Grèce ; le bey les détourne de ce projet, leur annonce l'arrivée prochaine de Grecs qui leur donneront les renseignemens qu'ils desirent. DIMO *s'instruit des mœurs et des usages mainotes.*

LES commissaires se disposaient à continuer leur voyage dans l'intérieur de la Grèce, à se rendre aux îles de Pezzes et

d'Hydra, îles près d'Athènes, et de là au pays de l'ancienne Attique; leur dessein était de s'instruire de la situation politique et morale des Grecs de ces contrées. Dans ces îles, pour leur retour, ils auraient aisément trouvé des bâtimens grecs, qui voyagent en Italie et en France; ces bâtimens, quoique marchands, se font respecter, et ne se laissent approcher ni des Turcs ni des Barbaresques : « Gardez-vous bien, dit le bey, d'aller plus avant; vous ne pourriez parcourir les côtes de la Morée, sans être plusieurs fois obligés de prendre terre, et, d'après la fidélité de votre signalement, vous ne manqueriez point d'être reconnus; vous ne seriez point arrêtés, mais sur-le-champ massacrés. Telle est la politique de nos Turcs : quelqu'un leur porte-t-il ombrage? ils commencent par le tuer; ensuite on examine s'il avait mérité la mort : autrement il faudrait le traduire devant le pacha, qui, pour le faire périr, doit connaître un délit. Pendant la procédure, on peut réclamer le prévenu. Pour éviter ces embarras, on le tue en le saisissant, sauf à faire pendre un Turc dans le cas où, par la suite, on serait forcé de donner satisfaction.

D'ailleurs, je ne dois plus vous le dissimuler : le lendemain de votre arrivée, dès que j'eus connu l'objet de votre mission, j'ai fait partir des messagers fidèles pour rassembler ici, des différentes contrées de la Grèce, où respire encore un reste de liberté, des hommes propres à nous seconder ; ils seront tous ici dans trois jours. Alors, si vous persistez dans la résolution de visiter le reste de la Grèce, vous le pourrez avec plus de sûreté, quand vous aurez, pour vous recevoir et vous diriger, des hommes énergiques et sûrs, avec qui vous aurez déjà contracté les nœuds d'une alliance réciproque. Les commissaires se rendirent à ces dernières observations. Durant ces trois jours, tandis que Stephanopoli se répandait dans les campagnes pour visiter des ruines, Dimo s'informait des mœurs et des usages des Mainotes ; il aimait à les comparer avec ceux de leurs frères établis en Corse ; il n'y trouvait de différence, qu'autant que ceux-ci avaient été forcés d'en mettre, soit pour des convenances locales, soit pour leur propre intérêt. Suivant sa coutume, il avait procédé méthodiquement dans ses recherches.

en saisissant, pour ainsi dire, l'homme au sortir du sein de sa mère, et ne le quittant qu'au tombeau. Tel fut le résultat qu'il obtint.

CHAPITRE XXXII.

Naissance des enfans à Maina. Manière dont la mère et le fils sont soignés. Berceau portatif. Première éducation des enfans. Occupation des jeunes gens.

Lorsqu'une Mainote est sur le point d'accoucher, on appelle une sage-femme et quelques parentes ou voisines, qui préparent tout ce qui est nécessaire. La femme se met debout entre les bras de son mari, qui se tient également debout, mais le dos appuyé sur le lit, pour avoir plus de force : rien de plus propre à faciliter l'accouchement, que cette position. La sage-femme n'est là que pour recevoir l'enfant, n'ayant d'autre science que celle d'inspirer du courage par ses paroles. Si l'enfant ne se présente pas droit, on met la femme dans un drap, on la berce en tout sens, jusqu'à ce qu'il ait pris une bonne direction.

Sitôt que l'enfant est sorti du sein de sa mère, la sage-femme manie tous ses membres, les redresse, a soin de former les bouts des tetons, le saupoudre avec du sel bien pilé, depuis la tête jusqu'aux pieds; au bout de trois jours, elle le lave avec une décoction tiède de plantes aromatiques; ce qui le préserve de toute éruption, soit à la tête, soit dans le reste du corps; c'est particulièrement sur les articulations que la mère, lorsqu'elle emmaillotte son enfant, répand de la poudre fine de feuilles de myrte. Quant à l'accouchée, on lui serre le bas-ventre avec une ceinture, et on lui apporte une bonne soupe.

La naissance d'un garçon s'annonce par un coup de fusil que tire le père. A ce signal, tous ses parens et ses amis témoignent leur joie en déchargeant leurs armes à feu. Durant les huit premiers jours après l'accouchement, les parentes rendent une visite à la mère, en lui apportant un présent en comestibles, analogue à la nourriture qui lui convient. Pendant tout le temps qu'elle reste dans son lit, elle prend les meilleurs alimens, et ne boit que du vin, l'eau lui étant expressément défendue : de

là lui vient une abondance de lait. Chaque mère allaite son enfant, et, si elle vient à mourir, chacune de ses voisines s'empresse de lui servir, non seulement de nourrice, mais encore de mère. On lui donne en même temps le baptême et la confirmation. Le prêtre détache un morceau de cire des deux chandelles qui ont servi pour cette cérémonie, coupe, sur quatre côtés, des cheveux de la tête de l'enfant, les attache à ce morceau de cire, et les jette dans l'eau où il vient d'être baptisé.

Le berceau dont on se sert à Maina, prouve le génie simple et naturel de ce peuple : il n'est point fait avec des planches, mais avec une peau de mouton bien tannée, et teinte d'une couleur quelconque : on l'appelle *niaka*. Sa longueur est de trois pieds ; sa largeur, du côté de la tête, est de trois pieds et demi ; du côté des pieds, il n'est large que de deux. A chaque côté l'on attache un bâton, avec un anneau aux deux bouts, par où l'on fait passer un cordon. La tête repose sur un coussin, qui empêche les deux bouts du bâton de se joindre, pour donner de l'air à l'enfant. La mère attache le berceau à un clou posé

sur la muraille. Chaque fois qu'elle sort de la maison, elle le met sur son dos en bandoulière, et le porte comme un soldat porte sa giberne. Rien de plus ordinaire que de voir une Mainote revenant des champs avec un fagot de bois derrière le dos, et, au-dessus du fagot, le berceau de son enfant; le tout si bien arrangé, qu'elle a les bras assez libres pour filer du coton tout le long du chemin.

L'enfant mâle reste, jusqu'à l'âge de sept ans, sous la direction de sa mère; c'est elle qui lui inspire l'amour de la patrie, le respect qu'on doit aux vieillards, la discrétion, la fidélité pour ses amis, et sur-tout l'hospitalité en faveur des pauvres et des étrangers. Après sept ans, c'est le père qui se charge de l'éducation de son fils, qui lui fait apprendre à lire et à écrire, l'accoutume aux travaux champêtres afin de fortifier ses membres; l'exerce au maniement des armes, jusqu'à ce qu'il puisse participer aux exercices de la jeunesse, qui consistent à lutter, à soulever un poids et le mettre sur ses épaules, à lancer des pierres d'une certaine grosseur, à faire différens sauts, et enfin à nager.

Les filles sont abandonnées aux soins de la mère, pour les travaux domestiques : leur principale instruction consiste à savoir filer le coton et à élever des vers-à-soie. Chaque femme a son métier dans sa maison, sait fabriquer la toile de coton et la soie ; qui servent à l'habillement des deux sexes. Une fille, constamment occupée auprès de sa mère, ne songe point aux jeux de son âge : ce n'est que les jours de fête qu'elle peut sortir pour aller à l'église et aux danses, qui n'ont lieu que sur des places publiques, et de jour : on n'y danse point la nuit.

A Maina, les jeunes gens sont robustes, et quoique, à dix-huit ans, leur corps soit fortifié par de pénibles exercices, ils ne se marient cependant qu'à vingt-cinq. Ils pensent que cet âge est nécessaire pour mettre au jour des enfans d'une bonne constitution. Jusqu'à cette époque, leur premier desir est de se signaler dans les combats : ils en trouvent fréquemment l'occasion. Il n'est point de pacha de la Morée, qui ne soit jaloux de faire connaître son arrivée par une attaque contre les Mainotes. En un clin-d'œil, ceux-ci se lèvent en masse. Les jeunes gens sont les premiers à voler au-

devant de l'ennemi. L'unique récompense qu'ils envient, c'est le suffrage du sexe. Rien de plus propre à les enflammer, que les louanges des jeunes héroïnes, toujours prêtes à partager leurs périls. Aussi, malgré l'énorme supériorité des forces ottomanes, sont-ils invincibles.

La poudre des Mainotes est excellente ; chacun la fait dans sa famille. C'est une des principales occupations de la jeunesse : elle a soin de pulvériser d'abord finement et séparément, dans des mortiers de bois, le salpêtre, le soufre et le charbon, et puis le tout ensemble, jusqu'à ce que les matières soient réduites au point nécessaire. Il est des terres, chez les Mainotes, qui produisent du salpêtre en abondance; mais ils ne connaissent point l'art de l'extraire. Les commissaires se seraient fait un devoir de le leur apprendre, si leur temps n'avait été entièrement absorbé par des occupations d'une importance majeure.

Dignes rivaux de leurs ancêtres, les jeunes Mainotes se disputent l'honneur de voler adroitement. Ils vont dérober les fruits, le pain et les autres provisions de leurs voisins, et se font un mérite public de leur

adresse. Dans leurs larcins, point de mensonge, point de violence ; ils en seraient punis par une honte éternelle : du reste, la plus légère fraude entraîne à jamais la perte de la réputation. Accoutumée de bonne heure au désintéressement et à la sobriété, la jeunesse de Maina ignore toute espèce de spéculation pécuniaire. Elle n'attache de prix qu'à l'estime de ses concitoyens et à la vertu, l'unique trésor des hommes libres.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. Départ de Dimo Stephanopoli pour la Dalmatie et les îles de la Grèce, avec un de ses amis. Objet de son voyage. Son arrivée à Livourne, d'où il envoie chercher, en Corse, trois de ses neveux. Tableau de cette ville. *Pag.* 1

CHAP. II. Arrivée de Dimo à Venise. Tableau de cette ville. Son départ pour Sebbenico. Dangers qu'il court. Aventure de Maria. Moines brûlés. Nouveaux dangers à Sebbenico. Dimo aborde à Cavosesto. 6

CHAP. III. Port et village de Cavosesto. Aventure du capitaine du bâtiment. Arrivée des voyageurs à Lesina. Arrestation de Dimo par des Esclavons. 18

CHAP. IV. Rançon de Dimo payée par l'évêque de Lesina. Outrage fait à ce bon prélat. Retour des voyageurs en Italie. Leur arrivée à la ville d'Ancône. 32

CHAP. V. Tableau politique et moral d'Ancône. Bref du Pape Pie VI. 53

CHAP. VI. Etat politique du duché d'Urbin et de plusieurs villes, depuis Fano jusqu'à Milan. Arrivée des voyageurs dans cette ville. Conférence de Dimo avec Buonaparte. Mission qu'il reçoit pour l'Albanie et la Morée de la part de ce général. Son débarquement à Corfou. 65

CHAP. VII. Dimo laisse à Corfou deux de ses neveux et Galloni. Il part, accompagné seulement de Stephanopoli. Leur arrivée à Cefalonie. Tableau de la capitale de cette île. Etat de Cefalonie sous les Vénitiens. *Pag.* 77

CHAP. VIII. Les voyageurs arrivent à Zante. Portrait de l'évêque et du provéditeur. Prix anquel ce dernier consent à voir brûler sa perruque. Etat de cette île. Départ des voyageurs. Ils abordent à Cerigo. 91

CHAP. IX. Portrait d'un savant de Capsagli. Questions proposées à Dimo. Ses réponses. Monumens de Capsagli. Particularités sur l'enlèvement d'Hélène. 99

CHAP. X. Arrivée des voyageurs à Potamos. Banquet à la tour de ce village. 107

CHAP. XI. Première entrevue de Stephanopoli et de Lucrèce. Leurs déclarations réciproques. 112

CHAP. XII. Tourment de Stephanopoli. Sa promenade aux environs de Potamos. Sa rencontre et son entretien avec un vieillard chargé d'une garde singulière. Ses découvertes sur la colline *Aplunori*. Débris d'une ancienne arcade, avec une inscription. 120

CHAP. XIII. Entrée de Stephanopoli dans l'ancien bois sacré de Vénus. Tombeau couvert d'un marbre antique, avec une inscription remarquable. Mention de quatre différens temples élevés en l'honneur de Vénus à Cythère. 132

CHAP. XIV. Quatre allées d'arbres remplaçant ceux du bois sacré qui environnaient le temple de Vénus. Déjeûner sur une pierre, où Vénus est représentée couronnant deux jeunes amans. Impossibilité d'obtenir du vieillard cette pierre. Sa tendresse filiale. Son récit des amours de ses père et mère. 140

CHAP. XV. Lettre qui avertit Dimo du Danger qui le menace au moment où il veut partir. Combat de tendresse et de générosité entre l'oncle et le neveu. Sacrifice de la part de Stephanopoli. 152

CHAP. XVI. Nuit affreuse pour Lucrèce. Visite de Stephanopoli. Leur entretien, leurs adieux, leurs présens réciproques. *Pag.* 156

CHAP. XVII. Départ des voyageurs. Tableau politique et moral de Cerigo. Démentis donnés à ceux qui ont parlé de cette île sans la connaître. Mention d'un temple de Vénus bâti sur le cap Spati. Hermite chargé de surveiller la côte. 168

CHAP. XVIII. Danger qu'éprouvent sur mer les voyageurs avant d'arriver à Maina. Ils abordent à Marathonice. Leur accueil par un Mainote. Comment ils apprennent qu'ils sont logés chez le fils du bey, à qui est adressée la lettre de Buonaparte, et se font reconnaître pour de vrais descendans des Spartiates. 175

CHAP. XIX. Le bey ouvre la lettre du général Buonaparte. Dimo la traduit de français en grec. Portrait de ce général. Quelques détails sur les victoires des Français en Italie. 187

CHAP. XX. Précis des changemens opérés dans l'état politique de Maina, et du gouvernement actuel de ce pays. Réfutation des reproches qu'on fait communément aux Mainotes. 194

CHAP. XXI. Détails inconnus sur la conduite du comte Orlow dans l'expédition de la Morée. Massacre que font les Albanais-Turcs de ses habitans, même dans une église. Conduite d'Orlow en d'autres contrées du Levant, opposée aux intentions favorables de Catherine envers les Grecs. Dévouement héroïque et sort d'Andruzzo, livré par les Vénitiens au Grand-Turc. 209

CHAP. XXII. Visite des monumens de Maina. Débris d'un ancien pont. Situation et maisons de Marathonice. Figures en marbre dans les greniers de Beyzandé, entre autres, la statue de la liberté, donnée à Paris au général Buonaparte. Discours énergique du jeune fils de Beyzandé. Détails du dernier combat contre les Turcs. 223

CHAP. XXIII. Stephanopoli continue la recherche des monumens à l'entrée d'un défilé. Rocher où se trouve une inscription antique. Colonne de marbre que des ouvriers tirent d'une fosse. Amphithéâtre taillé dans le rocher, avec des inscriptions. Pierre sépulcrale. Récit de Stephanopoli. Transports des jeunes Mainotes. Apparition et diparition soudaine de trois galiotes ottomanes. *Pag.* 232

CHAP. XXIV. Défi à la nage. Palme décernée à Démétrius. Continuation de recherches de monumens. Déjeûner champêtre servi par trois jeunes beautés de Maina. Découverte de quatre voûtes antiques, attachées les unes aux autres. Turcs mis à mort par le fils de Beyzandé. Ruines de Gythium sur terre et dans la mer. 243

CHAP. XXV. Evolutions militaires de jeunes Mainotes. Manière dont le bey les fait manœuvrer. Moyens qu'il emploie pour repousser les Turcs, ou pour se soustraire à leur poursuite. Localités. Leçons de Stephanopoli sur l'art du canonnier. 247

CHAP. XXVI. Le bey montre à Stephanopoli le village de Vitulo, lieu natal de ce dernier. Refus de l'y conduire. Deux Statues antiques sur le rivage de Portecaille. Ruines d'un temple de Neptune. 254

CHAP. XXVII. Pièces de monnaie lacédémonienne, en fer et en or ; ce qu'elles représentent. 259

CHAP. XXVIII. Dimo raconte l'histoire de l'émigration de ses aïeux de Maina, et de leur établissement en Corse jusqu'à ce jour. 261

CHAP. XXIX. Nouvelle apparition de galiotes ottomanes. Assemblée de Mainotes. Stephanopoli chargé du commandement des troupes. Dispositions militaires. Combat. Défaite des Turcs. 277

CHAP. XXX. Morts apportés au milieu de la place de Marathonice. Discours de Stephanopoli. Regrets de la femme de Beyzandé sur la mort de son frère. Plan proposé par

le jeune commissaire pour honorer la mémoire des Mainotes. *Pag.* 284

CHAP. XXXI. Les voyageurs veulent aller en avant dans la Grèce ; le bey les détourne de ce projet, leur annonce l'arrivée prochaine de Grecs qui leur donneront les renseignemens qu'ils desirent. Dimo s'instruit des mœurs et des usages mainotes. 289

CHAP. XXXII. Naissance des enfans à Maina. Manière dont la mère et le fils sont soignés. Berceau portatif. Première éducation des enfans. Occupation des jeunes gens. 292

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

H17144
2e
bibliog

VOYAGE
EN
GRÈCE

TOM.
I.